

VINGT ANS DE CENDRES, UNE NUIT D'INCENDIE

Eros



Vingt Ans de Cendres, Une Nuit d'Incendie

Par Eros

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](http://Fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : Le Silence des Draps Froids	4
Chapitre 2 : La Proposition Indécente	16
Chapitre 3 : Le Seuil de l'Interdit	27
Chapitre 4 : La Reine de la Nuit	38
Chapitre 5 : L'Ego en Miettes	48
Chapitre 6 : La Signature de la Liberté	59
Chapitre 7 : L'Invitation de Liam	69
Chapitre 8 : La Courbe de Sofia	80
Chapitre 9 : Le Voyage des Sens	90
Chapitre 10 : L'Ombre du Passé	101
Chapitre 11 : Le Rituel du Matin	111
Chapitre 12 : Le Bal des Amants	121
Chapitre 13 : Larmes de Joie	131
Chapitre 14 : L'Art de l'Évasion	142
Chapitre 15 : La Souveraine	153

Chapitre 1

Le Silence des Draps Froids

Quarante-deux ans. Le chiffre résonne dans mon crâne comme un glas, chaque battement de mon cœur marquant le décompte d'une jeunesse qui s'effiloche. Je suis debout devant le grand miroir en pied de notre chambre, cette pièce au luxe stérile où tout est à sa place, sauf mon âme. L'éclairage tamisé des appliques en cristal jette des ombres mouvantes sur ma peau, une topographie de désirs inassouvis que personne ne parcourt plus.

Je laisse glisser la soie de ma nuisette le long de mes hanches. Le tissu coule comme une caresse glacée, me laissant nue, exposée à mon propre jugement. Je me regarde avec une acuité cruelle. Mes seins sont encore fermes, les pointes durcies par le courant d'air de la clim, mais aussi par une faim qui me dévore de l'intérieur. Je passe une main sur mon ventre plat, descendant vers la naissance de mes cuisses. Là, entre mes jambes, bat un rythme sourd, une pulsation de vie qui s'étouffe dans le silence de cette maison. Je sens l'humidité poindre, ce fluide inutile qui ne demande qu'à être recueilli, goûté, étalé contre une autre peau. C'est une insulte. Mon propre corps me trahit en réclamant ce que mon esprit s'efforce d'oublier.

Je me dégoûte presque d'avoir encore ce besoin animal, cette envie de griffures, de morsures, de mains rudes qui me rappelleraient que je ne suis pas encore un cadavre.

Le déclic de la porte me fait tressaillir. Je ne me rhabille pas. Une part de moi, une part provocatrice et désespérée, veut qu'il voie ce qu'il gâche. Marc entre, sa veste de costume sur le bras, l'air las. Il dégage cette odeur de bureau, de papier froissé et d'épuisement qui semble avoir remplacé l'odeur d'homme qu'il avait autrefois. Son regard effleure ma nudité sans s'y arrêter, comme s'il regardait un meuble familier, un

peu trop encombrant.

— Tu n’es pas couchée ? demande-t-il d’une voix monocorde en jetant ses clés sur la commode.

Le bruit du métal sur le bois me fait l’effet d’une gifle. Je reste immobile, les bras ballants, les mamelons dressés face à lui, l’entrejambe brûlant de cette attente pathétique.

— On est le 14, Marc.

Il s’arrête, une main sur sa cravate. Il fronce les sourcils, fouillant dans son agenda mental saturé d’ego et de chiffres d’affaires.

— Et ?

— Douze ans, Marc. Douze ans de mariage aujourd’hui.

Un silence épais s’installe, un silence qui pue la défaite. Il soupire, un son qui m’arrache les tripes. Il ne s’approche pas. Il ne vient pas poser ses mains sur mes hanches pour me dire que je suis magnifique, pour me prouver qu’il se souvient de la chaleur de mon cri au creux de son cou. Non, il se contente de desserrer son col, l’air agacé d’avoir été pris en faute.

— Clara, s’il te plaît. J’ai eu une journée atroce. La fusion avec le cabinet Leroi traîne en longueur, et...

— Je me fous de la fusion, Marc. Je me fous de ton cabinet.

Je fais un pas vers lui. Ma nudité est une arme que je brandis maladroitement. Je veux qu’il sente la chaleur qui émane de moi, cette vapeur de femme en rut et en deuil. Je veux qu’il voie la moiteur qui commence à tacher l’intérieur de mes cuisses, ce fluide de vie qu’il laisse s’évaporer dans le vide.

— Regarde-moi, j'ordonne d'une voix étranglée par une rage qui me monte aux yeux. Regarde ce que je suis devenue. Je me fâne, Marc. Ma peau a soif. Je passe mes journées à attendre un geste, une pression, un signe que je ne suis pas juste la gardienne de ton confort.

Il finit par lever les yeux. Mais ce que j'y vois me brise plus sûrement qu'un coup de poing. Il n'y a pas de désir. Il n'y a pas même de culpabilité. Juste une immense lassitude, mâtinée d'un agacement presque méprisant.

— Tu es encore dans tes drames, murmure-t-il en commençant à défaire les boutons de sa chemise. On a passé l'âge de ces gamineries, Clara. La passion, c'est pour les débuts. On a construit quelque chose de solide, de stable. Ne gâche pas tout avec tes crises de nerfs.

Il s'approche pour passer à côté de moi, vers la salle de bain. Dans un élan de folie, je lui attrape le poignet. Sa peau est sèche, morte. Je plaque sa main contre mon sein gauche, de force. Je veux qu'il sente le galop effréné de mon cœur, la dureté de ma chair qui hurle pour être possédée.

— Touche-moi, putain ! je siffle, les larmes brûlant mes paupières. Prends-moi ici, maintenant, contre ce miroir. Rappelle-moi que j'existe. Écrase-moi, fais-moi mal s'il le faut, mais ne me laisse pas mourir de froid dans ce lit !

Sa main reste inerte sous la mienne. Il ne ferme pas les doigts. Il ne presse pas. Il attend juste que je le lâche, comme on attend que l'orage passe. Son ego est trop fragile pour supporter cette intensité, cette demande brute qui le met face à son propre vide.

— Tu es hystérique, lâche-t-il froidement en dégageant son bras d'un geste sec.

Il entre dans la salle de bain et ferme la porte. Le bruit du verrou qui tourne est le clou final sur le cercueil de ma loyauté. Je reste seule, debout dans le clair-obscur, ma main encore humide de mon propre désir sur mon sein que personne ne veut.

Je me regarde à nouveau dans la glace. L'image a changé. La femme brisée s'efface. Quelque chose d'autre prend sa place. Une prédatrice affamée, née des cendres de la négligence. Mes yeux brillent d'un éclat nouveau, sombre et dangereux. Si ce lit est une tombe, alors il est temps que je sorte du cimetière.

Je glisse mes doigts entre mes lèvres, là où c'est le plus chaud, le plus glissant. Je ferme les yeux et je m'imagine d'autres mains. Des mains multiples. Des mains rudes, sans visage, sans contrat, sans pitié. Je sens le spasme monter, non pas comme un plaisir, mais comme une révolte.

Le silence des draps froids vient de se terminer. Ce soir, la cage est ouverte. Et je n'ai plus aucune intention d'y revenir.

Le bruit de la douche se déclenche derrière la porte close. Ce ruissellement régulier, monotone, c'est le son de son indifférence. Marc se lave de moi, de nos dix ans, de la tension qui sature l'air jusqu'à le rendre irrespirable. Il croit que le verrou le protège. Il ne comprend pas que c'est moi qu'il vient de libérer.

Je ne me rhabille pas. Je m'arme.

Je marche vers le dressing, mes talons nus étouffés par la moquette épaisse. Mes doigts tremblent encore un peu, mais ce n'est plus de tristesse. C'est une décharge d'adrénaline pure, un courant électrique qui part de mon sexe encore moite et remonte le long de ma colonne vertébrale. Je fouille au fond du tiroir, là où dorment les étoffes que je réservais pour les « grandes occasions » qui ne sont jamais venues.

Je saisis de la soie noire. Un ensemble qui coûte le prix d'un mois de loyer et que

Marc n'a jamais vu. Je l'enfile avec une lenteur méthodique. Le contact du tissu froid sur ma peau brûlante me fait frissonner. Mes tétons pointent, agressifs, sous la dentelle fine qui les comprime. Je remonte mes bas, sentant le silicone mordre le haut de mes cuisses, là où la peau est la plus tendre. Chaque geste est une déclaration de guerre.

Je me maquille dans le miroir de la coiffeuse, forçant sur le noir autour de mes yeux. Je veux avoir l'air d'une femme qui a faim. Je veux que l'on lise mon désespoir et ma rage dans la courbe de mes cils. Un coup de rouge à lèvres de la couleur du sang écrasé, et je suis prête.

La porte de la salle de bain s'ouvre. Marc sort, une serviette nouée autour de la taille, la peau rougie par la vapeur. Il s'arrête net en me voyant. Ses yeux parcourent mon corps, de mes talons aiguilles à mon décolleté plongeant qui laisse deviner le galbe de mes seins offerts.

— Tu vas où comme ça ? sa voix est sourde, chargée d'une incompréhension qui me donne envie de hurler.

Je ne réponds pas tout de suite. Je ramasse mon sac, j'enfile mon trench sans le boutonner, laissant la soie noire s'échapper à chaque mouvement. Je m'approche de lui. Je sens l'odeur de son savon, cette odeur de propre qui me dégoûte tant elle est stérile.

— Je vais chercher ce que tu as oublié de me donner, Marc.

— Clara, ne fais pas de conneries...

Sa main se tend pour m'attraper le bras, le même geste sec que tout à l'heure. Mais cette fois, je ne recule pas. Je lui saisis le poignet. Ma poigne est ferme, presque masculine. Je plante mes ongles dans sa peau.

— Regarde-moi, je murmure, le visage à quelques centimètres du sien. Regarde ce que tu gâches. Regarde comme je suis trempée, comme je brûle. Tu sens ça ?

Je prends sa main de force et je l'écrase contre mon entrejambe, par-dessus la soie fine. Je suis inondée. Le tissu est déjà poisseux de mon propre désir, de cette attente qui a tourné au vinaigre. Il sursaute, mais il ne retire pas sa main. Ses pupilles se dilatent. Pendant une seconde, je vois l'animal en lui se réveiller. Mais c'est trop tard. La rancœur est un poison plus fort que l'érection qui commence à gonfler sa serviette.

— C'est dégoûtant, souffle-t-il, bien que ses doigts se crispent involontairement sur ma vulve.

— Ce qui est dégoûtant, c'est de laisser une femme mourir de soif à côté d'une fontaine fermée à clé, je crache en le repoussant violemment.

Je tourne les talons. Le claquement de mes talons sur le parquet sonne comme des coups de feu. Je descends les escaliers, je sors dans la nuit fraîche de la ville. L'air pique mes joues, mais ne calme pas l'incendie entre mes jambes.

Je conduis sans but, le moteur rugissant dans le silence des rues désertes. Je finis par m'arrêter devant un bar dont la devanture rouge pisse sur le trottoir mouillé. « L'Incertain ». Un nom parfait.

À l'intérieur, l'odeur de tabac froid, de gin et de sueur m'accueille comme un vieil ami. Je m'installe au comptoir, croisant les jambes de manière à ce que mon trench s'ouvre largement sur mes bas et la dentelle de ma jarretière. Je ne commande rien. J'attends.

Je le sens avant de le voir. Une présence massive, une odeur de cuir et de bitume. Il s'assoit sur le tabouret voisin. Il ne me regarde pas tout de suite, mais je vois ses

mains. Des mains larges, calleuses, aux ongles coupés court. Des mains de travailleur. Des mains qui ne demandent pas la permission.

— Vous avez l’air de quelqu’un qui veut oublier son nom, dit-il d’une voix grave, éraillée par la cigarette.

Je tourne lentement la tête vers lui. Il est plus âgé que Marc. Le visage marqué, les yeux sombres, presque noirs, chargés d’une promesse de violence que je reçois comme une caresse.

— Je ne veux pas oublier mon nom, je réponds en glissant ma main le long de ma propre cuisse, remontant lentement vers l’ourlet de ma lingerie. Je veux oublier mon existence.

Il pose enfin ses yeux sur moi. C’est un choc physique. Ce n’est pas le regard d’un mari, c’est celui d’un loup devant une proie consentante. Il ne s’embarrasse pas de politesse. Ses yeux descendent vers mon décolleté, s’attardent sur le mouvement de mes seins qui se soulèvent trop vite.

— Vous tremblez, remarque-t-il.

— J’ai faim.

Il esquisse un sourire cruel, un mouvement de lèvres qui ne touche pas ses yeux. Il se penche vers moi. Son souffle chaud sur mon oreille me fait monter les larmes aux yeux. Une larme de rage, une larme de soulagement.

— On ne mange pas ici, murmure-t-il. On dévore.

Sa main, lourde et brûlante, vient se poser sur ma cuisse découverte. Il ne la caresse pas. Il la broie. Il remonte, ses doigts s’insinuant sous la dentelle de mon slip,

cherchant sans détour l'humidité dont je suis la prisonnière. Quand il trouve la source, quand ses doigts s'enfoncent dans ma chair chaude et glissante, je lâche un gémissement que j'étouffe dans mon épaule.

— Bordel... vous êtes une vraie fontaine, grogne-t-il, son pouce écrasant mon clitoris avec une rudesse qui me fait voir des étoiles.

Je ferme les yeux, ma tête bascule en arrière. Je me fiche des gens autour. Je me fiche de Marc. La douleur de la trahison se mélange au plaisir brut de cette agression sensorielle. Je sens ses doigts s'agiter en moi, explorant mon intimité avec une autorité qui me brise. C'est sale, c'est public, c'est exactement ce qu'il me fallait pour me sentir vivante.

— Pas ici, je souffle, alors qu'une première vague de spasmes commence à secouer mes hanches.

Il retire ses doigts, les portant à sa bouche pour les lécher avec une lenteur provocante, ses yeux fixés dans les miens.

— Les toilettes. Tout de suite. Sinon, je vous prends ici, sur le bar, devant tout le monde.

Il se lève, saisit mon poignet et m'entraîne vers le fond du couloir sombre. Je le suis, les jambes flageolantes, mon sexe battant à chaque pas, mon cœur tambourinant contre mes côtes comme un oiseau en cage. La porte des toilettes claque derrière nous, le verrou tourne.

Le silence revient, mais cette fois, il est chargé de soufre.

Le verrou s'enclenche dans un petit clic métallique qui sonne comme un arrêt de mort pour la femme respectable que je me suis efforcée d'être pendant dix ans. L'air est

lourd, saturé d'une odeur de produit désinfectant bon marché et de la trace musquée de son parfum qui m'agresse les narines. C'est étroit. Les murs carrelés sont froids, mais l'homme en face de moi dégage une chaleur qui me donne le vertige.

Il ne me laisse pas le temps de reprendre mon souffle. Ses mains s'abattent sur mes hanches avec la force d'un étau, me soulevant de terre comme si je ne pesais rien. Je pousse un petit cri étouffé quand mon dos percute violemment la cloison de bois de la cabine. Mes jambes s'ouvrent instinctivement, s'enroulant autour de sa taille, cherchant un ancrage dans ce chaos.

— Regarde-moi, ordonne-t-il, sa voix n'est plus qu'un grognement sourd contre mon cou.

Ses dents mordent la peau tendre juste au-dessus de ma clavicule, marquant son territoire, arrachant un gémissement qui me déchire la gorge. Je plonge mes doigts dans ses cheveux, tirant dessus avec une fureur désespérée. Je déteste Marc à cet instant. Je déteste nos petits-déjeuners silencieux, nos draps amidonnés qui ne froissent jamais, cette vie lisse qui ressemble à un linceul.

Il libère une main pour faire sauter le bouton de son pantalon. Le bruit de la fermeture éclair qui descend me fait tressaillir. C'est une détonation dans ce silence poisseux. Je sens sa virilité, brûlante et impatiente, presser contre ma culotte de soie déjà trempée, souillée par ses doigts quelques minutes plus tôt.

— Tu es tellement mouillée, Clara... Tu cries famine, putain.

Il n'attend pas ma réponse. Il saisit le tissu fin de ma lingerie et le déchire d'un coup sec. Le craquement du tissu est une libération. Il écarte mes lèvres de ses pouces, explorant mon intimité avec une rudesse qui me fait cambrer le dos. Ses doigts cherchent mon clitoris, le malaxent sans aucune douceur, provoquant des décharges électriques qui remontent jusque dans mon ventre. Je suis une plaie ouverte, une

supplique de chair.

D'un mouvement brusque, il se place. L'entrée est brutale. Il ne demande pas la permission, il prend. Sa verge me transperce, immense, comblant un vide que je pensais éternel. Mes yeux se révulsent. Mon souffle se bloque dans ma poitrine. La douleur de l'étirement se mêle à un plaisir si violent qu'il m'arrache des larmes.

— Oh Dieu... murmure-je, la tête renversée contre la paroi.

Il commence à bouger. Des coups de boutoir sourds, réguliers, impitoyables. À chaque poussée, mon corps rebondit contre le bois. Le bruit de nos chairs qui s'entrechoquent est obscène, rythmé par le glissement humide de son sexe qui entre et sort de moi, m'inondant de mes propres fluides. Je ne suis plus une épouse, je ne suis plus une femme qui vieillit ; je suis un animal en rut, cherchant l'oubli dans la bestialité de l'instant.

Il me lâche les hanches pour plaquer ses mains de chaque côté de ma tête. Ses yeux sont noirs, vides de toute pitié, remplis d'une luxure sauvage. Il accélère. Son souffle est court, saccadé. Je sens la sueur perler sur son front et goutter sur mon décolleté. C'est sale, c'est brut, c'est exactement ce dont j'avais besoin pour ne pas sombrer.

— Dis-le, halète-t-il en s'enfonçant jusqu'à la garde, me faisant percuter le fond de mon utérus. Dis que tu n'es plus à lui.

— Je ne suis... à personne, je hoquette, mes ongles s'enfonçant dans ses épaules, labourant son costume coûteux. Je suis... à toi. Baise-moi. Tue-moi. Fais-moi oublier son nom.

À ces mots, il perd tout contrôle. Il me saisit les fesses, me soulevant davantage pour ajuster l'angle, et commence à me pilonner avec une rage renouvelée. Je sens les spasmes monter, une vague de fond qui part de mes orteils pour converger vers mon

entrejambe. Mon sexe se resserre spasmodiquement autour de lui, le trais de son plaisir.

Je sens ses muscles se tendre à l'extrême. Son visage se crispe dans un masque de douleur extatique. Un dernier coup, plus profond que les autres, et il se décharge en moi. Je sens le jet brûlant de sa semence frapper ma paroi interne, une inondation de chaleur qui déclenche mon propre orgasme. Je hurle contre son épaule, mon corps secoué de tremblements incontrôlables, mes muscles vaginaux le broyant dans une agonie de plaisir.

Pendant de longues secondes, le temps s'arrête. Seuls nos souffles erratiques déchirent le silence des toilettes. Il reste en moi, lourd, battant encore de quelques soubresauts, alors que je sens le liquide s'écouler lentement le long de mes cuisses.

Il se retire lentement, avec un bruit de succion qui me fait frissonner une dernière fois. Il me repose au sol. Mes jambes flagellent, je manque de m'effondrer contre le lavabo. Sans un mot, il remonte son pantalon, ajuste sa cravate devant le miroir piqué, redevenant en un clin d'œil l'étranger élégant qu'il était.

Il se tourne vers moi, ses yeux balayant mon visage rougi, mon maquillage coulé, ma robe froissée. Il sort un mouchoir de sa poche, essuie une trace de son foutre sur ma hanche, puis le jette dans la poubelle.

— Joyeux anniversaire de mariage, Clara.

Il ouvre la porte et disparaît dans le couloir, me laissant seule avec l'odeur de la trahison et la sensation glaciale du carrelage sous mes pieds nus. Le silence revient, plus lourd qu'avant. Un silence de mort, interrompu seulement par le goutte-à-goutte régulier du robinet, qui compte les secondes me séparant de mon retour à la réalité.

Je baisse les yeux sur ma culotte déchirée au sol. Je suis vivante, oui. Mais je suis en

ruines.

FIN DU CHAPITRE.

Chapitre 2

La Proposition Indécente

Le silence est une lame de fond. Il submerge tout, étouffe les derniers échos de ses pas dans le couloir, me laissant seule avec le battement sourd de mon propre sang dans mes tempes. Je reste là, hébétée, les doigts crispés sur le rebord froid du lavabo en porcelaine. Mes cuisses tremblent encore, un spasme involontaire qui me rappelle la rudesse de son assaut, cette manière qu'il a eue de me prendre sans me regarder, pour marquer son territoire plutôt que pour m'offrir du plaisir.

Je baisse les yeux. Entre mes jambes, ça coule. Un filet visqueux, opalin, qui trace un chemin lent le long de ma peau rougie. Son foutre. C'est tout ce qu'il me reste de lui après vingt ans de mariage : une tache de liquide tiède qui finit par refroidir sur le carrelage. Je sens une amertume féroce me monter à la gorge. Ce n'était pas de l'amour, c'était une exécution.

Je prends un gant de toilette, l'imbibe d'eau brûlante et je frotte. Je frotte jusqu'à ce que ma peau soit écarlate, jusqu'à ce que je ne sente plus l'odeur de sa sueur acide, ce parfum de défaite et de rancœur. Je me regarde dans le miroir piqué. À quarante-deux ans, mon corps n'est pas celui d'une femme brisée, malgré ce qu'il essaie de me faire croire. Mes seins sont encore fermes, leurs pointes durcies par le froid et l'adrénaline. Mes hanches sont pleines, sculptées par des années de désir contenu, de faim refoulée. J'ai été une bonne épouse. J'ai été une ombre. Mais ce soir, l'ombre a soif de lumière, même si cette lumière doit me brûler les yeux.

Je ramasse ma culotte déchirée — un lambeau de dentelle noire inutile — et je la jette à la poubelle. Je ne porterai plus rien qui puisse être arraché. Je réajuste ma robe, lisse le tissu sur mes courbes. Mon sexe me lance, une douleur sourde, lancinante, qui se

transforme lentement en un appétit féroce. Marc pense m'avoir humiliée. Il pense m'avoir remise à ma place de femme soumise. Il ne sait pas qu'il vient d'ouvrir la cage.

Je sors de la salle de bains. Le salon est plongé dans une pénombre luxueuse, seulement éclairé par les reflets de la ville qui filtrent à travers les baies vitrées. Marc est là, debout près du bar en acajou, un verre de scotch à la main. Il a retiré sa veste, mais sa chemise est encore froissée par mes ongles. Il a l'air satisfait, ce petit sourire arrogant de celui qui croit avoir gagné la guerre.

— Tu as fini de bouder ? demande-t-il sans se retourner. Sa voix est un velours râpeux, celui d'un homme qui se croit maître du jeu. On a une réservation pour le dîner dans trente minutes. Dépêche-toi de te recoiffer, tu as l'air d'une...

Il s'interrompt en se tournant vers moi. Je ne me suis pas recoiffée. Mes cheveux tombent en cascades sauvages sur mes épaules. Je ne me suis pas repoudrée. Mes yeux brillent d'un éclat qu'il ne reconnaît pas. Je m'avance vers lui, chaque pas étant une déclaration de guerre. Je sens le vide sous ma robe, l'air frais qui lèche mon intimité encore humide, et cette sensation me rend puissante.

— On ne va pas dîner, Marc, dis-je d'une voix basse, presque un grognement.

Il fronce les sourcils, son verre s'arrêtant à mi-chemin de ses lèvres.

— Pardon ? Clara, ne recommence pas tes scènes. J'ai fait un effort, je t'ai...

— Tu m'as baisée comme on évacue une corvée, je le coupe cruellement. Tu as pris ce que tu pensais être ton dû. Mais tu as oublié une chose, mon chéri. Tu ne sais plus comment m'allumer. Tu ne sais plus ce que c'est que d'avoir une femme entre les mains, et pas juste un meuble.

Il pose son verre avec une brutalité qui fait tinter le cristal. Son ego vacille, je le vois à la petite veine qui bat sur sa tempe.

— Je te suggère de mesurer tes paroles.

— Ou quoi ? Tu vas encore me plaquer contre un lavabo ? Ça ne suffit plus, Marc. Tes jeux de pouvoir médiocres m'ennuient. J'ai besoin de plus. J'ai besoin de vrai.

Je m'approche si près que je peux sentir l'odeur du whisky dans son souffle. Je pose ma main sur son torse, juste au-dessus de son cœur qui bat trop vite. Je sens sa raideur, son malaise. Il est terrifié par ce qu'il voit dans mes yeux : une liberté qu'il ne pourra jamais posséder.

— Tu veux fêter notre anniversaire ? Vraiment ? dis-je en laissant glisser ma main plus bas, frôlant sa ceinture. Alors on va faire les choses à ma façon. On va sortir de cette cage dorée.

Je marque une pause, savourant le silence électrique qui nous entoure. Je vois la curiosité lutter avec la colère sur son visage. C'est le moment. Le saut dans le vide.

— On va à l'Éden, Marc.

Le nom tombe entre nous comme un couperet. L'Éden. Le club dont tout le monde parle dans notre cercle, mais dont personne ne prononce le nom à voix haute. Un sanctuaire de débauche, un temple où les corps s'échangent, où les limites s'effacent dans la sueur et le cuir. Un endroit où les hommes comme lui ne sont rien s'ils n'ont pas le courage de voir leur femme se faire dévorer par d'autres.

Marc blêmit. Ses doigts se crispent sur le rebord du bar.

— Tu as perdu la tête, siffle-t-il. C'est un repaire de dégénérés. Tu n'as rien à faire là-bas.

— Oh, je pense au contraire que c'est exactement là que j'ai ma place, je réponds avec un sourire carnassier. Je veux voir d'autres hommes me regarder. Je veux sentir leurs mains là où les tiennes sont devenues paresseuses. Je veux que tu regardes, Marc. Je veux que tu voies ce que tu as gâché.

Je me colle contre lui, sentant son sexe réagir malgré lui, une érection de pure tension. Je me hausse sur la pointe des pieds et je murmure contre son oreille, ma langue effleurant son lobe :

— Emmène-moi là-bas, ou je prends un taxi et j'y vais seule. Et crois-moi, si j'y vais sans toi, je ne reviendrai pas avec le même nom.

Je me recule, le laissant haletant, les yeux écarquillés devant cette femme qu'il pensait connaître et qui, en une seconde, vient de réduire son monde en cendres. La lueur de défi dans mes yeux est un incendie qu'il ne pourra pas éteindre.

— Alors ? dis-je en défiant le silence. Tu es un homme, Marc, ou juste une ombre qui a peur de la lumière ?

Le silence de Marc est un aveu de défaite. Il ne dit rien, ses mâchoires sont si contractées que je vois les muscles de son cou saillir sous la peau. Il attrape ses clés sur le guéridon d'une main tremblante. Ce n'est pas de la colère, pas seulement. C'est de la terreur pure mêlée à un désir qu'il s'interdit de nommer.

— Monte dans la voiture, finit-il par lâcher, la voix rauque, méconnaissable.

Le trajet vers l'Éden se fait dans une atmosphère épaisse, presque solide. L'habitacle de la berline empeste le cuir chaud et son parfum boisé, mais sous ces effluves habituels, je capte l'odeur de son excitation. Marc conduit trop vite, les mains crispées sur le volant à s'en blanchir les phalanges. Je ne le quitte pas des yeux. Je croise les jambes, faisant remonter ma robe sur mes cuisses, laissant le tissu de soie glisser contre mon intimité que je sens déjà s'humidifier. Je veux qu'il voie. Je veux qu'il sache que ce n'est pas pour lui que mon corps se réveille, mais pour l'idée de l'outrage.

— Tu n'es pas obligée de faire ça, Clara, murmure-t-il alors qu'on s'arrête à un feu

rouge. On peut rentrer. On peut... discuter.

Je ricane, un son sec qui claque dans l'habitacle. Ma main glisse sur le cuir du siège, se rapproche de son entrejambe. Je sens la bosse dure, impitoyable, qui déforme son pantalon de costume. Il a beau protester, son corps me hurle son envie de me voir souillée.

— Discuter ? Pour dire quoi, Marc ? Que tu m'aimes ? Que je suis ta « petite femme » ? Je ne suis plus ta femme ce soir. Je suis juste une proie. Et tu vas m'escorter dans l'arène.

Je presse ma paume contre son érection. Il laisse échapper un gémissement étouffé, ses yeux s'écarquillant sur la route. Je sens le pouls de son sexe battre contre ma main. C'est une bête en cage.

— Conduis, ordonné-je.

L'Éden se dresse devant nous, une bâtisse discrète en briques sombres derrière une haute grille de fer forgé. Pas d'enseigne lumineuse, juste une plaque de cuivre gravée. À l'entrée, l'air est chargé d'une odeur de musc, d'encens et de sueur fraîche. C'est l'odeur du sexe sans artifice.

Dès que nous franchissons le vestibule, le décor change. Velours rouge sang, lumières tamisées à l'extrême, et ce murmure constant : un mélange de basses sourdes, de gémissements lointains et du froissement des étoffes. Marc est livide. Il me tient par le bras, une poigne de fer, comme s'il craignait que je m'évapore ou qu'un homme ne surgisse de l'ombre pour m'arracher à lui.

— On doit se changer, dis-je d'un ton monocorde. C'est la règle.

Le vestiaire est une pièce vaste, tapissée de miroirs, où des couples se dévêtent sans la

moindre pudeur. Marc refuse de regarder autour de lui, mais moi, je me délecte de chaque détail. Je vois une femme, les seins lourds et les tétons rougis, se faire lacer un corset par un homme qui lui mordille l'épaule. Je sens le regard de ce dernier glisser sur mes hanches, pesant, évaluateur. Je ne baisse pas les yeux.

Je commence à déboutonner ma robe devant Marc. Lentement. Je fais sauter chaque bouton comme on retire une protection inutile. Le tissu tombe à mes pieds, me laissant en sous-vêtements de dentelle noire, si fins qu'ils ne cachent rien de la tension de mes seins ou de l'ombre de ma toison.

— Regarde-moi, Marc, murmuré-je en m'approchant de lui jusqu'à ce que mes mamelons effleurent sa chemise.

Il baisse les yeux, le souffle court. Sa main monte, hésitante, pour caresser ma hanche, mais je la repousse.

— Non. Tu n'as plus le droit de toucher. Pas encore. Ce soir, tu es le spectateur de ton propre désastre.

Je sors de mon sac une parure que j'avais achetée en secret : un harnais de cuir fin qui enserre ma poitrine et mes hanches, soulignant la cambrure de mon dos. Je demande à Marc de m'aider à boucler la lanière dans mon dos. Ses doigts tremblent tellement qu'il peine à insérer l'ardillon dans le trou du cuir. Je sens sa respiration brûlante sur ma nuque, l'odeur de son désir frustré qui monte en lui comme une marée noire.

— Tu es... magnifique, gémit-il, la voix brisée. Clara, je t'en supplie...

— Chut. Viens.

Je le mène par la main vers la salle principale. Le spectacle qui s'offre à nous est une fresque charnelle. Sur des divans circulaires, des corps s'entremêlent sans distinction.

L'air est moite, saturé par l'humidité des ébats. Au centre, une estrade circulaire sous une douche de lumière crue.

Un homme s'approche de nous. Grand, la cinquantaine athlétique, vêtu d'un simple pantalon de lin noir, le torse nu et luisant d'huile. Ses yeux s'ancrent dans les miens avec une autorité tranquille. Il ne regarde pas Marc. Il ne voit que moi.

— Nouvelle ? demande-t-il d'une voix de baryton qui fait vibrer mes côtes.

— Je suis venue pour qu'on s'occupe de moi, je réponds, ma voix ne faiblissant pas malgré le martèlement de mon cœur. Mon mari pense que je suis à lui. Je veux lui prouver qu'il se trompe.

L'inconnu sourit, un sourire de prédateur qui a trouvé une faille. Il tend une main vers mon visage, ses doigts rudes frôlant ma mâchoire. Je sens Marc se tendre à mes côtés, ses poings se serrer, un grognement sourd montant de sa gorge.

— Elle n'est pas à vendre, intervient Marc, sa voix tremblante de rage contenue.

L'homme rit doucement, un son profond qui semble sortir de ses entrailles. Il ne quitte pas mes yeux des siens.

— Ici, rien ne s'achète, Monsieur. Tout se donne. Ou se prend.

Il fait un pas de plus, envahissant mon espace vital. Son odeur est différente de celle de Marc ; elle est sauvage, animale, dépourvue de la moindre trace de civilité. Il pose sa main sur ma taille, ses doigts s'enfonçant dans ma chair, juste là où le harnais de cuir s'arrête. La chaleur de sa paume est un choc électrique qui me remonte jusqu'à l'entrejambe. Je sens une goutte de désir perler et glisser le long de ma cuisse.

— Tu veux qu'il regarde ? me demande l'inconnu, son souffle caressant mes lèvres.

Tu veux qu'il voie comment un homme s'empare de ce qu'il a négligé ?

Je jette un coup d'œil à Marc. Il est dévasté. Une larme de pure agonie brille au coin de son œil, mais son sexe, dressé comme un reproche sous son pantalon, trahit sa fascination morbide.

— Oui, je souffle. Je veux qu'il ne puisse pas détourner le regard.

L'inconnu saisit alors ma nuque d'une main ferme, me forçant à renverser la tête. De l'autre, il glisse ses doigts sous la dentelle de ma culotte, cherchant sans détour l'humidité de mon sexe. Je pousse un cri étouffé, mes jambes flageolent. Marc fait un pas en avant, le visage déformé par la douleur et l'excitation.

— Regarde, Marc, hoquetai-je alors que les doigts de l'étranger s'enfoncent en moi, explorant ma fente avec une brutalité experte. Regarde ce que tu as laissé mourir.

L'homme me tire vers l'une des alcôves sombres, ses doigts ne quittant pas mon intimité, me forçant à marcher avec cette intrusion délicieuse et révoltante. Marc nous suit, tel un damné marchant vers son propre enfer, incapable de nous quitter des yeux, les mains enfoncées dans ses poches pour masquer son érection monstrueuse qui bat la mesure de ma trahison.

Nous arrivons devant un large lit de cuir noir. L'homme me pousse sur le matelas froid. Je m'étale, les jambes grandes ouvertes, offerte à la lumière crue de l'alcôve et au regard déchiqueté de mon mari.

— À genoux, dit l'inconnu à Marc, tout en commençant à défaire la boucle de sa ceinture. Regarde de près. Je ne veux pas que tu manques une seule seconde de ce que je vais faire à ta femme.

Le bruit des genoux de Marc percutant le sol résonne dans mon crâne comme un coup

de glas. Il est là, brisé, les yeux injectés de sang, à la hauteur de mon sexe qui palpète sous l'affront. L'inconnu, dont j'ignore jusqu'au nom, libère sa virilité d'un geste sec. Elle est imposante, sombre, parcourue de veines saillantes qui trahissent une impatience brutale. L'odeur de l'homme — un mélange de cuir, de sueur musquée et de désir froid — m'envahit, m'étouffe presque.

— Regarde-le, Marc, murmurai-je, ma voix n'étant plus qu'un sifflement brisé par l'excitation et la haine. Regarde ce qu'il va me faire pendant que tu restes là, les mains inutiles.

L'étranger ne perd pas une seconde. Il saisit mes hanches avec une rudesse qui m'arrache un gémissement. Ses doigts s'enfoncent dans ma chair, y laissant déjà des marques violacées. Il se place entre mes cuisses grandes ouvertes, son sexe frappant contre mon entrée déjà trempée de ma propre honte. Je sens Marc se crispier, son souffle devenir un râle animal. Il est si près que je peux sentir la chaleur de son érection contre le bord du matelas, mais il ne bouge pas. Il obéit. Il boit ma déchéance.

D'un coup de rein sauvage, l'homme s'enfonce en moi.

Le cri qui s'échappe de ma gorge est un mélange de douleur pure et de plaisir électrique. Il me déchire, me remplit jusqu'à l'absurde. C'est une invasion totale. Mes parois se contractent frénétiquement autour de ce membre étranger, de cette viande chaude qui me laboure sans la moindre tendresse. Je rejette la tête en arrière, les yeux fixés sur le plafond de velours, tandis que le rythme s'accélère. *Pif-paf.* Le claquement de ses bourses contre mes fesses est un métronome obscène.

— Marc... je... oh Dieu...

Je cherche le regard de mon mari. Je veux qu'il voie mes yeux se révolter. Je veux qu'il voie l'écume de mon plaisir souiller mes lèvres. Marc a les mains crispées sur

ses propres cuisses, ses phalanges sont blanches. Une larme solitaire trace un sillon de sel sur sa joue, mais son regard est dévorant, fixé sur le point de jonction où l'autre me pénètre, là où mes sucs coulent le long des cuisses de l'étranger.

— Elle est serrée, pas vrai ? grogne l'inconnu à l'adresse de Marc, tout en me martelant avec une force qui manque de me faire basculer du lit. On sent qu'elle a faim. On sent qu'elle a été délaissée.

L'homme m'attrape par les cheveux, me forçant à redresser le buste. Il me baise maintenant avec une rage animale, ses coups de boutoir me soulevant du matelas de cuir. Je suis une poupée de chair, un exutoire. Je sens l'odeur de Marc — son parfum habituel, ce boisé rassurant — se mélanger à l'odeur fétide de cet accouplement sans nom. C'est une torture exquise. Chaque va-et-vient me rapproche d'un gouffre où je ne suis plus Clara, la femme trompée, mais Clara, la bête en rut sous les yeux de son maître impuissant.

— Touche-toi, Marc, ordonnai-je entre deux spasmes. Je veux que tu jouisses en me voyant me faire défoncer par lui. Fais-le !

Marc craque. Sa main plonge dans son pantalon. Je le vois s'agiter frénétiquement, son visage se tordant dans une agonie de plaisir et de dégoût de soi. Il gémit mon nom, un cri d'agonie qui se perd dans le bruit sourd des impacts. L'étranger accélère encore, ses mains me broyant les seins, ses doigts s'enfonçant dans ma peau comme s'il voulait m'arracher le cœur par la poitrine.

Je sens le climax monter, une vague de lave noire qui part de mon ventre pour irradier chaque nerf de mon corps. Mes muscles pelviens se serrent avec une violence telle que l'inconnu laisse échapper un grognement de fauve.

— Je viens... Marc, regarde-moi ! je hurle, les doigts plantés dans le cuir du lit.

L'homme se vide en moi dans une série de décharges brûlantes. Je sens son foutre inonder mon fond, une chaleur invasive qui semble sceller ma trahison. Au même moment, l'orgasme me foudroie. C'est un spasme interminable, une petite mort qui me laisse exsangue, tremblante, les yeux perdus dans le vide. Marc, dans un dernier râle déchirant, libère sa propre semence sur le sol de l'alcôve, s'effondrant sur ses talons, le front contre le rebord du lit.

Le silence qui suit est plus violent que l'acte lui-même.

L'inconnu se retire avec une indifférence glaciale. Il se rhabille sans un mot, ne nous jetant même pas un dernier regard. Pour lui, ce n'était qu'une transaction de chair. Il quitte l'alcôve, nous laissant seuls dans l'odeur persistante du sexe et du désespoir.

Je reste là, les jambes encore écartées, le liquide de l'étranger coulant lentement sur le cuir noir. Marc lève la tête. Ses yeux sont des ruines. Il tend une main tremblante vers ma cuisse, effleurant du bout des doigts la souillure qui s'en échappe.

— Clara... murmure-t-il, la voix brisée par les sanglots.

Je referme lentement mes jambes, sentant le froid du club m'envahir. La douleur dans mon ventre est sourde, lancinante. On ne répare pas un vase en le brisant davantage. On ne fait que ramasser des morceaux qui coupent.

— Ne me touche pas, Marc, dis-je avec une froideur qui me surprend moi-même. On a fini de se regarder. Maintenant, il va falloir apprendre à vivre avec ce que tu as vu.

Je me lève, ignorant la faiblesse de mes membres, et commence à rajuster mes vêtements, laissant mon mari seul, à genoux dans l'obscurité de l'Éden, au milieu des restes de notre mariage. Le chapitre se refermait sur un silence de mort, mais dans mes veines, le feu de la haine ne faisait que commencer à couvrir sous la cendre.

Chapitre 3

Le Seuil de l'Interdit

Le claquement de mes talons sur le marbre noir de l'entrée résonnait comme une sentence. Chaque pas m'éloignait de l'épave qu'était Marc, agenouillé là-bas, dans l'ombre, et me rapprochait d'un abîme que j'appelais désormais ma liberté.

Je franchis les lourdes portes battantes de *L'Éclipse*. Dès la première bouffée d'air, mes poumons furent saisis par un mélange capiteux, presque écœurant, d'ambre gris, de tabac de luxe et de cette note musquée, indéfinissable, qui colle à la peau après l'amour. C'était l'odeur de la luxure organisée, celle qui ne s'excuse pas.

Je m'arrêtai un instant dans le vestibule, le cœur battant à tout rompre contre mes côtes, une cage trop étroite pour la bête qui s'éveillait en moi. Vingt ans. Vingt ans de silence, de draps froids et de caresses polies qui ne menaient nulle part. Mon corps, à quarante-deux ans, me semblait soudain être un territoire étranger dont je venais de récupérer les clés. Sous ma robe de soie émeraude, une pièce de tissu si fine qu'elle n'était qu'une suggestion, ma peau brûlait. Je n'avais pas mis de lingerie. Je voulais sentir l'air, le regard des hommes, et le frottement du tissu contre le sommet de mes cuisses encore hanté par le souvenir de l'étranger du chapitre précédent.

Je sentais encore cette humidité entre mes jambes, ce reste de fluide qui n'était pas le mien et qui, en séchant, tirillait ma peau avec une délicieuse cruauté. C'était mon trophée. Ma marque de guerre.

— Madame ? murmura une voix grave à ma droite.

C'était le maître des lieux, ou peut-être un démon déguisé en smoking. Je ne le

regardai pas tout de suite. Je fixai mon propre reflet dans le miroir fumé qui faisait face à l'entrée. Mes yeux étaient dilatés, mes lèvres encore gonflées, maussades, presque insultantes. Je n'étais plus la femme qui attendait le retour d'un mari médiocre en préparant un dîner sans goût. J'étais une prédatrice en quête de sa propre dévotion.

— Votre manteau, Madame... reprit-il, ses yeux descendant avec une lenteur calculée sur le décolleté vertigineux de ma robe.

Je fis glisser la fourrure de mes épaules sans un mot. Ses doigts effleurèrent la naissance de mon cou, un contact à peine perceptible, mais qui envoya une décharge électrique directement dans mon bas-ventre. Il ne s'excusa pas. Ici, on ne s'excusait pas de désirer.

— Bienvenue chez vous, Clara, souffla-t-il.

Je m'avançai vers le grand salon. La lumière était une caresse pourpre et tamisée, découpant des silhouettes entrelacées sur les divans de cuir sombre. Le brouhaha était un murmure de gémissements étouffés, de rires feutrés et du tintement de la glace contre le cristal.

Dès que je pénétrai dans l'arène, le silence se fit autour de moi. Un silence lourd, épais, presque palpable. Je sentis les regards converger sur moi comme des mains invisibles qui me déshabillaient. Pour la première fois de ma vie, ce ne fut pas une agression, mais une consécration. Ils voyaient ma faim. Ils voyaient ma fureur.

Un homme, à quelques mètres, adossé à une colonne de marbre, ne me lâchait pas des yeux. Il devait avoir mon âge, peut-être un peu plus. Il tenait un verre de scotch, mais son attention était entièrement portée sur mes hanches qui balançaient au rythme d'une musique lancinante que je n'entendais que dans ma tête. Je savais ce qu'il regardait : la façon dont la soie se tendait sur mes fesses à chaque pas, la trace de mes tétons durcis par l'adrénaline qui pointaient sous le tissu.

Je m'arrêtai au bar, ignorant volontairement l'homme à la colonne. Le barman, un jeune éphèbe au torse nu sous un harnais de cuir noir, s'approcha. Sa peau brillait d'une fine pellicule de sueur. L'odeur de son corps — un mélange de jeunesse, de métal et de sexe — m'assaillit.

— Que puis-je pour vous, Madame ?

Sa voix était un grondement. Il ne regardait pas mes yeux. Il regardait ma bouche.

— Quelque chose de fort, dis-je, ma voix plus rauque que d'habitude. Et quelque chose de froid.

Il se pencha pour attraper une bouteille, et je ne pus m'empêcher de fixer le mouvement de ses muscles dorsaux. Je sentis un afflux soudain de chaleur entre mes cuisses, une pulsation sourde qui me rappelait que j'étais vivante, horriblement vivante. Le souvenir de Marc, de ses mains hésitantes, de sa peur de me froisser, me traversa l'esprit comme une insulte. Ici, personne n'avait peur de me briser. C'était précisément ce que je cherchais.

Je pris mon verre, mais avant que je ne puisse porter le liquide à mes lèvres, une main se posa sur ma hanche. Une main large, chaude, dont les doigts s'ancrèrent dans la soie avec une autorité tranquille. Ce n'était pas une demande. C'était une prise de possession.

— Vous avez l'air d'une femme qui vient de mettre le feu à son ancienne vie, murmura une voix à mon oreille.

L'odeur de l'homme à la colonne m'enveloppa. Un parfum boisé, mêlé à l'odeur animale d'une excitation contenue. Je ne me retournai pas. Je fermai les yeux, savourant l'invasion de son espace dans le mien. Sa main descendit lentement, avec

une précision chirurgicale, vers le galbe de ma fesse, pressant le tissu contre ma chair.

— Et vous ? demandai-je sans bouger, sentant mon souffle se raccourcir. Vous avez l'air d'un homme qui aime regarder les incendies.

— J'aime surtout sentir la chaleur des cendres, répondit-il en se collant davantage contre mon dos.

À travers la soie, je sentis la dureté de son désir contre mes reins. C'était brutal, franc, dépourvu de toute cette romance stérile qui m'avait étouffée pendant deux décennies. Mon sexe se contracta douloureusement, réclamant davantage. Je laissai ma tête basculer en arrière, mon occiput venant se loger contre son épaule.

— Vous tremblez, Clara, observa-t-il, son souffle chaud sur mon cou.

— Ce n'est pas de la peur, grognai-je en pivotant enfin dans ses bras pour l'affronter.

Ses yeux étaient d'un bleu d'acier, injectés d'une convoitise si pure qu'elle en était effrayante. Sans un mot, il prit mon verre de mes mains tremblantes, le posa sur le bar, et glissa sa main libre dans mes cheveux pour forcer mon visage vers le sien.

— Je sais ce que c'est, dit-il, sa bouche à quelques millimètres de la mienne. C'est le bruit que fait une digue qui lâche. Et je compte bien être là pour l'inondation.

Il ne m'embrassa pas. Pas tout de suite. Il se contenta de me respirer, ses doigts se resserrant sur ma hanche jusqu'à ce que je sache que j'aurais des bleus le lendemain. Des marques que je porterais comme des bijoux.

L'atmosphère autour de nous sembla s'épaissir, se charger de particules d'électricité statique. Les gémissements des autres couples dans la pièce devenaient la bande-son de mon propre naufrage. J'étais au seuil de l'interdit, et pour la première fois de ma

vie, je n'avais aucune intention de faire demi-tour.

Je voulais qu'il me prenne là, contre ce bar de marbre froid, devant tous ces témoins, pour effacer chaque seconde de ces vingt années de solitude conjugale par une minute de bestialité absolue.

— Emmenez-moi quelque part où je n'ai pas besoin d'être une femme bien élevée, soufflai-je contre son torse.

Il sourit, un sourire de loup qui ne promettait aucune douceur, et sa main descendit violemment entre mes jambes, trouvant à travers la soie la source de mon incendie. Ses doigts pressèrent ma vulve détremnée avec une force qui me fit lâcher un cri étouffé, mon dos se cambrant instinctivement sous la décharge.

— Bien élevée ? Clara, ici, les seules règles sont celles de ta propre perte.

Il me saisit par le poignet et commença à m'entraîner vers les profondeurs du club, là où la lumière mourait tout à fait.

Le cuir de ses gants, ou peut-être était-ce simplement la rudesse de sa peau, m'enserrait le poignet comme un collier de fer. Il ne me guidait pas, il me convoyait. Je trébuchais sur mes talons hauts, le cœur battant à m'en rompre les côtes, mes hanches heurtant les corps anonymes qui se pressaient dans la pénombre. L'air ici était plus dense, chargé d'une humidité poisseuse, un mélange d'haleines alcoolisées et de désirs compressés.

On s'enfonçait dans un couloir tapissé de velours pourpre, si sombre que les murs semblaient se refermer sur nous. À chaque pas, l'image de Pierre, mon mari, s'effaçait un peu plus, comme une photographie jetée dans l'acide. Pierre et ses baisers polis sur le front. Pierre et ses « Je t'aime » mécaniques avant de s'endormir, le dos tourné. Ici, dans ce tunnel vers l'abîme, Pierre n'existait plus. Je n'étais plus

une épouse, plus une mère, plus une femme respectable. J'étais une proie consentante, une terre affamée qui attendait l'orage.

Il s'arrêta brusquement devant une alcôve dissimulée par un lourd rideau de jais. Sans un mot, il me projeta à l'intérieur. Mon dos percuta le mur de pierre froide avec une violence qui m'arracha un gémissement, mais avant que je ne puisse reprendre mon souffle, son corps était sur moi. Une masse de muscles et de chaleur brute qui m'écrasait, m'épinglant contre la paroi.

— Regarde-moi, ordonna-t-il d'une voix sourde, un grondement qui fit vibrer ma propre cage thoracique.

Je relevai les yeux. Ses pupilles étaient dilatées, dévorant l'iris, ne laissant qu'un abîme sombre où brûlait une lueur prédatrice. Il ne me regardait pas comme on regarde une femme qu'on veut séduire ; il me regardait comme une chose qu'il allait briser pour mieux la reconstruire.

— Vingt ans, murmura-t-il, ses lèvres frôlant mon oreille, sa barbe naissante me griffant délicieusement la peau. Vingt ans à étouffer tes cris dans ton oreiller. Vingt ans à faire semblant que ses caresses maladroitement te suffisaient. Tu sens ça, Clara ?

Il saisit violemment mon menton pour me forcer à l'affronter tandis que son autre main s'insinuait sous le tissu fin de ma robe de soie. Il ne perdit pas de temps avec les préliminaires de salon. Ses doigts s'enfoncèrent brutalement entre mes cuisses, écartant mes jambes pour se frayer un chemin jusqu'à mon intimité que je sentais déjà douloureusement gonflée, inondée par l'attente.

— Tu es trempée, constata-t-il avec une cruauté jubilatoire. Tu es une fontaine de regrets et de luxure. Dis-le. Dis-moi que tu veux que j'efface son odeur de ton corps.

— Efface-le... bégayai-je, mes mains s'agrippant à ses épaules, mes ongles

s'enfonçant dans le tissu de sa veste sombre. S'il vous plaît... déchirez tout. Ne laissez rien de moi.

Il lâcha un rire bref, sans joie, purement animal. Ses doigts trouvèrent ma fente, ne s'embarrassant d'aucune douceur. Il les enfonça en moi d'un coup sec, deux doigts longs et experts qui explorèrent mes parois contractées par le choc. Je jetai ma tête en arrière, mon crâne cognant contre la pierre, un cri rauque déchirant ma gorge. La sensation était foudroyante. Ce n'était pas du plaisir, c'était une déflagration. C'était la fin d'une famine que je n'avais même pas osé nommer.

Il se mit à bouger ses doigts à l'intérieur de moi, un va-et-vient frénétique et puissant, tandis que son pouce écrasait mon clitoris avec une pression presque insupportable. Je sentais le glissement de mon propre désir, ce liquide chaud et visqueux qui enrobait ses doigts, créant un bruit de succion humide qui résonnait dans le silence de l'alcôve.

— Tu sens comme tu es étroite ? grogna-t-il contre ma bouche, avant d'y plonger sa langue avec une sauvagerie qui me fit perdre tout sens de la réalité. Il n'est jamais allé là, n'est-ce pas ? Pas vraiment. Il n'a jamais cherché à te posséder jusqu'à l'âme.

Je ne pouvais pas répondre. Je ne savais plus parler. Mon corps n'était plus qu'un arc de tension, une ponctuation de spasmes. Je sentais la sueur perler au creux de mes seins, la chaleur de son haleine, l'odeur de tabac froid et de cuir qui émanait de lui. C'était l'odeur du péché, et je la humais comme l'oxygène le plus pur.

Il retira ses doigts brusquement, me laissant vide et chancelante. Le manque fut une morsure physique. Je voulus protester, l'attraper, le supplier de continuer, mais il me retourna sans ménagement. Mes mains se plaquèrent contre la pierre glacée, mes fesses offertes à son regard, ma robe relevée jusqu'à ma taille par ses mains impatientes.

— Regarde le mur, Clara. Imagine que ton mari est de l'autre côté. Qu'il t'appelle. Qu'il te demande où tu es passée pendant qu'un étranger s'apprête à te marquer comme son bétail.

J'entendis le bruit métallique d'une boucle de ceinture qu'on défait, le sifflement d'une fermeture éclair. Le son de ma propre perte. Le froid de l'air sur mes fesses nues contrastait violemment avec la fournaise qui irradiait de lui juste derrière moi. Je sentis son membre, imposant, brûlant, se presser contre le haut de mes cuisses, cherchant l'entrée de mon antre dévasté.

Je fermai les yeux, les larmes brûlant mes paupières. Ce n'étaient pas des larmes de tristesse, mais des larmes de délivrance. Je voulais être profanée. Je voulais que la douleur se mélange à l'extase jusqu'à ce que je ne sache plus qui j'étais.

— Prenez-moi, hurlai-je presque dans un souffle, mes hanches cherchant désespérément le contact. Détruisez-moi, je vous en supplie...

Il ne répondit pas par des mots. Il saisit mes hanches avec une telle force que je savais que j'en aurais des bleus demain, de sombres trophées de cette nuit de déchéance. Il se positionna, la pointe de son sexe frottant contre mon ouverture palpitante, jouant avec mes nerfs, retardant l'inévitable alors que j'étais sur le point de m'effondrer.

— Regarde-moi dans le miroir là-haut, Clara. Regarde la femme que tu es vraiment.

Mes yeux s'ouvrirent et rencontrèrent mon reflet dans une glace piquée située juste au-dessus de nous. Je vis mes cheveux défaits, mes yeux sauvages, et l'ombre massive de cet homme derrière moi, prêt à m'empaler. Je vis la honte et la gloire se battre sur mon visage.

Et alors, sans aucun avertissement, il poussa. Un coup de rein dévastateur, absolu, qui me traversa de part en part.

Le cri qui s'échappa de ma gorge n'avait rien d'humain. C'était un son animal, un râle de bête qu'on achève ou qu'on libère enfin de sa cage. La douleur initiale, fulgurante, fut instantanément balayée par une onde de choc si vaste, si profonde, qu'elle sembla fracturer mon âme en mille morceaux. Il était là. Tout entier. Une invasion massive, brûlante, qui comblait ce vide abyssal dans lequel je me noyais depuis deux décennies.

— Regarde, Clara, murmura-t-il contre mon oreille, son souffle court embrasant ma peau moite. Regarde ce que tu caches sous tes airs de femme rangée.

Mes yeux, embués de larmes de choc, se fixèrent sur le miroir. Je vis son torse puissant, luisant de sueur, se coller contre mon dos cambré. Je vis mes fesses, rouges de ses marques, se faire écraser par la force de son bassin. Et surtout, je vis cet endroit précis où nos corps fusionnaient, un va-et-vient impitoyable de chair contre chair, un battement de piston qui faisait trembler mes jambes de coton.

Il se retira presque entièrement, me laissant un instant avec la sensation insupportable d'un manque déchirant, avant de s'enfoncer de nouveau en moi avec une violence délibérée. Le bruit était obscène — un claquement sourd, humide, rythmé par le grincement du cuir du divan sous mes mains crispées. Je sentais tout : la texture de sa peau, la pulsation de son sexe qui semblait gonfler à chaque assaut, et cette humidité brûlante, ce mélange de nos sueurs et de mes fluides qui lubrifiait chaque mouvement, rendant la pénétration de plus en plus profonde, de plus en plus dévastatrice.

— Je n'en peux plus... gémis-je, ma tête basculant en arrière contre son épaule.

Je ne savais plus qui j'étais. La mère de famille, l'épouse dévouée, la femme invisible de la banlieue chic... tout cela s'évaporait dans la chaleur étouffante de ce club. Il n'y avait plus que cette friction, ce feu qui dévorait mes entrailles. Il attrapa mes cheveux,

tirant ma tête en arrière pour m'obliger à le regarder dans la glace pendant qu'il accélérât la cadence. Ses coups de reins devinrent sauvages, erratiques, comme s'il cherchait lui aussi à perdre pied.

— Tu es à moi maintenant, grogna-t-il, sa voix vibrant dans ma cage thoracique. Dis-le. Dis que tu n'appartiens qu'à ce plaisir.

— À vous... je suis à vous... tout entière...

Les mots étaient un aveu de déchéance et de victoire. Mes ongles s'enfonçaient dans le cuir, arrachant des morceaux de matière, tandis que mon bassin, guidé par un instinct que je ne me connaissais pas, venait percuter le sien avec une fureur égale. Je cherchais la collision, je cherchais l'anéantissement. Mon corps n'était plus qu'un nerf à vif, une plaie ouverte réclamant le sel de son désir.

L'odeur de nous deux — ce parfum de sexe brut, de musc et de luxure — m'enivrait plus que n'importe quel alcool. Je voyais dans le reflet ma bouche entrouverte, mes lèvres gonflées, et cette lueur de folie dans mes pupilles dilatées. Il lâcha mes cheveux pour plaquer ses mains sur mes seins, les pétrissant avec une rudesse qui m'arracha un nouveau hurlement.

Puis, le rythme changea. Ce ne fut plus une lutte, mais une exécution. Il me souleva légèrement, me maintenant par la taille, et s'enfonça une dernière fois, si loin que je crus qu'il touchait mon cœur.

— Maintenant, Clara. Maintenant !

Le monde explosa.

Une décharge électrique partit de mon bas-ventre pour irradier jusqu'au bout de mes doigts. Mon utérus se contracta avec une violence telle que j'eus l'impression de

mourir. Je ne voyais plus rien dans le miroir, sinon des éclairs de lumière blanche. Je l'entendis rugir derrière moi, son corps se tendant comme un arc avant de se vider en moi en jets saccadés et brûlants. Je sentais sa semence m'envahir, un trop-plein délicieux qui coulait le long de mes cuisses, marquant la fin de mon ancienne vie.

Nous restâmes ainsi, soudés, haletants, dans le silence soudain de la loge, seul le battement de nos cœurs résonnant contre nos côtes. Il ne se retira pas tout de suite. Il resta en moi, savourant les derniers spasmes de mon plaisir qui s'éteignait lentement.

Une larme solitaire coula sur ma joue et vint s'écraser sur le miroir piqué. Ce n'était pas une larme de regret, mais une larme de deuil pour la femme que j'avais été pendant vingt ans. Elle était morte ici, sur ce cuir froid, sous les assauts d'un inconnu.

Lorsqu'il finit par se détacher de moi, le froid me gifla. Je me laissai glisser au sol, mes genoux refusant de me porter. Je regardai mes mains tremblantes, les traces de ses doigts sur mes hanches qui viraient déjà au violet.

— Rhabillez-vous, dit-il d'une voix redevenue glaciale, presque clinique.

Je levai les yeux vers lui. Il réajustait sa chemise, son visage de marbre ne trahissant aucune émotion. Le monstre était retourné dans l'ombre, mais il m'avait laissé ses marques. Je n'étais plus la même. Le seuil de l'interdit avait été franchi, et derrière cette porte, il n'y avait pas de retour possible. Juste le goût amer et addictif d'une liberté qui m'avait coûté mon âme.

Je ramassai ma robe déchirée, le cœur lourd de cette nouvelle vérité : j'avais enfin été détruite. Et c'était la plus belle chose qui me soit jamais arrivée.

Chapitre 4

La Reine de la Nuit

Le velours pourpre des murs du *L'Olympe* semblait absorber les derniers vestiges de ma pudeur. L'air y était saturé d'un mélange entêtant de parfums coûteux, de tabac froid et de cette odeur organique, âcre et métallique, qui flotte là où les corps s'abandonnent. Mes talons s'enfonçaient dans la moquette épaisse alors que je traversais le grand salon. Chaque pas était une déclaration de guerre contre les vingt années de silence que j'avais passées dans l'ombre de Marc.

Je le sentis avant de le voir. Un frisson désagréable, une brûlure familière dans la nuque. Il était là, dans l'alcôve d'angle, une coupe de champagne intacte à la main. Son visage était un masque de marbre fissuré par l'incrédulité et une fureur sourde. Il me regardait comme si j'étais une apparition blasphématoire. Et peut-être l'étais-je. Ma robe de soie noire, si fine qu'elle collait à mes hanches à chaque mouvement, ne cachait rien de la femme que j'étais devenue en l'espace d'une nuit. Sous le tissu, mes mamelons étaient durcis par le froid de la climatisation et l'adrénaline qui pulsait dans mes veines.

Je m'arrêtai au centre de la piste circulaire, baignée par une lumière ambrée qui transformait ma peau en or liquide. Je savais ce qu'il voyait. Il voyait les traces rouges sur mes bras, les souvenirs du cuir et de la force de l'inconnu qui m'avait brisée quelques heures plus tôt. Il voyait le chaos dans mes yeux, cette lueur de bête traquée qui a enfin décidé de mordre.

— Tu ne devrais pas être ici, Clara, murmura une voix derrière moi.

Ce n'était pas Marc. C'était l'appel de la meute.

Je ne me retournai pas immédiatement. Je laissai le désir des hommes présents m'envelopper comme une cape. Ils étaient quatre, peut-être cinq, formant un cercle informel mais prédateur autour de moi. Je sentais leur souffle, la chaleur qui émanait de leurs corps sculptés sous des chemises de lin et de soie. L'un d'eux, un homme d'une trentaine d'années aux yeux sombres et brûlants, s'avança. Ses doigts, longs et fins, effleurèrent mon épaule nue.

Le contact fut électrique. Je tressaillis, non de peur, mais d'une faim primitive. Mon sexe, encore endolori et humide de l'étreinte précédente, se contracta violemment. Une goutte de désir perla, glissant lentement le long de ma cuisse, une traînée de feu que je sentais centimètre par centimètre.

— Elle n'appartient plus à personne, dit un autre homme, sa voix basse comme un grondement de tonnerre. Regardez-la. Elle demande à être prise.

Je fixai Marc. Je voulais qu'il voie tout. Je voulais qu'il assiste à l'exécution de son ego. Je portai ma main à mon décolleté et, d'un geste lent, presque cérémoniel, j'abaissai la fine bretelle de ma robe. Mon sein gauche s'échappa, lourd, la pointe dressée, insolente de provocation. Un murmure de stupéfaction parcourut le cercle des hommes, suivi d'un silence lourd de testostérone.

L'homme aux yeux sombres s'approcha davantage, son corps frôlant le mien. Il posa sa main large sur ma taille, ses doigts s'enfonçant dans ma chair avec une autorité qui me fit gémir. Sa paume était rugueuse, calleuse, un contraste délicieux avec la douceur de ma peau.

— Vous avez faim, Reine de la Nuit ? souffla-t-il contre mon oreille, son souffle chaud faisant dresser les poils de mes bras.

— Je suis affamée, répondis-je, ma voix n'étant plus qu'un croassement rauque.

Je renversai la tête en arrière, offrant ma gorge à leurs appétits. Je vis Marc se lever, sa coupe de champagne tremblant dans sa main, mais il était pétrifié, cloué au sol par l'obscénité magnifique de la scène. Il était le spectateur impuissant de ma métamorphose.

Une deuxième main s'empara de ma hanche opposée, me tirant brusquement vers l'arrière contre un torse solide. Je sentis la dureté d'un sexe en érection presser contre mes fesses à travers le tissu ténu de ma robe. C'était massif, impérieux. Je poussai un soupir de contentement, mon bassin cherchant instinctivement le contact, frottant mon intimité contre cette promesse de remplissage.

L'homme devant moi ne perdit pas de temps. Il saisit mon sein libéré, sa main le pétrissant avec une rudesse délicate. Ses doigts enserrèrent mon mamelon, le tirant jusqu'à ce que la douleur et le plaisir se confondent dans un éclair blanc derrière mes paupières. Ma bouche s'ouvrit sur un cri muet alors qu'il se penchait pour l'engloutir. Sa langue était chaude, impatiente, lapant ma peau avec une avidité qui me fit vaciller.

— Touchez-moi, ordonnai-je, perdant pied, mes mains s'agrippant aux cheveux de celui qui me dévorait. Partout. Ne me laissez aucun centimètre de repos.

Le cercle se referma. Des mains exploratrices remontèrent le long de mes jambes, soulevant ma robe, dévoilant ma vulnérabilité au regard de tous. Je sentis des doigts agiles s'immiscer sous la dentelle fine de ma culotte, cherchant la source de ma chaleur. Lorsque le premier doigt pénétra ma fente trempée, je poussai un hurlement de pure extase. C'était trop, c'était tout ce que j'avais attendu pendant deux décennies de désert affectif.

Je n'étais plus Clara l'épouse. J'étais une créature de fluides et de nerfs, un autel sur lequel ces hommes allaient sacrifier leur retenue. Et Marc, là-bas, dans l'ombre,

commençait enfin à comprendre que la femme qu'il pensait posséder n'avait jamais existé. Celle qui se tordait maintenant sous les caresses multiples, la peau luisante de sueur et de désir, était une force qu'il ne pourrait jamais dompter.

Le doigt en moi commença un va-et-vient frénétique, imité par un second, puis un troisième. Je me sentais écartelée, ouverte, offerte. L'odeur de mon propre désir, musquée et sauvage, monta à mes narines, se mélangeant à celle du cuir et de la sueur masculine. C'était l'odeur de ma liberté. Et elle sentait le soufre.

Leurs mains étaient partout. Des mains calleuses, des mains moites, des mains expertes qui ne demandaient pas la permission. Je sentais le cuir froid de la banquette contre mes reins nus tandis que ma robe n'était plus qu'un lambeau de soie inutile autour de ma taille. Le va-et-vient des doigts à l'intérieur de moi s'accéléra, créant un bruit de succion obscène qui résonnait dans le silence lourd de la pièce.

— Regarde-la, Marc, souffla une voix rauque près de mon oreille. Regarde comme elle se gorge de nous.

Je relevai la tête, les cheveux trempés de sueur collés à mon front. À quelques mètres, Marc était une statue de douleur. Ses mains agrippaient le dossier d'un fauteuil si fort que ses articulations étaient blanches. Ses yeux, autrefois pleins de ce mépris poli qu'il réservait à mes tentatives de séduction, étaient maintenant dilatés par l'effroi et une fascination morbide. Il ne partait pas. Il ne pouvait pas détacher son regard de ma nudité offerte, de mes cuisses largement écartées par deux inconnus qui se délectaient de ma déchéance.

— Marc... murmurai-je, ma voix n'étant plus qu'un râle. Regarde ce que tu as laissé s'éteindre.

Un homme massif, dont je ne voyais que l'ombre de la mâchoire carrée, s'agenouilla entre mes jambes. Il écarta mes lèvres charnues d'un geste brusque, m'exposant

totalément à la lumière crue des lustres. Je sentis son souffle chaud contre mon clitoris pulsant, une promesse de dévastation. Puis, sa langue, râpeuse et impitoyable, s'abattit sur moi.

Le choc électrique me fit cambrer le dos si violemment que mes côtes craquèrent presque. Je ne contrôlais plus rien. Mes doigts se plantèrent dans les épaules de ceux qui m'entouraient, cherchant un ancrage dans cet océan de luxure. Il me léchait avec une faim animale, aspirant mon excitation, buvant mes fluides comme si sa vie en dépendait. Chaque coup de langue était une insulte à mes années de chasteté forcée, chaque succion une libération.

— Elle est tellement trempée, grogna l'un des hommes en passant une main sur mes seins, écrasant mes tétons durcis entre son pouce et son index. On dirait qu'elle n'a pas été servie depuis un siècle.

— Son mari préférait sans doute ses dossiers à son entrejambe, ricana un autre.

Le mépris dans leurs voix m'excitait au-delà du raisonnable. J'étais leur jouet, leur chose, et pour la première fois de ma vie, je me sentais vivante. Un troisième homme s'approcha de mon visage. Il défit sa ceinture avec une lenteur calculée. Le bruit du métal contre le cuir fit tressaillir Marc dans son coin. Je vis le sexe de l'inconnu jaillir, sombre et menaçant, déjà parcouru de veines saillantes.

— Prends-le, Clara, ordonna-t-il. Montre à ton mari à quel point tu as faim.

Il n'eut pas besoin de le répéter. Je me redressai, mes seins ballottant, et je saisis sa virilité à deux mains. Elle était brûlante, pulsante de vie. Je l'engloutis d'un coup, sentant le gland heurter le fond de ma gorge. Le goût de l'homme, un mélange de sel et de musc sauvage, m'envahit les sens. Je fermai les yeux, me concentrant sur la sensation de cette verge massive qui entraît et sortait de ma bouche, tandis que l'homme entre mes jambes continuait son carnage buccal.

J'étais prise en étau. Devant, derrière, en bas. Des bouches, des mains, des sexes. La pièce n'était plus qu'un tourbillon d'odeurs fortes — le foutre, la sueur, le parfum coûteux de Marc qui se mourait dans cette atmosphère de lupanar.

Je lâchai le sexe de l'homme un instant pour hurler mon plaisir, un cri qui déchira l'air saturé d'électricité. Ma fente me brûlait, elle appelait plus. Les doigts ne suffisaient plus. La langue ne suffisait plus. Je voulais être brisée, remplie, réclamée.

— Marc ! criai-je, les yeux fixés sur lui, alors que l'homme à ma bouche s'emparait de mes cheveux pour guider mes mouvements avec brutalité. Regarde-moi ! Je ne suis plus à toi ! Je suis à eux ! Je suis à n'importe qui !

Je vis une larme rouler sur la joue de mon mari, mais il ne fit pas un geste pour m'arracher à ce cercle de loups. Au contraire, je vis sa main descendre vers sa propre braguette. Le spectacle de ma soumission, de mon plaisir impudique, était en train de briser ses dernières barrières morales.

L'homme qui me pénétrait buccalement se retira brusquement, me laissant la bouche béante, un filet de salive coulant sur mon menton. Il me retourna sans ménagement, me plaçant à quatre pattes sur la banquette, les fesses pointées vers l'assemblée, vers Marc. La fraîcheur de l'air sur mon sexe à vif fut un supplice de quelques secondes avant qu'une main large ne vienne s'abattre sur ma fesse gauche dans un claquement sec qui me fit gémir de douleur et de joie.

— Regardez ce cul, lança celui qui m'avait frappée. Il attend qu'on le laboure.

Je sentis une pointe dure et impatiente presser contre mon entrée déjà dévastée, cherchant le chemin de mon antre. Je savais ce qui allait suivre. L'animalité allait prendre le dessus. Le vernis de la civilisation avait fini de craquer. J'ancrai mes ongles dans le cuir de la banquette, prête à recevoir le choc, prête à disparaître dans la

jouissance pure.

— Faites-le, murmurai-je dans un souffle, mes hanches cherchant d'elles-mêmes le contact. Détruisez-moi.

L'homme se cala derrière moi, ses mains broyant mes hanches pour me maintenir en place. Je sentis la tête de son sexe, large et impitoyable, forcer le passage. J'étais si prête, si ouverte, que je l'accueillis dans un glissement humide et sonore. Mais il ne s'arrêta pas là. Il s'enfonça d'un coup sec, me remplissant jusqu'à la garde, me clouant sur place.

Mon cri se perdit dans le cou d'un autre homme qui s'était approché pour m'offrir ses lèvres. J'étais possédée, enfin. Et ce n'était que le début du carnage.

Le choc de son intrusion me coupa le souffle, une décharge électrique qui remonta le long de ma colonne vertébrale pour exploser dans mon cerveau. Il était énorme, une colonne de chair brûlante qui déplaçait mes organes, qui revendiquait chaque millimètre de mon intimité. Je sentais les parois de mon vagin se tendre à rompre, épousant les veines saillantes de son sexe, baignées dans l'inondation de mon propre désir.

Il commença son va-et-vient, lent d'abord, presque cruel. À chaque retrait, je sentais le vide m'aspirer, une agonie de quelques secondes avant qu'il ne s'enfonce à nouveau, plus fort, plus loin. Le bruit était obscène : un claquement sourd de peau contre peau, le glissement de plus en plus fluide de sa verge dans ma fente saturée de cyprine.

— Oh mon Dieu... gémis-je, la tête renversée en arrière.

Mes yeux rencontrèrent alors ceux de Marc. Il était là, à deux mètres, le visage décomposé, une larme unique traçant un sillon sur sa joue blême. Il voyait tout. Il

voyait la main d'un inconnu pétrir violemment mon sein gauche, écrasant le mamelon entre le pouce et l'index jusqu'à la douleur. Il voyait mes cuisses trembler sous les assauts de l'homme qui me labourait par derrière. Et pourtant, dans son regard, je ne vis pas seulement de la souffrance. Je vis une fascination morbide, une excitation qu'il ne pouvait plus nier.

L'homme derrière moi accéléra la cadence. Ce n'était plus de la tendresse, c'était une exécution. Ses doigts s'ancrèrent si fort dans mes hanches que je savais que j'en porterais les marques bleutées pendant des jours. À chaque coup de boutoir, mon corps entier était projeté vers l'avant, mes seins ballottant au rythme de ma déchéance. Un deuxième homme s'agenouilla devant moi. Sans un mot, il sortit son sexe, déjà raide et dégoulinant, et le pressa contre mes lèvres.

Je n'hésitai pas. L'animalité dont j'avais parlé n'était plus une métaphore ; c'était mon oxygène. J'ouvris la bouche, l'accueillant avec une faim dévorante, mes mains guidant sa verge au fond de ma gorge tandis que l'autre continuait de défoncer mon antre. J'étais prise en étau, un jouet de chair entre leurs mains expertes. L'odeur de la sueur mâle, du cuir et du sexe emplissait mes narines, me saoulant plus sûrement que n'importe quel alcool.

— Regarde-la, Marc, grogna l'homme qui me pénétrait, sa voix rauque vibrant contre mes omoplates. Regarde comme ta femme aime être une traînée.

Je sentais le foutre monter en eux, cette tension électrique qui précède l'orage. En moi, tout n'était qu'incendie. Les frottements devenaient frénétiques, une friction sauvage qui m'emmenait aux confins de la folie. Mon propre plaisir montait, une vague scélérate, une douleur délicieuse qui me faisait griffonner le cuir de la banquette. Je n'étais plus Clara, l'épouse dévouée. J'étais la Reine de la Nuit, une déesse de luxure couronnée par la honte.

Soudain, le rythme changea. L'homme derrière moi se figea un instant, ses muscles

bandés à l'extrême, avant de me harponner une dernière fois avec une violence inouïe. Je sentis son spasme, le jet brûlant de sa semence frapper mon col de l'utérus, une salve, deux salves, trois... Je hurlais dans la bouche de celui que je suçais, le corps secoué de convulsions incontrôlables. Ma propre jouissance explosa alors, un feu d'artifice de noir et de pourpre qui me fit perdre connaissance pendant quelques secondes.

Je revins à moi dans un flou de sensations. L'homme devant moi s'était retiré, m'éclaboussant le visage et la poitrine d'un liquide blanc et chaud qui se mélangeait à mes larmes. Je respirais par saccades, ma fente encore dilatée, béante, laissant s'écouler le trop-plein de cette union sauvage.

Le silence qui suivit fut plus assourdissant que les gémissements. Les hommes s'écartèrent lentement, comme une marée qui se retire après avoir tout ravagé sur son passage. Je restai là, prostrée sur la banquette, les cheveux en bataille, la peau rougie par les frottements et les morsures, le corps souillé mais l'âme étrangement légère.

Marc s'approcha. Il ne me toucha pas. Il resta planté là, surplombant mon corps dévasté. Je levai les yeux vers lui, une goutte de sperme glissant le long de ma joue pour mourir au coin de mes lèvres.

— C'est fini ? demanda-t-il d'une voix brisée, presque enfantine.

Je ne répondis pas. Je me contentai de ramper vers lui, laissant derrière moi une traînée humide sur le cuir sombre. Je savais que rien ne serait plus jamais comme avant. Nous avions franchi le Styx, et le retour était impossible. Je pris sa main, sa main propre et innocente, et je la posai sur mon ventre encore brûlant du sexe des autres.

— Non, Marc, murmurai-je avec un sourire cruel qui me déchira le cœur. Ce n'est que le début.

Le chapitre se referma sur son regard, un mélange de dégoût et de désir absolu, alors que les lumières du club s'éteignaient, nous laissant seuls dans les décombres de notre amour, au milieu de l'odeur persistante du carnage. J'étais la Reine, oui. Mais mon royaume n'était plus qu'un champ de ruines.

Chapitre 5

L'Ego en Miettes

Le silence de la nuit m'a frappée comme une gifle à la sortie du club. L'air frais de trois heures du matin s'est engouffré sous ma robe de soie, léchant mes cuisses encore poisseuses du passage des autres. Je marchais avec une raideur nouvelle, une démarche de prédatrice repue, sentant à chaque pas le glissement lourd et tiède du sperme mélangé à mes propres fluides qui perlait le long de mes jambes.

Derrière moi, j'entendais le souffle court de Marc. Il ne marchait pas, il trébuchait sur les décombres de son amour-propre.

Le parking souterrain était un tombeau de béton, baigné d'une lumière crue, vacillante. Ma silhouette se reflétait dans les carrosseries rutilantes, celle d'une femme défaite et pourtant souveraine. Mes cheveux étaient en bataille, une mèche collée sur mon front par la sueur de l'effort, et mes lèvres, mordues jusqu'au sang, battaient au rythme de mon cœur qui refusait de ralentir.

— Clara, attends... sa voix a craqué, un son pitoyable qui a ricoché contre les murs gris.

Je me suis arrêtée devant l'Audi. Le métal était froid sous mes doigts quand j'ai ouvert la portière. Je me suis installée sur le cuir noir, écartant les jambes sans aucune pudeur, laissant ma robe remonter jusqu'au haut de mes hanches. Je voulais qu'il voie. Je voulais qu'il respire l'odeur de mon corps profané et exalté. L'habitacle s'est instantanément rempli de cette effluve musquée, animale, ce parfum de sexe brut qui ne lui appartenait pas.

Il s'est glissé derrière le volant, les mains tremblantes. Il n'a pas démarré. Il est resté là, les yeux fixés sur le pare-brise, le visage décomposé par une agonie qu'il ne parvenait plus à masquer.

— Tu pues, a-t-il lâché dans un murmure étranglé. Tu pues le foutre de ces types, Clara.

Je n'ai pas baissé les yeux. J'ai porté mes doigts à ma vulve, les enfonçant lentement dans ma propre chaleur, là où la semence de trois inconnus s'était mêlée à ma jouissance. J'ai ramené ma main à mon visage, observant la substance laiteuse et filante qui brillait sous les néons du parking. Puis, avec une lenteur provocatrice, j'ai léché l'index, savourant le goût âcre et salé de ma trahison.

— Je sens la vie, Marc. Je sens enfin quelque chose.

Il s'est tourné vers moi, et j'ai vu l'éclair de folie dans son regard. C'était le mélange instable qu'il portait en lui depuis des années : le dégoût moraliste et une érection sauvage, incontrôlable, née de l'humiliation. Ses yeux sont descendus sur mes cuisses ouvertes, sur la trace humide qui maculait le siège en cuir de sa voiture de luxe.

Soudain, il a bondi. Sa main a saisi ma gorge, pas pour m'étrangler, mais pour me maintenir contre le dossier. Il ne m'avait jamais touchée avec cette brutalité-là. Ses doigts s'enfonçaient dans ma chair, et je sentais le battement furieux de son pouls contre le mien.

— Je suis ton mari, a-t-il grogné, son visage à quelques centimètres du mien. Je suis le seul qui ait le droit de te mettre dans cet état.

Il a descendu son autre main, arrachant presque le tissu de ma robe pour atteindre mon intimité. Ses doigts étaient froids, maladroits, cherchant à effacer les traces des autres par une possession désespérée. Il fouillait en moi avec une rage impuissante,

ses phalanges heurtant mon col de l'utérus sans aucune grâce, sans aucune tendresse.

— Tu les sens, Clara ? Tu sens mes doigts ? C'est moi, putain ! C'est moi !

Il gémissait presque, un son animal, entre le pleur et le cri de guerre. Il a déboutonné son pantalon dans un fracas de fermeture éclair, sortant son sexe dur et douloureux. Il essayait de se convaincre qu'il pouvait encore me conquérir, qu'il pouvait recouvrir le souvenir de cette nuit par sa propre semence.

Mais il n'y avait aucune électricité entre nous. Juste une friction mécanique, une tentative désespérée de ranimer un cadavre. Je restais de marbre, les yeux grands ouverts, fixant le plafond de la voiture. Je sentais sa verge s'écraser contre mes lèvres vulvaires, glissant sur le lubrifiant laissé par les hommes du club. Il n'arrivait même pas à entrer correctement. Il était trop pressé, trop brisé.

— Regarde-moi ! ordonna-t-il en me saisissant le menton.

Je l'ai regardé. Et ce qu'il a vu dans mes yeux l'a achevé. Il n'y avait plus de colère. Plus de haine. Il n'y avait que du vide. Une indifférence polie, glaciale, pour l'homme qui avait partagé ma vie pendant vingt ans.

Ses mouvements se sont ralentis. Sa main sur ma gorge s'est desserrée. Il a poussé un dernier râle, un spasme misérable, et j'ai senti quelques gouttes de son plaisir tiède s'écraser inutilement sur mes cuisses, se perdant au milieu des flots d'extase que j'avais accumulés toute la soirée.

C'était une éjaculation de défaite.

Il s'est effondré contre mon épaule, le front brûlant, sa respiration saccadée mouillant ma peau. L'odeur de son échec était plus forte que celle de mon plaisir.

— Je n’y arrive pas, a-t-il sangloté contre mon cou. Je n’arrive plus à te trouver.

J’ai passé une main dans ses cheveux, non pas par affection, mais comme on caresse un animal blessé avant de l’achever.

— C’est parce que je ne suis plus là, Marc. La femme que tu as épousée est morte de faim dans ton lit il y a bien longtemps.

Je l’ai repoussé doucement. Je me suis rhabillée, remettant de l’ordre dans mes vêtements avec une précision chirurgicale, ignorant sa détresse. Le cuir du siège était marqué d’une tache sombre, un mélange de nous deux et de tous les autres, un stigmatte indélébile de notre naufrage.

— Démarre la voiture, ai-je dit d’une voix sourde. Ramène-moi à la maison pour qu’on puisse enfin tout brûler.

Le moteur a fini par grogner, un râle mécanique qui répondait au silence de mort régnant dans l’habitacle. Marc a enclenché la première, ses doigts serrant le volant avec une force telle que ses articulations blanchissaient sous la lumière blafarde des réverbères. Je sentais encore le poids de son échec entre mes cuisses, cette tiédeur visqueuse qui refroidissait contre ma peau, marquant mon appartenance à un passé que je ne reconnaissais plus.

L’habitacle empestait. Ce n’était pas l’odeur musquée et enivrante des amants que j’avais croisés ces derniers mois, cette fragrance de sueur propre et de désir sauvage. Non, ici, ça sentait le renfermé, la rancœur, et ce relent âcre de sperme triste.

— Dis-moi au moins leurs noms, a-t-il lâché, la voix brisée par un spasme de gorge.

Je me suis tournée vers la vitre, observant mon reflet flou. J’avais les lèvres gonflées, les cheveux en bataille, l’air d’une femme qui venait d’être dévastée, mais mes yeux

étaient des lames de fond.

— Leurs noms n'ont pas d'importance, Marc. C'est leur silence qui comptait. Le fait qu'ils ne me demandaient rien, à part mon corps. Ils ne voulaient pas savoir si j'avais payé les factures ou si j'avais éteint le four. Ils voulaient juste sentir mes reins se cambrer sous leurs mains. Ils voulaient m'entendre hurler, pas discuter du menu du dîner.

Il a pilé net sur le bas-côté, dans un crissement de pneus qui a fait hurler le gravier. Le choc a projeté mon corps vers l'avant, la ceinture me barrant la poitrine, écrasant mes seins encore sensibles. Avant que je ne puisse protester, il s'est jeté sur moi. Ce n'était pas un baiser. C'était une agression de désespoir. Ses lèvres ont percuté les miennes, cherchant à retrouver une trace de lui, un territoire qu'il aurait encore le droit d'occuper.

Sa main a plongé sous ma robe, sans aucune grâce, ses doigts cherchant frénétiquement l'humidité que son propre sexe n'avait pas réussi à exploiter quelques minutes plus tôt. Il a gémi en sentant ma mouille, ce fluide qui n'était pas pour lui, mais le vestige d'un plaisir qu'il n'avait fait qu'interrompre.

— Tu es à moi, a-t-il grogné contre ma bouche, m'étouffant presque avec sa langue chargée d'amertume. Je vais te laver d'eux. Je vais tous les effacer.

Il a forcé mes jambes à s'ouvrir, ses genoux s'incrétant dans le cuir du siège. Il essayait de remonter ma robe, ses mouvements étaient saccadés, pathétiques dans leur violence inutile. Ses doigts se sont enfoncés en moi, brutalement, cherchant à me faire mal autant qu'à me faire jouir. Il voulait m'arracher un cri, n'importe lequel, pourvu qu'il soit le destinataire.

— Tu sens ça ? a-t-il haleté, sa respiration brûlante contre mon oreille alors qu'il me pénétrait de ses doigts, agitant sa main avec une frénésie de naufragé. Tu sens comme

ils t'ont salie ? Je vais tout sortir. Je vais tout reprendre.

Je n'ai pas bougé. Je l'ai laissé faire, le corps mou, l'esprit ailleurs. La douleur de ses ongles contre mes parois m'ancrait dans une réalité sordide, mais mon cœur restait de glace. Je regardais le plafond de la voiture, comptant les battements de mon propre pouls qui cognait dans mon sexe malgré moi. L'animalité de son geste, cette volonté de me posséder par la force de son ego blessé, éveillait en moi une réponse purement physiologique, une révolte de la chair.

Ma propre main est montée, presque malgré moi, pour agripper ses cheveux. J'ai tiré en arrière, forçant son visage à se dégager de mon cou. Ses yeux étaient injectés de sang, brillant d'une lueur de folie.

— Tu ne reprends rien, Marc, ai-je sifflé, ma voix vibrant d'une intensité cruelle. Tu ne fais que ramasser les miettes. Regarde-toi. Tu es à genoux dans une bagnole, à essayer de violer ta propre femme pour te prouver que tu es encore un homme. Tu n'effaces personne. Tu rajoutes juste une couche de dégoût.

Ses doigts se sont figés en moi. Il a eu un haut-le-cœur, mais au lieu de se retirer, il a poussé plus fort, un grognement animal s'échappant de sa gorge. Il a déboutonné son pantalon dans un geste de rage, son sexe de nouveau dressé par la colère, cette érection de haine qui n'a rien à voir avec l'amour.

Il a attrapé mes poignets, les épinglant au-dessus de ma tête contre le dossier, me forçant à lui faire face. La tension dans l'habitacle était devenue irrespirable, un mélange de sueur, de cuir chaud et de fluides corporels qui s'évaporaient.

— Alors déteste-moi, a-t-il craché, sa verge frappant contre ma cuisse. Déteste-moi, Clara. Mais tu vas me sentir. Jusqu'au fond de tes tripes. Tu vas sentir ce que c'est que d'appartenir à quelqu'un qui ne te laissera jamais partir.

Il s'est enfoncé en moi d'un coup sec, sans préliminaires, sans douceur. Le choc m'a coupé le souffle. C'était brut, presque métallique. J'ai senti ma peau se déchirer légèrement, le manque de lubrification naturelle face à sa fureur créant une friction brûlante. Je ne voulais pas lui donner le plaisir de mon plaisir, mais mon corps trahissait mon esprit. La douleur se transformait en une onde électrique, une décharge sombre qui remontait le long de ma colonne vertébrale.

Ses coups de reins étaient des coups de boutoir, rythmés par le bruit de sa chair contre la mienne, un son de clapotis obscène qui résonnait dans le silence de la nuit. Il me possédait comme on pille une ville, avec une rage destructrice. Je sentais son odeur, ce mélange de tabac froid et de désespoir, m'envahir les narines. Ses mains lâchèrent mes poignets pour venir broyer mes seins, ses pouces écrasant mes tétons avec une rudesse qui me fit arquer le dos.

— Dis-le, a-t-il ordonné, sa voix étranglée alors qu'il accélérât la cadence, sa respiration devenant un sifflement rauque. Dis que c'est moi. Dis que je suis le seul.

J'ai fermé les yeux, laissant ma tête retomber en arrière. Le plaisir, sombre et pervers, commençait à m'irradier. Ce n'était pas de l'amour, c'était une exécution. Et dans cette exécution, je trouvais une forme de libération ultime. Si c'était là tout ce qu'il lui restait, alors nous étions vraiment arrivés au bout du chemin.

Je n'ai rien dit. J'ai juste ouvert les jambes plus grand, l'invitant à se perdre dans le gouffre que j'étais devenue. Mes ongles se sont plantés dans ses épaules, labourant sa peau, cherchant à laisser une trace de ma propre violence sur lui. Nous étions deux bêtes se déchirant dans une cage de métal, entourés par l'obscurité, loin de toute civilisation, loin de toute décence.

La voiture tanguait sous nos assauts, les vitres commençaient à se couvrir de buée, nous isolant du reste du monde dans un cocon de luxure et de haine. Je sentais son excitation monter, ce moment de non-retour où l'homme s'efface devant l'instinct. Ses

mouvements devenaient erratiques, presque convulsifs.

— Clara... Clara... gémissait-il, son visage enfoui dans le creux de mon épaule, ses larmes se mélangeant à ma sueur.

Je sentais ses muscles se tendre à l'extrême, son cœur battre comme un tambour de guerre contre ma poitrine. Le point de rupture était proche, cette explosion qui allait tout consumer. Mais au fond de moi, une voix froide et lucide murmurait que ce n'était que le début de la fin. Que cet acte, aussi intense soit-il, n'était que l'onction d'un cadavre.

Il a poussé un dernier cri, un son déchirant qui a semblé briser le pare-brise, avant de se déverser en moi avec une violence qui m'a fait tressaillir jusqu'aux orteils. C'était chaud, trop chaud, une inondation qui semblait vouloir me remplir de sa détresse.

Il est resté là, pesant de tout son poids sur moi, son souffle court mourant contre ma peau. Le silence est revenu, plus lourd qu'avant, chargé de l'électricité résiduelle de notre affrontement. J'ai ouvert les yeux, fixant la buée sur la vitre.

Ce n'était pas fini. Le plus dur restait à venir. Car maintenant que la chair s'était tue, il allait falloir affronter les cendres.

— On n'est pas encore rentrés, Marc, ai-je murmuré, ma voix étrangement calme au milieu du chaos.

Je sentais le liquide couler lentement le long de mes cuisses, une souillure que je ne prendrais même pas la peine d'essuyer. Pas tout de suite. Je voulais qu'il voie ce qu'il avait fait. Je voulais qu'il sente l'odeur de son propre désastre.

— Démarre, ai-je répété. On a une maison à détruire.

Le moteur a vrombi, un râle métallique qui a déchiré le silence de la route départementale. Marc conduisait comme un damné, les mains crispées sur le cuir du volant, les articulations blanchies. Moi, je restais immobile sur le siège passager, ma robe remontée jusqu'à la taille, les jambes écartées. Je sentais le froid de la climatisation mordre la peau mouillée de mes cuisses. Son sperme commençait à sécher, une traînée poisseuse et tiède qui me rappelait à chaque cahot de la route l'animalité de ce qui venait de se produire.

L'odeur dans l'habitacle était suffocante : un mélange âcre de sueur, de sexe brut et de tabac froid. C'était l'odeur de notre défaite.

On n'a pas échangé un mot jusqu'à l'allée de gravier. Quand il a coupé le contact, le silence qui a suivi a été plus violent qu'un cri. Marc a posé son front sur le volant. Je voyais ses épaules tressaillir. Il ne pleurait pas, il s'effondrait de l'intérieur. Je suis sortie de la voiture sans l'attendre, marchant vers la maison comme on marche vers un échafaud. Mes talons claquaient sur le carrelage de l'entrée. Je ne me suis pas rhabillée, je n'ai pas cherché à masquer la souillure.

Il est entré derrière moi, claquant la porte avec une force qui a fait vibrer les cadres aux murs. Il m'a rattrapée dans le couloir, me saisissant par le bras pour me retourner violemment contre le mur.

— Tu crois que c'est fini ? a-t-il craché, son visage à quelques centimètres du mien. Ses yeux étaient injectés de sang, un mélange de haine et d'un désir si pur qu'il en était terrifiant. Tu crois que tu peux juste... décider que c'est mort ?

— Regarde-toi, Marc, ai-je murmuré, mon souffle court venant se mêler au sien. Ton ego est en miettes. Tu me baises pour essayer de recoller les morceaux, mais tu ne fais que m'étouffer sous tes débris.

Il a grogné, un son qui n'avait plus rien d'humain, et a plongé sa main entre mes

jambes. Ses doigts, encore imprégnés de ma propre humidité, m'ont pénétrée brutalement, sans préambule, sans tendresse. J'ai laissé échapper un gémissement qui a ricoché contre les murs vides de notre demeure. C'était une agression sensorielle, une tentative désespérée de reprendre possession d'un territoire qui lui échappait.

— Je suis encore là, Clara. Je suis encore en toi !

Il a déboutonné son pantalon dans une hâte fiévreuse. Il m'a soulevée, mes jambes s'enroulant d'instinct autour de sa taille, et il a pénétré ma chair d'un coup sec, profond, me clouant contre la cloison. La douleur a brièvement foudroyé mon bassin avant d'être balayée par une vague de chaleur dévastatrice. Ce n'était pas de l'amour, c'était un exorcisme.

Il me pilonnait avec une rage sourde, chaque assaut faisant cogner ma tête contre le plâtre. Je sentais son sexe dur, impitoyable, chercher une réponse que mon cœur ne pouvait plus donner, mais que mon corps, traître, hurlait à plein poumons. Ses mains pétrissaient mes fesses avec une telle force que je savais que des bleus fleuriraient dès le lendemain. Des marques de propriété sur une âme déjà partie.

— Dis-le, a-t-il haleté, son visage enfoui dans mon cou, ses dents mordant ma peau jusqu'au sang. Dis que tu es à moi.

Je n'ai rien dit. J'ai basculé la tête en arrière, les yeux rivés sur le plafonnier qui vacillait. Je me laissais dévorer. La friction devenait brûlante, presque insupportable. Le bruit de nos corps qui s'entrechoquaient, ce claquement humide et rythmique, remplissait l'espace, couvrant le bruit de nos vies qui s'écroulaient. Je sentais les fluides se mélanger, la sueur couler entre nos poitrines collées, l'odeur de la chair en feu.

J'ai senti la montée arriver, une décharge électrique qui partait de mon ventre pour irradier jusqu'à mes doigts crispés dans son dos. J'ai griffé son cuir chevelu, cherchant

un point d'ancrage dans la tempête. Marc a poussé un cri rauque, sa cambrure se tendant à l'extrême alors qu'il se vidait en moi, de nouveau, avec une abondance qui semblait vouloir me noyer. C'était un flot brûlant, une inondation de détresse et de semence qui coulait déjà le long de mes jambes, souillant le tapis du couloir.

Pendant de longues secondes, nous sommes restés soudés, haletants, deux naufragés accrochés à une épave. La chaleur de son corps contre le mien était une insulte à la froideur de mon esprit.

Puis, lentement, il s'est retiré. Le bruit de succion de sa chair quittant la mienne a sonné comme le point final d'un livre atroce. Il m'a laissée glisser au sol. Mes jambes ont flanché et je me suis retrouvée assise sur le carrelage froid, les cuisses béantes, le foutre mêlé à mon propre plaisir coulant sur le sol blanc.

Marc s'est détourné, remontant son pantalon d'un geste mécanique, sans me regarder. Il était vide. Il n'était plus qu'une ombre, une carcasse d'homme dont l'armure venait de voler en éclats.

— C'est fini, ai-je dit, ma voix n'étant plus qu'un souffle rauque.

Il ne s'est pas retourné. Il a marché vers l'escalier, chaque pas semblant lui coûter une éternité. Je suis restée là, seule dans le couloir, le corps tremblant, habitée par son vide. J'ai passé une main sur ma cuisse, récoltant une partie de ce liquide blanc et translucide qui témoignait de notre massacre.

Je n'éprouvais ni honte, ni tristesse. Juste une immense fatigue. L'ego de Marc était éparpillé partout dans cette entrée, sous forme de sueur et de sperme. Et au milieu de ces ruines, je venais de naître à nouveau.

J'ai fermé les yeux, écoutant le silence de la maison qui, pour la première fois, ne me faisait plus peur. Le chapitre était clos. Le livre pouvait brûler.

Chapitre 6

La Signature de la Liberté

Le stylo a glissé sur le papier avec une fluidité presque insultante. Une boucle pour le « C », une ligne brisée pour le reste. En une fraction de seconde, vingt ans de silences pesants, de renoncements et de draps froids venaient de s'évaporer sous une pointe d'encre noire. Marc n'était plus qu'une mention légale, une rature dans la marge de ma nouvelle existence.

Je suis rentrée chez moi. Non. Je suis rentrée *chez moi*.

Mon nouvel appartement au dernier étage de cet immeuble de verre et de béton ne sentait pas le ressentiment. Il sentait le bois de santal, le cuir neuf et la liberté. Les baies vitrées offraient un Paris nocturne, scintillant comme une promesse indécente sous la pluie fine. Le silence n'était plus un gouffre où je me noyais, mais un cocon que je tissais autour de mes épaules.

J'ai jeté mes clés sur la console en marbre. Le tintement métallique a résonné, pur, cristallin. J'ai retiré mon manteau, puis mes chaussures, mes pieds s'enfonçant dans l'épais tapis de laine crème. Chaque geste était une dépose, un déshabillage de l'âme.

Je me suis servie un verre de Mezcal, pur. Le liquide m'a brûlé la gorge, une morsure bienvenue qui a réveillé mes sens engourdis par la paperasse administrative de l'après-midi. Je me suis dirigée vers la chambre, laissant derrière moi une traînée de vêtements. Ma robe de soie noire a glissé sur mes hanches pour s'effondrer sur le parquet comme une mue inutile.

En passant devant le miroir en pied, je me suis arrêtée.

À quarante-deux ans, mon corps n'était pas celui d'une femme brisée. Mes seins étaient lourds, pointant fièrement vers le ciel, mes hanches s'évasaient avec une autorité nouvelle, et ma peau, privée de caresses sincères pendant si longtemps, semblait hurler son besoin de lumière. Marc n'avait jamais su regarder ce paysage. Il s'était contenté d'y chercher le reflet de sa propre insécurité.

Je me suis approchée de la vitre, totalement nue, offrant ma chair à la ville qui ne dormait pas. La fraîcheur de la vitre contre mes tétons a provoqué une décharge électrique qui a irradié jusque dans mon entrejambe. Un frisson violent a parcouru mon échine.

Je ne voulais pas d'un homme. Pas ce soir. Je voulais me réapproprier le territoire que j'avais si longtemps négligé.

Je me suis allongée sur le lit king-size, les draps de satin noir encore frais. J'ai écarté les jambes, lentement, savourant la sensation de l'air sur ma pilosité soigneusement taillée, sur cette fente qui commençait déjà à perler d'une humidité impatiente. Ma main s'est posée sur mon ventre, descendant doucement, mes doigts traçant des cercles hypnotiques sur ma peau ambrée.

J'ai fermé les yeux. Je n'ai pas visualisé le visage d'un amant imaginaire. J'ai visualisé ma propre puissance.

Mes doigts ont atteint les lèvres charnues de ma vulve. C'était chaud, déjà trempé. J'ai écarté les replis de chair avec une lenteur méthodique, sentant le glissement huileux de mon propre désir. Le contact était électrique. Sans l'ombre d'un homme pour diriger la danse, sans ego à ménager, sans peur de décevoir, j'étais la seule architecte de mon plaisir.

J'ai trouvé mon clitoris, cette petite perle de sang et de nerfs qui palpait sous l'afflux

du sang. Je l'ai effleuré du bout de l'index, un mouvement circulaire, infime, presque insoutenable de précision. Un gémissement est monté de ma gorge, rauque, étranger à mes propres oreilles. C'était le son d'une femme qui se reconnaît.

— Oui, ai-je murmuré pour moi-même, ma voix vibrant dans la chambre vide.

Ma main gauche est montée cueillir un de mes seins, le pétrissant avec une brutalité gourmande, tandis que ma main droite accélérât le rythme. Je ne cherchais pas la douceur. Je cherchais l'impact. Je voulais sentir cette friction animale, ce bruit de succion délicieux que faisait ma propre moiteur sous la pression de mes doigts.

J'ai enfoncé deux doigts en moi, d'un coup sec. Le contraste entre la tension de mes muscles et la fluidité de mon excitation m'a arraché un cri. Je me suis cambrée, les reins arqués, mes talons s'enfonçant dans le matelas. J'étais ma propre proie, ma propre prédatrice.

Je sentais le liquide couler le long de mes doigts, chaud, épais, une preuve de vie irréfutable. Je n'attendais plus la validation de personne. J'étais le centre, le sommet, et l'abîme. Chaque va-et-vient de mes doigts en moi était une signature de plus sur mon acte d'indépendance.

Le plaisir commençait à monter, non pas comme une vague, mais comme un incendie de forêt, dévorant tout sur son passage. Mon souffle s'est saccadé. Ma vue se brouillait derrière mes paupières closes. Je sentais l'odeur de mon propre corps, une fragrance musquée, sauvage, qui emplissait l'air.

C'était le début. Ce n'était que le premier tiers de ma libération, et déjà, je sentais que le monde n'allait plus jamais être assez grand pour contenir la femme que j'étais en train de devenir.

Je m'enfonce plus loin. Mes doigts ne sont plus de simples instruments, ils sont des

conquérants. Je sens la paroi rugueuse, chaude, vibrante de mon propre sexe qui se resserre sur eux comme pour les supplier de ne jamais repartir. Je ne suis plus Clara, l'épouse délaissée, la signature au bas d'un parchemin de deuil. Je suis une bête en cage qui vient de briser ses barreaux.

Ma main droite s'agite en moi, un rythme métronomique, acharné, tandis que mon pouce cherche le bouton de chair, ce petit point de tension pur qui commande mon univers. Quand je le trouve, l'électricité me fustige l'échine. C'est une décharge si violente que mon bassin se soulève de lui-même, cherchant le contact, cherchant la pression.

— Oui... murmure ma propre voix, rauque, méconnaissable dans le silence de cet appartement qui ne connaît pas encore mes cris.

Je retire mes doigts d'un coup sec, un bruit de succion humide — ce son gras, impudique, qui m'aurait fait rougir autrefois — déchire l'air. Je porte ma main à mon visage. Mes yeux sont grands ouverts maintenant, fixés sur mes doigts luisants, recouverts de cette glaire translucide et épaisse, ma propre sève. Je la respire. Ça sent le musc, le fer, la mer et la vie. C'est l'odeur de ma liberté. Je lèche l'index, lentement, mon regard accroché au plafond blanc, goûtant ma propre défaite transformée en victoire. C'est âcre et sucré. C'est à moi.

Je ramène mes genoux contre ma poitrine, m'ouvrant plus largement encore, offrant mon intimité au vide de la pièce. Je n'ai plus honte. La honte est restée dans les cartons de mon ancienne vie. Ma main gauche vient se loger dans mon cou, mes ongles s'enfonçant dans ma peau pour ancrer la douleur à la jouissance, tandis que ma main droite redescend.

Je ne caresse plus. Je pétris. Je broie presque mes lèvres gonflées, gorgées de sang, qui pulsent à chaque battement de mon cœur. Je fais glisser deux doigts à nouveau, plus profondément cette fois, cherchant à atteindre ce col que Julian effleurait à peine,

par habitude, par paresse. Moi, je ne suis pas paresseuse. Je suis affamée.

Le mouvement de va-et-vient devient frénétique. Le frottement de ma chair contre ma chair produit une chaleur insupportable, un incendie qui part de mon entrejambe et qui remonte jusqu'à mes poumons, m'empêchant de respirer. Ma vue se trouble. Les ombres sur le mur de ma nouvelle chambre semblent danser, se moquer de ma solitude, mais je les transforme en spectatrices de mon triomphe.

— Regardez-moi, je souffle entre deux halètements saccadés. Regardez ce que je fais sans lui.

Je commence à perdre le contrôle de mes membres. Mes jambes tremblent, agitées de spasmes nerveux, mes talons martelant le matelas dans une cadence désordonnée. Je me cambre si fort que seules mes épaules et mes talons touchent encore le lit. Mon corps est un arc tendu, prêt à rompre.

Je sens le liquide couler plus abondamment, tremper mes draps neufs, une souillure sacrée. Ma main gauche descend pour rejoindre la droite. Je suis maintenant une masse de doigts et de fluides, travaillant ma propre viande avec une précision chirurgicale et une brutalité animale. Je me malmène, je me force à ressentir chaque millimètre de ma muqueuse, chaque nerf qui s'embrace.

Le plaisir n'est plus une promesse, c'est une torture. C'est ce moment insoutenable où l'on est sur le point de basculer, où le gouffre nous appelle et où l'on hésite encore une seconde avant de sauter. Je sens mon clitoris durcir sous la pression de mes jointures, devenir une perle de feu qui menace d'exploser.

— S'il te plaît... je gémis, m'adressant à mon propre corps comme à un amant cruel. S'il te plaît, brise-moi.

Je ne veux pas juste jouir. Je veux être anéantie. Je veux que cette jouissance efface

les dix dernières années. Je veux que chaque coup de boutoir de mes doigts dans mes entrailles agisse comme un scalpel, découpant les souvenirs de ses mains froides, de ses baisers distraits, de ses silences lourds.

La tension monte, encore, toujours plus haut. Mes muscles fessiers sont contractés à s'en rompre, mon ventre se creuse, mes côtes saillissent sous ma peau moite de sueur. Je sens l'orgasme arriver comme un train de marchandises lancé à pleine vitesse, et au lieu de freiner, j'accélère. Je n'utilise plus seulement mes doigts, j'utilise ma paume entière pour écraser mon sexe, créant une pression sourde, un broyage interne qui me fait crier de douleur et d'extase mêlées.

Je suis au bord. Le précipice est là, noir, béant, magnifique. Mes doigts s'enfoncent une dernière fois, jusqu'à la garde, tournoyant en moi dans une danse frénétique, tandis que mon pouce ne quitte plus le sommet de ma sensibilité, le frottant avec une violence qui frise la rage.

Je sens mon utérus se contracter une première fois, un avertissement. Une onde de choc part de mon centre et irradie jusqu'au bout de mes orteils. Ce n'est pas encore l'explosion, c'est le tremblement de terre qui précède l'éruption. Je retiens mon souffle, mes poumons en feu, mes yeux révoltés.

Et là, au milieu de ce chaos de chair et de cris étouffés, je réalise que je ne suis plus seule. Je suis avec moi-même. Et c'est la rencontre la plus érotique que j'aie jamais vécue.

Mais je ne suis pas encore au bout de ce que je peux m'infliger. Je ralentis brusquement le mouvement. Je veux faire durer ce supplice. Je veux rester dans cet entre-deux où la jouissance est si forte qu'elle devient une souffrance. Je retire mes doigts lentement, sentant chaque ride de ma chair s'accrocher à ma peau, et je me regarde à nouveau.

Je suis une épave magnifique, étalée sur un lit de victoire. Et le plus dur — le meilleur — reste à venir. Car je ne vais pas me contenter d'une petite mort. Je veux une résurrection.

Je replace ma main, mais cette fois, je change d'angle. Je cherche la douleur. Je cherche la limite. Je cherche l'endroit exact où je vais cesser d'exister en tant que personne pour devenir un pur cri de plaisir.

Mon souffle se stabilise, lourd, chargé d'une promesse dévastatrice. Le silence de l'appartement semble s'épaissir, s'enrouler autour de moi, m'encourageant à aller là où personne ne m'a jamais emmenée.

— Encore, je murmure, et cette fois, c'est un ordre.

Mes doigts sont des étrangers qui me connaissent mieux que quiconque. Je ne me caresse plus, je me laboure. Je cherche à arracher cette peau de femme mariée, cette peau qui a trop longtemps attendu une permission pour frissonner. Je m'enfonce deux doigts, d'un coup sec, jusqu'à la garde. Un gémissement rauque déchire le silence de ma nouvelle chambre, un son que je ne reconnais pas, profond, presque animal. C'est le cri d'une bête qu'on vient de libérer de sa cage.

Je sens mon propre sexe se refermer sur ma main, comme s'il avait faim. C'est brûlant, c'est glissant, c'est indécent. Je suis inondée, le jus de mon désir coule le long de mes poignets, mouille les draps neufs que j'ai achetés pour ce nouveau départ. Je m'en fous. Je veux tout salir. Je veux que cet appartement sente mon plaisir, mon émancipation, ma sueur.

Ma main libre vient écraser mon clitoris. Je ne fais pas dans la dentelle. J'appuie fort, avec la paume, effectuant des rotations brutales, cherchant ce point de rupture où la douleur et la jouissance fusionnent. Mes hanches se soulèvent toutes seules, cherchant un appui imaginaire, se heurtant au vide. Je suis seule, putain. Je suis enfin seule et

c'est la chose la plus excitante que j'aie jamais ressentie.

— Allez, murmure-je entre mes dents serrées, donne-moi tout. Brise-moi.

Je ferme les yeux et je vois l'encre de ma signature sur le document du divorce. Elle s'étale, elle devient liquide, elle devient ce fluide qui s'échappe de moi. Chaque va-et-vient de mes doigts est une seconde de ma vie que je récupère. Je sens mes muscles pelviens se contracter de manière spasmodique. Ma gorge est sèche, mes seins sont douloureux, les mamelons dressés comme des reproches sous le froid de l'air ambiant.

Le rythme s'accélère. Je n'ai plus de rythme, en fait. Je suis une convulsion pure. Mes doigts s'activent avec une frénésie désespérée, comme si ma vie en dépendait. Je me cambre tellement que seule ma tête et mes talons touchent encore le matelas. L'obscurité derrière mes paupières se teinte de rouge, de violet, d'éclairs aveuglants.

C'est là. Juste au bord. Ce gouffre noir où je vais enfin pouvoir me perdre.

Je n'essaie plus de ralentir. Au contraire, j'accélère encore, mes doigts frappant ma chair avec un bruit de claquement humide, un son de viande et de vie. Je suis un brasier. Je sens l'orgasme monter, non pas comme une vague, mais comme une explosion de dynamite enfouie trop profondément sous terre. Mon ventre se serre si fort que j'en ai le souffle coupé.

— Maintenant ! je hurle dans le vide.

Et je bascule.

C'est un cataclysme. Mes muscles se figent dans une agonie délicieuse. Je sens chaque pore de ma peau s'ouvrir. Le plaisir explose, violent, sans pitié. Je décharge avec une force que je n'ai jamais connue avec lui, jamais. C'est une fontaine, un

torrent qui s'écoule de moi, une libération physique si totale qu'elle m'arrache des sanglots. Je jouis en pleurant, les doigts toujours enfoncés en moi, sentant les pulsations de mon col de l'utérus contre mes phalanges.

C'est une petite mort qui dure une éternité. Mon corps tremble, secoué par des ondes de choc qui refusent de s'arrêter. Je suis une épave, oui, mais une épave qui vient de retrouver son cap.

Peu à peu, la pièce reprend forme autour de moi. L'air froid me pique la peau humide de sueur. Mes doigts ressortent lentement de mon corps, recouverts de ce liquide laiteux et chaud qui témoigne de mon triomphe. Je les porte à mes lèvres, sans réfléchir, pour goûter à ma propre victoire. C'est salé, c'est fort, c'est moi.

Je m'effondre sur le côté, en position fœtale, le souffle court. Mes yeux tombent sur le dossier posé sur la table de nuit. "Jugement de divorce".

Pendant des années, j'ai cru que ce papier serait ma fin. Qu'il serait la preuve de mon échec. Mais alors que je sens encore les derniers tressaillements de mon plaisir entre mes jambes, je réalise la vérité. Ce n'est pas une fin.

Je passe une main tremblante sur mon ventre encore contracté. La peau est rouge, marquée par mes propres ongles. Je souris dans le noir, un sourire féroce, presque effrayant.

Je n'ai pas seulement signé ma liberté. Je l'ai baptisée dans mon propre foutre et dans mes larmes.

Demain, le monde verra une femme divorcée, une femme seule dans un appartement trop grand. Mais ce soir, je sais qui je suis. Je suis une femme qui n'appartient plus qu'à elle-même. Et pour la première fois de ma vie, je n'ai plus peur du silence.

Je ferme les yeux, bercée par l'odeur de mon propre sexe qui flotte dans la pièce. Je m'endors enfin, non pas par épuisement, mais par paix. La guerre est finie. Et j'ai gagné.

Chapitre 7

L'Invitation de Liam

Le réveil a été différent ce matin-là. Pour la première fois en vingt ans, l'air de ma chambre ne me semblait pas vicié par le ressentiment silencieux de Marc, par cette lourdeur invisible qui s'installait entre nous chaque fois que mes doigts effleuraient sa hanche et qu'il se détournait, feignant le sommeil.

Je me tiens debout devant le miroir de mon boudoir, nue. Le soleil de fin d'après-midi filtre à travers les rideaux de soie crème, jetant des lueurs ambrées sur ma peau. Je m'observe avec une cruauté fascinée. À quarante-deux ans, mon corps est une carte géographique de tout ce que j'ai enduré. Mes hanches sont plus larges qu'à mes vingt ans, marquées par le temps et l'attente. Mes seins ont le poids de la maturité, une plénitude que Marc avait fini par ignorer, les traitant comme de simples objets utilitaires plutôt que comme des autels.

Je passe une main sur mon sein gauche, sentant mon mamelon pointer sous la caresse, une réaction immédiate, presque affamée. Mon propre toucher me brûle. Pendant deux décennies, j'ai été une terre en friche. Aujourd'hui, je suis un incendie qui ne demande qu'à être alimenté.

Le téléphone vibre sur la coiffeuse. Un message.

« Je suis devant, Clara. Dis-moi que tu es prête à être adorée. »

Liam.

Rien que son prénom fait pulser mon sexe d'une onde sourde. Il a vingt-huit ans. Il a l'arrogance de la jeunesse et la dévotion d'un converti. Il ne veut pas me posséder

comme on possède un trophée ; il veut se noyer en moi. Il est l'antithèse de tout ce que j'ai connu.

Je ne réponds pas. Je vais ouvrir.

Quand je déverrouille la porte, il est là. Grand, les épaules larges sous une veste en cuir sombre, un bouquet de lys noirs à la main. Mais ce sont ses yeux qui m'arrêtent. Ils ne parcourent pas mon corps avec la lubricité vulgaire d'un homme de passage. Non, il me regarde comme si j'étais une apparition, une relique sacrée qu'il aurait enfin le droit de toucher.

« Entre », je souffle. Ma voix est rauque, déjà chargée de l'humidité qui commence à poindre entre mes cuisses.

Il referme la porte d'un coup de talon, sans quitter mes yeux des siens. L'air dans l'entrée devient instantanément trop épais, saturé de son parfum — un mélange de tabac froid, de cèdre et d'une virilité brute, presque animale.

« Tu es magnifique, Clara », dit-il d'une voix basse, vibrante de sincérité. « Ce papier sur ta table de nuit... ce n'est pas ta liberté. C'est le monde qui récupère son trésor. »

Il fait un pas vers moi. Je ne recule pas. Je sens la chaleur qui émane de son corps. Il pose les lys sur le guéridon, mais ses doigts s'attardent, effleurant les miens. Ce simple contact électrique me fait frissonner jusqu'à la moelle. Je déglutis, sentant mon cœur cogner contre mes côtes comme un oiseau en cage.

« Je ne sais plus comment faire, Liam », j'avoue dans un murmure brisé. « J'ai oublié comment on se laisse faire. »

Il esquisse un sourire lent, prédateur et tendre à la fois. Il lève une main, son pouce venant écraser ma lèvre inférieure, l'étirant pour dévoiler la nacre de mes dents.

« Tu n'as rien à faire. Reste là. Respire. Je vais te rappeler chaque centimètre de ta peau que cet homme a osé oublier. »

Il attrape le revers de ma robe de chambre en satin émeraude. Ses gestes sont d'une lenteur exquise, presque insupportable. Il fait glisser le tissu sur mes épaules. Le satin coule le long de mes bras comme une caresse liquide, s'échouant à mes pieds dans un froufrou discret. Je suis là, offerte, exposée sous la lumière crue de l'entrée.

Liam laisse échapper un soupir étranglé. Ses yeux s'assombrissent, les pupilles dévorant l'iris. Il tombe à genoux devant moi.

Ce n'est pas un geste de soumission, c'est un acte de foi.

Ses mains, larges et chaudes, viennent se poser sur mes hanches, ses doigts s'enfonçant dans ma chair avec une fermeté qui me fait gémir. Il n'a pas peur de ma forme, de ma substance. Il presse son visage contre mon ventre, aspirant mon odeur, sa barbe naissante piquant ma peau sensible.

« Tu sens la femme », murmure-t-il contre mon épiderme, son souffle chaud envoyant des décharges électriques dans tout mon bassin. « Tu sens le désir pur. »

Il descend ses mains le long de mes fesses, les pétrissant avec une ferveur presque religieuse, me tirant vers lui. Je pose mes mains sur ses épaules, m'agrippant à lui comme à une bouée dans une mer déchaînée. Ma tête bascule en arrière, mes yeux se ferment. Le silence de l'appartement est maintenant déchiré par le son de ma propre respiration, saccadée, impatiente.

Soudain, je sens sa langue.

Un trait de feu qui part de mon nombril et descend lentement, très lentement, vers le

creux de mes cuisses. Je tremble de tous mes membres. Marc ne m'avait pas touchée ainsi depuis une décennie. Il n'avait jamais pris le temps de me goûter, de me vénérer. Pour lui, j'étais un devoir. Pour Liam, je suis le festin.

Il écarte mes jambes avec une autorité douce, son visage plongeant dans l'intimité de mon entrejambe. L'odeur de mon excitation, musquée et sucrée, emplit l'espace. Je sens la pointe de sa langue tester l'entrée de mon sexe, encore refermée mais déjà gorgée de sang, palpitante.

« Liam... », j'expire son nom comme une prière.

« Chut », répond-il contre ma peau humide. « Laisse-moi te dévorer. Laisse-moi te rendre à toi-même. »

Et alors, il s'engouffre. Sa bouche large recouvre mon clitoris, aspirant ma chair avec une force qui me fait violemment sursauter. Le contraste entre la douceur de sa langue et la succion avide de ses lèvres me brise. Je sens les larmes monter à mes yeux — non pas de tristesse, mais de soulagement. Le barrage cède.

Je n'ai plus d'orgueil. Je n'ai plus de passé. Il n'y a que cette bouche, ce jeune homme à genoux, et le plaisir qui remonte en moi comme une marée noire, irrésistible, dévastatrice. Mes doigts s'enfoncent dans ses cheveux, le pressant contre moi, réclamant plus, réclamant tout. Je veux qu'il me noie. Je veux qu'il me vide de ces vingt années de famine.

La progression est lente, méthodique. Il connaît la musique de mon corps mieux que je ne la connais moi-même. Chaque coup de langue est une note, chaque morsure sur l'intérieur de mes cuisses est un accord majeur. Je sens le frotter et les fluides commencer à couler le long de ses doigts qu'il a glissés à l'intérieur de moi, explorant ma profondeur, testant la résistance de mes parois qui se contractent désespérément autour de lui.

Je suis une déesse, et il est mon plus fervent adorateur. Et la cérémonie ne fait que commencer.

Il retire ses doigts de moi dans un bruit de succion humide, un son si cru, si impudique, qu'il m'arrache un gémissement étranglé. Je me sens vide, l'espace d'une seconde, avant que la chaleur de sa bouche ne revienne se presser contre mon intimité trempée. Il boit mes larmes et mon plaisir avec une faim qui me terrifie autant qu'elle me sublime.

— Tu es si belle quand tu lâches prise, Diane, murmure-t-il contre ma peau, sa voix vibrant jusque dans mes hanches. Ne t'arrête pas. Ne retiens rien. Je veux tout.

Je bascule la tête en arrière, mes cheveux s'étalant sur le bord du canapé comme un linceul pour mon ancienne vie. Je vois le plafond, mais je ne sens que lui. Ses mains, larges et fermes, remontent le long de mes cuisses, pétrissant la chair, marquant ma peau de rougeurs qui brûlent délicieusement. Il ne se contente pas de me toucher ; il me sculpte, il me réapproprie. Chaque centimètre qu'il explore est un territoire qu'il arrache au silence de mon mariage mort-né.

Liam se redresse lentement, se hissant au-dessus de moi sans jamais rompre le contact visuel. Ses yeux sont sombres, dilatés, chargés d'une intensité presque sauvage. Le contraste entre la douceur de ses traits et la violence de son désir me coupe le souffle. Il attrape mes poignets et les plaque au-dessus de ma tête, ses doigts se refermant comme des menottes de chair.

— Regarde-moi, ordonne-t-il d'un ton qui n'admet aucune réplique.

Je lui obéis, tremblante. Je vois le reflet de ma propre déchéance et de ma renaissance dans son regard. Il y a de la sueur sur son front, une perle qui glisse le long de sa tempe pour venir s'écraser sur ma poitrine. Son souffle est court, saccadé. Il lâche mes

mains pour saisir mon visage, ses pouces écrasant mes lèvres, les forçant à s'ouvrir. Il plonge ses doigts dans ma bouche, réclamant ma langue, m'obligeant à goûter mon propre sexe qui souille encore sa peau. Le goût est âcre, métallique, enivrant. C'est le goût de ma propre vie qui revient en force.

— Tu sens ça ? souffle-t-il en glissant une main entre nos corps, là où son érection bat furieusement contre mon ventre. C'est pour toi. Tout ça, c'est à toi. Je suis ton jouet, ta bête, tout ce que tu veux que je sois. Mais ce soir, je vais te briser pour mieux te reconstruire.

Il descend ses baisers le long de ma gorge, mordillant la base de mon cou, là où mon pouls s'affole. Je sens ses dents, la menace contrôlée de sa mâchoire. Je ne suis plus une femme d'affaires, plus une ex-épouse méprisée, plus une mère exemplaire. Je suis une femelle en rut, réduite à mes instincts les plus primaires par un homme qui a l'âge de mes péchés.

Liam se dégage brusquement pour retirer son jean d'un geste rageur. Je le regarde faire, fascinée par la puissance de ses muscles, par la tension qui habite chaque fibre de son corps. Quand il se retrouve nu devant moi, la lumière tamisée de la pièce souligne la perfection de sa jeunesse, mais c'est son membre, dressé, fier, déjà perlant de désir, qui captive mon regard. Il est magnifique. Il est obscène.

Il revient vers moi, me saisit par la taille et me fait basculer pour que je sois à quatre pattes sur le cuir frais du sofa. Le contact du matériau contre mes genoux me fait frissonner. Je me sens vulnérable, offerte, totalement à sa merci.

— Liam... je soupire, mon front appuyé contre le dossier.

— Chut, murmure-t-il derrière moi. Sens-moi.

Il se presse contre mon fessier, son sexe brûlant venant se loger dans le creux de mes

reins. Il attrape mes hanches, ses doigts s'enfonçant dans ma chair avec une force qui me fait cambrer le dos. Il ne pénètre pas encore. Il joue avec l'entrée, frottant son gland contre mes lèvres gonflées, étalant mon propre liquide sur nous deux. C'est une torture exquise. Chaque va-et-vient superficiel envoie des décharges électriques dans tout mon corps.

— S'il te plaît, je supplie, ma voix n'étant plus qu'un croassement rauque. Liam, maintenant...

— Pas encore, décrète-t-il en me saisissant les cheveux pour redresser ma tête. Je veux que tu sentes chaque seconde de ton attente. Je veux que tu aies tellement faim que tu en oublies ton propre nom.

Il penche sa tête sur mon épaule, sa respiration brûlante dans mon oreille, tandis que sa main redescend pour trouver mon clitoris. Il le torture entre son pouce et son index, un mouvement rapide, circulaire, sans pitié. Je hurle, mon corps secoué de spasmes, alors que je sens une nouvelle vague de mouille inonder ses doigts. Je suis une fontaine, une plaie ouverte, un brasier.

Ses doigts redescendent plus bas, s'enfonçant à nouveau en moi, mais cette fois avec une brutalité assumée. Il en enfonce trois, cherchant mon point sensible avec une précision de chirurgien. Il replie ses phalanges, me crochetant de l'intérieur, me faisant gémir des mots sans queue ni tête.

— Tu es si serrée, Diane... Tu es faite pour être remplie. Tu as passé trop de temps vide.

Il retire ses doigts et, sans crier gare, il attrape mes deux cuisses pour m'ouvrir davantage. Je sens la pointe de son sexe qui cherche le passage, cette pression immense qui promet de m'écartier, de me déchirer presque, pour m'habiter totalement. Le silence de la pièce est lourd de nos souffles mêlés, du bruit de ma peau qui colle

au cuir, et de cette tension insoutenable juste avant l'impact.

Il s'enfonce de quelques centimètres, lentement, testant ma résistance. Je sens mon sexe se tendre, se dilater pour l'accueillir, chaque ride de ma paroi interne protestant et jubilant à la fois devant cette invasion. Il s'arrête, son visage niché dans mon cou, ses muscles tremblant sous l'effort de se retenir.

— Tu es à moi, souffle-t-il, un serment plus qu'une constatation.

Et dans un coup de rein dévastateur, il disparaît tout entier en moi.

Le cri qui s'échappe de ma gorge n'a rien d'humain. C'est un déchirement, une explosion, le son d'une femme qui retrouve enfin sa place dans le monde, au creux du plaisir le plus absolu. Il reste immobile un instant, enterré au plus profond, me laissant m'habituer à sa taille, à sa chaleur, à cette plénitude qui me donne envie de pleurer à nouveau.

Puis, avec une lenteur calculée, il commence à se retirer. Centimètre par centimètre. Jusqu'à ce qu'il ne reste presque plus rien. Avant de frapper à nouveau, plus fort, plus profondément, le bruit de nos corps qui s'entrechoquent résonnant comme un coup de tonnerre dans la pièce.

La cadence s'installe, régulière, impitoyable. Je suis emportée par le rythme, mes mains cherchant désespérément une prise sur le canapé alors que Liam me possède avec une dévotion qui frise l'exorcisme. Chaque coup est une prière, chaque gémissement est un aveu. Je ne suis plus Diane, la divorcée de quarante-cinq ans. Je suis le centre du monde de ce jeune homme, et il est en train de me brûler vive.

Je sens ses doigts s'ancrer dans la chair de mes hanches, ses phalanges blanchies par l'effort de me maintenir exactement là où il le souhaite : empalée sur lui, offerte, brisée. Liam ne se contente pas de me prendre ; il m'investit. À chaque mouvement

de va-et-vient, le cuir du canapé gémit sous mon dos trempé de sueur, mais ce bruit est étouffé par le claquement sourd, obscène et régulier de son bassin qui vient percuter mes fesses. C'est un son de chair contre chair, un son qui dit la possession, qui dit l'urgence.

Je rejette la tête en arrière, mes cheveux s'étalant en désordre sur le dossier. Mes yeux sont clos, mais je vois des explosions de lumière derrière mes paupières. Je suis une plaie ouverte, un gouffre de sensations que Liam comble avec une fureur méthodique. Sa verge est brûlante, une colonne de muscle dur qui racle mes parois avec une précision chirurgicale, allant chercher ce point sensible, tout au fond, que mon mari avait oublié depuis une décennie.

« Regarde-moi, Diane. »

Sa voix est un grognement, rauque, chargée d'une testostérone qui me fait frissonner jusqu'à la moelle. J'ouvre les yeux, le regard embrumé de larmes et de désir. Il est au-dessus de moi, ses bras bandés soutenant son poids, ses muscles saillants dessinant une géographie de puissance sous sa peau moite. Son visage est contracté par l'effort, ses mâchoires serrées, ses yeux fixés sur les miens avec une intensité qui me terrifie autant qu'elle m'exalte. Il n'y a aucune pitié dans son regard, seulement une dévotion carnassière.

Il attrape mes jambes, les replie contre ma poitrine et les bascule sur ses épaules. L'angle change. La pénétration devient totale, absolue. Il s'enfonce en moi avec une telle force que je sens mon souffle se couper. Je ne peux plus respirer, je ne peux plus penser. Je ne suis plus qu'un réceptacle, un instrument entre ses mains expertes.

« Tu sens ça ? » murmure-t-il entre deux coups de boutoir qui me font décoller du canapé. « Tu sens comme tu es étroite ? Comme tu m'accueilles ? Putain, Diane... tu es faite pour moi. »

Il accélère. La cadence devient sauvage, animale. Il ne s'agit plus de tendresse, mais d'une lutte, d'une tentative désespérée de fusionner nos deux corps en un seul tas de muscles et de fluides. Je sens l'humidité entre nous, le mélange de son excitation et de ma propre fontaine, un lubrifiant naturel qui rend chaque glissement plus fluide, plus bruyant, plus insoutenable. L'odeur de nos sexes, une fragrance musquée et primitive, envahit mes narines, agissant comme une drogue.

Je griffe ses bras, mes ongles s'enfonçant dans son biceps, cherchant à m'ancrer dans la réalité alors que tout s'effondre autour de moi. La douleur de mes muscles qui s'étirent se mêle au plaisir fulgurant qui irradie de mon sexe. C'est trop. C'est beaucoup trop pour une femme qui a passé des années dans le désert affectif. Mon cœur bat si fort dans ma poitrine que j'ai l'impression qu'il va exploser contre mes côtes.

« Liam... Liam, je vais... »

Je ne finis pas ma phrase. Un spasme violent me parcourt, partant de mon clitoris torturé par le frottement de son pubis pour remonter le long de ma colonne vertébrale. Mes parois internes se contractent, se resserrant sur lui comme un étau, le broyant dans une série de pulsations électriques. Je pousse un cri qui se transforme en sanglot, une libération de toutes les frustrations, de toutes les humiliations subies.

En sentant mon orgasme me ravager, Liam perd enfin le contrôle. Son rythme devient erratique, ses coups plus profonds encore, s'il est seulement possible. Il plante son visage dans le creux de mon cou, ses dents mordant la peau tendre de mon épaule tandis qu'il lâche un grognement guttural, presque douloureux. Je sens le jet brûlant de sa semence m'inonder, vague après vague, remplissant mon ventre d'une chaleur liquide et lourde. Il se vide en moi avec une générosité qui me bouleverse, son corps entier secoué par des tremblements spasmodiques.

Il reste là, lourd sur moi, sa tête reposant contre la mienne, nos souffles courts se

mélangeant dans le silence soudain de la pièce. Son sexe, toujours logé au plus profond du mien, bat encore de quelques soubresauts, prolongeant l'intimité de cet instant sacré.

Le silence qui suit est lourd de sens. Ce n'est pas le silence de l'embarras, mais celui de la sidération. Je sens ses larmes — ou peut-être sont-ce les miennes ? — humidifier ma joue. Il se redresse lentement, se retirant de moi avec un son de succion humide qui me fait tressaillir une dernière fois. Le vide qu'il laisse est immédiat, glacial.

Il ne s'éloigne pas. Il s'assoit par terre, entre mes jambes encore écartées, et pose ses mains sur mes genoux tremblants. Il me regarde, ses yeux rouges d'émotion, son visage marqué par la jouissance et une sorte de tristesse infinie.

« Je ne te laisserai plus jamais oublier qui tu es, Diane », dit-il d'une voix brisée.

Je reste allongée sur ce canapé, défaite, offerte, les cuisses maculées de notre mélange, le cœur enfin en paix. Le divorce m'avait enlevé ma dignité ; Liam vient de me rendre mon âme, une poussée à la fois. Le chapitre de ma vie de femme invisible vient de se clore dans le fracas de cette petite mort, laissant place à une aube nouvelle, sanglante et magnifique.

Chapitre 8

La Courbe de Sofia

L'air de la suite de l'hôtel *Costes* était saturé de cet effluve entêtant de bois de santal et de tabac froid, un parfum qui semblait coller à la peau de Sofia comme une seconde nature. Après le fracas de la renaissance avec Liam, après ces années de désert de glace aux côtés de Marc, je pensais avoir atteint les frontières de ma propre géographie charnelle. Je me trompais. Je n'étais qu'une exploratrice debout sur le rivage d'un continent dont j'ignorais tout : la douceur infinie, presque terrifiante, d'une autre femme.

Sofia était assise sur le rebord du lit king-size, tournant le dos à la baie vitrée qui surplombait les toits de Paris. La lumière de la lune, filtrée par des voilages de soie grise, découpait sa silhouette avec une précision chirurgicale. Elle était le contraire de la rudesse masculine à laquelle j'avais sacrifié deux décennies. Elle était une succession d'ellipses, de courbes mouvantes, une invitation au naufrage.

— Tu trembles, Clara, murmura-t-elle sans se retourner.

Sa voix était un alto profond, un froissement de velours qui fit vibrer quelque chose de très ancien au creux de mon ventre. Je m'approchai lentement, mes pieds nus s'enfonçant dans l'épaisse moquette pourpre. Je portais encore ma robe de soie noire, celle qui glissait sur mes hanches comme une insulte à la pudeur que Marc m'avait imposée.

— Je n'ai jamais fait ça, avouai-je, ma voix n'étant plus qu'un souffle éraillé. J'ai passé quarante-deux ans à attendre que l'on me prenne. Je ne sais pas comment on donne.

Sofia se leva avec une grâce féline. Elle portait une nuisette de dentelle si fine qu'on devinait la nacre de sa peau à travers les mailles. Elle s'arrêta à quelques centimètres de moi. Son odeur m'assaillit : un mélange de sueur sucrée, de vanille noire et d'une pointe d'humidité musquée qui me fit monter les larmes aux yeux. C'était l'odeur de la vie, brute, sans le filtre du mépris marital.

— Ici, personne ne prend, Clara. On s'échange. On s'égare. Regarde-moi.

Je levai les yeux. Ses iris étaient sombres, liquides, chargés d'une promesse de perte que je n'avais jamais lue dans les yeux d'un homme. Elle leva une main — ses doigts étaient longs, les ongles courts et impeccablement polis — et effleura ma joue. Le contact fut un choc électrique. Ce n'était pas la poigne de fer de Liam, ni la main molle et distante de Marc. C'était une caresse qui semblait lire mon ADN, une reconnaissance de territoire.

Ses doigts descendirent le long de mon cou, s'attardant sur la veine jugulaire qui battait la chamade, avant de s'insinuer sous la bretelle de ma robe. Elle la fit glisser avec une lenteur de supplice. Le tissu tomba sur mon bras, révélant la rondeur de mon épaule.

— Ta peau est comme du lait, souffla-t-elle contre mon oreille. Je parie qu'elle a le goût du péché qu'on a trop longtemps contenu.

Elle ne m'embrassa pas tout de suite. Elle utilisa son nez, son menton, pour explorer la courbe de mon épaule, redescendant vers le haut de ma poitrine. Je fermai les yeux, la tête basculée en arrière, mes mains cherchant désespérément un appui. Je les posai sur ses hanches. La sensation fut un séisme.

C'était si doux. Si plein. Sous la dentelle, je sentais la fermeté de son bassin, la chaleur irradiante de son corps qui semblait répondre au mien sur la même fréquence.

Il n'y avait pas cette barrière de muscles saillants, cette altérité agressive du corps masculin. C'était comme se regarder dans un miroir dont le tain serait liquide et brûlant.

Mes doigts se crispèrent sur ses hanches, s'enfonçant dans la chair souple. Un gémissement bas, animal, s'échappa de ma gorge. Sofia répondit par un petit rire étouffé, une vibration contre ma peau.

— Voilà... laisse sortir cette faim, Clara. Ne la retiens plus. Marc est un cadavre, et toi, tu es un incendie.

Elle posa ses mains sur mes seins, les enserrant à travers la soie restante de ma robe. Ses pouces frottèrent mes mamelons qui pointèrent instantanément, douloureux de désir. Elle les pétrissait avec une science exacte, trouvant le rythme parfait entre la tendresse et une autorité sensuelle qui me fit vaciller. Je sentis la moiteur s'installer entre mes cuisses, une inondation silencieuse, une réponse viscérale à cette symétrie charnelle.

Je ne pus m'en empêcher. J'enfouis mon visage dans le creux de son cou, respirant son essence jusqu'à l'étouffement. Ma langue goûta le sel de sa peau, juste au-dessus de sa clavicule. Elle eut un tressaillement, un soupir qui se mua en un mot que je ne compris pas, mais dont je sentis l'urgence.

— Enlève-la, ordonna-t-elle doucement en parlant de ma robe. Je veux voir ce que vingt ans de frustration ont sculpté. Je veux voir la femme qui est née ce soir.

Mes mains tremblaient alors que je dénouais les derniers liens de ma tenue. La soie coula le long de mon corps, s'accumulant à mes pieds comme une mue inutile. Je me tins là, nue, offerte à son regard dévorant, sous la lumière crue de ma propre révélation. Sofia me détailla, de mes seins lourds et dressés à la courbe de mes hanches, jusqu'à la toison sombre qui brillait d'une humidité naissante.

Elle ne dit rien. Elle s'agenouilla lentement devant moi. Le mouvement était d'une solennité presque religieuse. Ses mains remontèrent le long de mes mollets, de mes genoux, de mes cuisses, écartant doucement mes jambes. L'air frais de la chambre frappa ma vulve chauffée à blanc, créant un contraste si violent que mes genoux flanchèrent. Elle me rattrapa, ses mains se refermant sur mes fesses, m'attirant vers son visage.

— Tu es magnifique, Clara. Tu es une promesse de déluge.

Et alors qu'elle approchait ses lèvres de l'épicentre de mon tourment, je sus que le voyage ne faisait que commencer. Que cette courbe, celle de Sofia, était le chemin de ma propre liberté. Elle ne cherchait pas à me posséder. Elle cherchait à m'ouvrir. Et j'étais prête à éclater.

Le premier contact de sa langue fut une décharge électrique qui me fit violemment cambrer les reins. Ce n'était pas la rudesse familière des hommes, cette urgence parfois maladroite à conquérir. C'était une précision de métronome, une souplesse de soie qui venait épouser chaque relief de mon sexe. Sofia ne se contentait pas de me goûter ; elle m'étudiait avec une dévotion qui me terrifiait autant qu'elle m'enflammait.

Son souffle chaud, chargé de l'odeur du cocktail qu'elle avait bu plus tôt et de celle, plus entêtante, de son propre désir, s'écrasait contre ma chair mise à nu. Elle écarta mes lèvres d'un geste lent de ses pouces, m'ouvrant comme un fruit mûr, m'exposant totalement à la lumière de la lampe de chevet qui projetait nos ombres déformées sur le mur.

— Tu es si trempée, Clara... murmura-t-elle contre ma peau, sa voix vibrant directement dans mon bassin. Regarde comme tu brilles pour moi.

Je baissai les yeux, le souffle court, les doigts crispés dans ses cheveux sombres. Je voyais le contraste de sa peau mate contre la mienne, plus pâle, et le mouvement incessant de sa langue qui venait maintenant caresser mon clitoris avec une lenteur calculée. Je poussai un gémissement rauque, un son que je ne me connaissais pas, une plainte animale qui sembla l'encourager.

Elle plongea. Sa bouche m'aspira tout entière, créant un vide qui semblait vouloir drainer mon âme hors de mon corps. Mes cuisses tremblaient si fort que je dus m'appuyer contre la commode derrière moi, faisant tinter les flacons de parfum. Chaque coup de langue était une promesse de naufrage. Elle savait exactement où presser, comment alterner entre la succion vorace et la caresse effleurée, me menant au bord du précipice avant de me retenir par les hanches pour m'empêcher de tomber trop tôt.

— Sofia... pitié... j'étouffai, ma tête basculant en arrière.

Elle se redressa d'un coup, ses yeux sombres brûlant d'une intensité sauvage. Elle n'était plus la femme douce du club ; elle était une prédatrice qui avait trouvé sa proie. Ses lèvres étaient rouges, luisantes de mes propres fluides, un spectacle d'une lubricité si absolue que je sentis un nouveau spasme secouer mon ventre.

Sans rompre le contact visuel, elle se releva, m'attrapa par la taille et me poussa vers le lit. Je tombai sur le matelas, les jambes encore écartées, le souffle haché. Elle me rejoignit instantanément, rampant sur moi comme une chatte, son corps souple s'écrasant contre le mien. La sensation de ses seins nus frottant contre les miens fut un choc thermique. Nos tétons se cherchèrent, se trouvèrent, s'écrasèrent les uns contre les autres dans une lutte silencieuse.

Elle saisit mes poignets et les épingla au-dessus de ma tête.

— Tu n'as encore rien vu, Clara. Je veux que tu sentes tout. Je veux que tu saches ce

que c'est que d'être aimée par quelqu'un qui connaît chaque centimètre de ce labyrinthe.

Ses doigts, longs et fins, descendirent alors entre nous. Je la sentis explorer l'entrée de mon antre, jouant avec l'humidité qui coulait désormais le long de mes fesses. Elle enfonça un premier doigt, puis deux, avec une brusquerie qui me fit jeter un cri de surprise. C'était plein, ferme, et pourtant d'une douceur infinie. Elle commença un mouvement de va-et-vient, crochetant sa main pour trouver ce point précis à l'intérieur de moi qui commandait mes nerfs.

Je perdais pied. Le monde se résumait à cette chambre, à l'odeur de nos sueurs mêlées, au bruit humide de ses doigts pénétrant ma chair et à la pression de son corps contre le mien.

— Regarde-moi, ordonna-t-elle.

J'ouvris des yeux embrumés de larmes de plaisir. Elle me dominait, ses muscles tendus par l'effort, une goutte de sueur glissant entre ses seins pour venir s'écraser sur mon sternum. Elle accéléra le rythme, ses doigts s'enfonçant de plus en plus profondément, tandis que son autre main venait pincer violemment un de mes mamelons.

La douleur et le plaisir se mélangèrent en un cocktail explosif. Je sentais mon bassin se soulever d'un mouvement autonome, cherchant plus de contact, plus de friction. J'étais une mer déchaînée, et Sofia était la tempête qui m'empêchait de trouver le repos.

— Tu es à moi, Clara. Pour cette nuit, tu es mon miroir, souffla-t-elle à mon oreille avant de mordre mon lobe.

Elle retira soudainement ses doigts, me laissant vide et haletante, pour se

repositionner. Elle s'assit à califourchon sur mon visage, m'offrant sa propre intimité, son odeur de musc et de femme, me mettant au défi de lui rendre la pareille. Sa vulve était un calice de chair sombre, gonflée, palpitante.

— Goûte-moi, murmura-t-elle, les reins déjà en mouvement. Goûte ce que tu me fais.

Je n'hésitai pas. Je plongeai mon visage dans son antre, ma langue cherchant avidement sa propre source, tandis que ses mains se refermaient sur mes cheveux pour guider mes mouvements. Nous étions un entrelacs de membres et de cris, une boucle de désir sans fin où les rôles de donneuse et de receveuse se brouillaient dans la chaleur étouffante de la pièce. Chaque centimètre de ma peau était en feu, chaque pore de mon être réclamait l'explosion finale que Sofia me refusait encore avec une cruauté délicieuse.

Le goût de Sofia m'envahit, une marée de sel, de musc et de cette sucrosité métallique qui n'appartient qu'aux femmes. Ma langue n'était plus un simple organe, elle était devenue un instrument de dévotion, une lame souple qui s'enfonçait dans les replis de sa chair impatiente. Ses cuisses de marbre m'emprisonnaient les tempes, une étau de velours qui m'obligeait à ne rien rater de son agonie de plaisir. Je sentais ses lèvres vulvaires, gonflées comme des fruits mûrs, battre contre mon visage au rythme de son cœur affolé.

Je voulais tout prendre. Je voulais qu'elle s'oublie en moi, qu'elle efface par sa jouissance les doutes qui me rongeaient depuis des mois.

— Oh, Clara... n'arrête pas, croassa-t-elle, sa voix se brisant dans un souffle rauque.

Ses mains s'enfoncèrent plus violemment dans mes cheveux, tirant sur mes racines avec une brutalité délicieuse. Elle me pressait contre elle, cherchant à s'enfoncer dans ma gorge, à fusionner nos anatomies. Je sentais la chaleur de sa cyprine couler sur mon menton, un fluide chaud, visqueux, qui marquait mon appartenance à cet instant

de débauche pure. Ma langue trouva son clitoris, ce petit bouton de nerfs tendu à craquer, et je l'encerclai, l'aspirai avec une faim animale.

Sous moi, ou plutôt sur moi, Sofia se cabra. Son dos forma une arche parfaite, ses muscles se contractèrent avec une telle force que je crus qu'elle allait se briser. Elle ne respirait plus, elle n'était plus qu'une attente insupportable.

Pendant que je la dévorais, elle ne m'oubliait pas. Ses doigts, agiles et cruels, revinrent chercher ma propre fente. Elle s'enfonça en moi sans prévenir, deux doigts qui fouillèrent mes profondeurs avec une autorité qui me fit hurler contre sa peau. Le contraste était total : la douceur de ma bouche sur elle et la violence de ses mains en moi. Elle me ramenait l'âme, cherchant ce point précis de non-retour que j'essayais de protéger.

— Tu le sens ? murmura-t-elle entre deux gémissements, sa propre vulve palpitant contre mon nez. Tu sens comme on se détruit, Clara ?

Je ne pouvais pas répondre. J'étais noyée dans son odeur, dans ses sucs. Je ne savais plus où s'arrêtait mon corps et où commençait le sien. Mes propres mains s'accrochèrent à ses fesses, pétrissant la chair ferme, griffant ses hanches pour la garder là, contre moi, pour qu'elle ne s'échappe jamais de ce vertige.

L'air dans la chambre était devenu irrespirable, chargé d'humidité et d'électricité. Je sentis la première vague monter en elle. Ses parois vaginales commencèrent à se contracter sur mes doigts, tandis que son clitoris devenait un centre névralgique brûlant sous ma langue. Sofia poussa un cri qui n'avait plus rien d'humain, un râle qui venait du plus profond de ses entrailles. Son corps fut parcouru d'un spasme violent, et elle m'inonda. Une source chaude, infinie, qui m'étouffa presque, tandis qu'elle s'effondrait sur mon visage, écrasant son plaisir contre mes lèvres.

L'onde de choc fut immédiate. Ma propre jouissance, que j'avais retenue comme un

barrage prêt à céder, explosa en écho à la sienne.

Ce fut une déchirure. Un éclatement de tout mon être. Sofia, sentant mon abandon, accéléra le mouvement de ses doigts en moi, les enfonçant jusqu'à la garde, me retournant le ventre. Mes jambes se tendirent, mes orteils se crispèrent dans les draps froissés, et je me mis à jouir avec une telle violence que des larmes jaillirent de mes yeux fermés. C'était une petite mort, une agonie de plaisir qui me laissait vide, exsangue, dépouillée de toute armure.

On aurait dit que le temps s'était arrêté. Le silence qui suivit était lourd, troublé seulement par nos respirations hachées, presque des sanglots.

Sofia finit par glisser sur le côté, s'allongeant à mes côtés. Nos corps étaient trempés de sueur, mêlés de nos fluides respectifs. L'odeur de notre sexe occupait tout l'espace, une signature indélébile de notre rencontre. Je restai là, le regard fixé sur le plafond, la bouche encore un peu ouverte, le goût d'elle encore sur ma langue.

Elle se tourna vers moi, son visage encore rouge de l'effort, ses yeux brillants d'une tristesse post-orgasmique que je connaissais trop bien. Elle tendit une main tremblante et effaça avec son pouce la trace de notre mélange sur mon menton, avant de porter son doigt à ses propres lèvres.

— Tu vois, dit-elle d'une voix éteinte, presque brisée. On est pareilles. Deux miroirs cassés qui essaient de se refléter dans le noir.

Elle ne chercha pas à me prendre dans ses bras. Il n'y avait pas de tendresse, juste une reconnaissance brutale de notre solitude commune. Je me sentais dévastée, mais pour la première fois depuis des mois, j'avais l'impression d'exister. Les larmes qui coulaient sur mes tempes n'étaient plus des larmes de douleur, mais le résidu de la foudre qui venait de nous traverser.

Je refermai mes jambes sur le vide, sentant encore les pulsations de mon sexe meurtri. Sofia ferma les yeux, et dans la pénombre de la chambre, je sus que ce chapitre de ma vie venait de se clore dans le sang et la cyprine. J'avais exploré la courbe de Sofia, et j'y avais trouvé ma propre fin.

Je me tournai vers le mur, me laissant sombrer dans un sommeil lourd, emportant avec moi l'amertume et le miel de cette nuit où, pour quelques minutes, j'avais cessé d'être Clara pour devenir un simple cri.

Chapitre 9

Le Voyage des Sens

Le blanc de Santorin est une insulte à mes vingt années de grisaille. Ici, la lumière n'éclaire pas, elle dissèque. Elle transperce la peau, cherche les failles, et ne trouve en moi qu'une fureur de vivre que je ne soupçonnais plus.

Je suis debout sur la terrasse de la villa, suspendue entre le bleu saphir de la Caldeira et l'azur brûlant du ciel. Le vent de la mer Égée plaque la soie de mon déshabillé contre mes hanches, révélant chaque courbe, chaque frémissement. Je ne porte rien en dessous. L'air salin sur mon sexe encore humide de la douche est une caresse glacée qui me fait tressaillir. Vingt ans. Vingt ans à étouffer sous les draps rêches d'un mariage qui sentait la poussière et l'ennui. Marc n'aurait jamais supporté cet éclat. Il aurait cherché une ombre pour s'y cacher. Moi, je bois le soleil jusqu'à la lie.

— Tu es une statue de sel, Clara. Si je te touche, est-ce que tu te brises ou est-ce que tu fonds ?

La voix de Julian est un grondement sourd derrière moi. Je n'ai pas besoin de me retourner pour sentir son aura. Il est le roc, la stabilité, l'homme dont les mains connaissent le poids de l'histoire et la valeur de la chair. À quarante-huit ans, il possède cette assurance tranquille qui me manquait tant.

Je sens son souffle dans mon cou, juste au-dessus de la cicatrice invisible que les silences de Marc y ont laissée. Ses doigts, larges et calleux, viennent se poser sur mes épaules. Il ne me touche pas avec la prudence d'un amant incertain, mais avec la possession d'un homme qui sait exactement ce qu'il a devant lui : une femme en pleine explosion.

— Je ne me brise plus, Julian, murmuré-je, la tête basculée en arrière contre son torse puissant. J'ai déjà été réduite en miettes. Ce que tu vois là, c'est le magma qui reste après l'effondrement.

De l'autre côté de la terrasse, près du bord de la piscine à débordement qui semble se déverser dans le vide, Elias nous observe. Il est plus jeune, trente-deux ans, le corps nerveux, sculpté par une arrogance qui me fascine. Il est le feu instable, l'imprévisibilité. Il tient un verre de cristal rempli d'un vin local, presque ambré. Ses yeux sombres ne me quittent pas, dévorant la ligne de mon cou, la chute de mes reins.

— Le magma finit toujours par durcir, Clara, lance Elias d'un ton provocateur, en s'approchant avec une grâce animale. Mon rôle est de m'assurer que tu restes brûlante.

Il s'arrête juste devant moi. L'odeur de sa peau, un mélange de tabac blond et de crème solaire, se mêle au parfum boisé de Julian. Je suis prise en étau. L'ombre immense de Julian derrière moi, la silhouette affûtée d'Elias devant. C'est exactement ce que je voulais. Ne plus être la moitié de quelqu'un, mais le centre absolu de tout.

Elias lève son verre et, sans un mot, en verse une goutte au creux de ma gorge. Le liquide frais dévale ma peau, se faufile entre mes seins, trace un chemin de frissons jusqu'à mon nombril. Je pousse un petit gémissement, une plainte de plaisir pur.

— Tu as soif, je parie, murmure Elias.

Il pose ses lèvres là où le vin a coulé. Sa langue est chaude, impatiente. Il remonte lentement le long de mon sternum, tandis que dans mon dos, les mains de Julian descendent. Ses paumes massives saisissent mes fesses, les pétrissent avec une force qui me soulève presque du sol. Je sens son érection, dure, contre mes vertèbres. Une barre de fer qui me rappelle ma réalité de femme, de femelle.

— Regarde-moi, Clara, ordonne Julian dans mon oreille, sa voix vibrant jusque dans ma cage thoracique. Regarde ce qu'on fait de toi.

Je baisse les yeux. Elias a ouvert ma robe de soie. Les pans de tissu bleu flottent au vent comme des ailes inutiles. Mes seins sont offerts, les mamelons durcis par l'excitation et la brise. Elias les prend en coupe, ses pouces écrasant les pointes avec une rudesse délicate. Je me sens devenir liquide. Ma cyprine coule le long de mes cuisses, un lubrifiant naturel, l'aveu de ma faim.

Vingt ans de désert pour arriver à cette oasis.

Julian glisse une main sous la soie, cherchant le pli de mon aine. Ses doigts s'enfoncent dans ma toison humide, trouvant sans hésiter le bouton de ma sensibilité, déjà gonflé, palpitant. Il l'écrase d'un geste circulaire, ferme, impitoyable. Mon dos se cambre violemment. Ma tête retombe sur l'épaule de Julian, mes yeux se révoquent vers le ciel dont le bleu devient soudain trop intense, presque noir.

— Oh Dieu... articulé-je dans un souffle haché.

— Pas de Dieu ici, Clara, siffle Elias en s'emparant de ma bouche. Juste nous. Juste ta peau. Juste ce que tu nous dois pour t'être cachée si longtemps.

Le baiser est brutal. Un choc de dents et de langues. Il goûte le vin et le désir sauvage. Pendant qu'il me dévore la bouche, les doigts de Julian s'enfoncent en moi. Un, puis deux. Il explore mon étroitesse avec une autorité qui me fait gémir contre les lèvres d'Elias. Il me connaît déjà par cœur. Il sent mes parois se contracter autour de lui, réclamant plus, réclamant tout.

Je ne suis plus Clara la délaissée, Clara la femme au foyer, Clara l'ombre de Marc. Je suis une terre conquise qui adore ses envahisseurs.

Elias se détache de mes lèvres, son regard brillant d'une lueur carnassière. Il descend à genoux devant moi, ses mains écartant violemment les pans de ma robe pour exposer mon intimité au soleil de midi. La lumière tape sur mes lèvres charnues, trempées, offertes.

— Tu es magnifique, murmure-t-il, sa voix étranglée par la luxure. Tu es une putain de cathédrale de plaisir.

Il plonge son visage entre mes jambes. La sensation de sa barbe de trois jours contre l'intérieur de mes cuisses me fait lâcher un cri que le vent emporte vers la mer. Sa langue trouve mon clitoris en même temps que Julian, derrière moi, attrape mes cheveux pour me forcer à regarder l'horizon.

— Regarde, Clara ! regarde cette île ! Elle est à toi, comme on est à toi ! hurle Julian.

Le contraste est insoutenable. La morsure de la langue d'Elias, le martellement des doigts de Julian, et cette chaleur écrasante qui semble vouloir me consumer de l'intérieur. Je sens la première vague monter. Ce n'est pas un petit orgasme poli. C'est un tsunami. Mes jambes tremblent, mes doigts se crispent sur les avant-bras de Julian.

Je suis au bord du vide, sur cette terrasse de Santorin, et pour la première fois de ma vie, je n'ai pas peur de tomber. Je veux sombrer. Je veux que ces deux hommes m'emmènent là où la douleur et l'extase ne font plus qu'un.

— S'il vous plaît... supplié-je, ma voix n'étant plus qu'un râle animal. Prenez-moi. Maintenant. Dans la poussière, sous le soleil, je m'en fous... Prenez-moi !

Elias se relève, son visage barbouillé de mon jus, un sourire de prédateur aux lèvres. Julian me retourne d'un geste brusque, me plaquant contre le garde-corps en pierre de

la terrasse. Le contact du rocher chaud contre mon ventre me fait tressaillir. Je suis à quatre pattes, offerte au paysage, offerte à eux, mon sexe béant et battant, appelant la foudre.

Le voyage des sens ne fait que commencer, et je sens que je vais y laisser mon âme. Et putain, ce que c'est bon.

La pierre volcanique de la balustrade écorche légèrement mes paumes, mais je m'en fous. Je m'y agrippe comme si ma vie en dépendait, les fesses hautes, le dos cambré jusqu'à la douleur. Derrière moi, je sens la chaleur irradiante du corps de Julian. Il est un mur de muscles, une présence brute qui occulte le soleil.

Je sens son souffle court dans ma nuque, puis sa main, large et calleuse, qui vient s'abattre sur ma fesse gauche. Le claquement résonne sur la terrasse, vif, sec, laissant une empreinte brûlante qui me fait pousser un cri aigu.

— Regarde la mer, Clara, murmure-t-il d'une voix d'outre-tombe. Regarde comme c'est beau, pendant que je vais t'ouvrir en deux.

Il n'attend pas ma réponse. Je sens la pointe de son sexe, énorme, déjà trempée de mon propre désir, qui vient chercher l'entrée de mon antre. Il pousse. Lentement. Cruellement. C'est une invasion millimètre par millimètre. Ma vulve, déjà gorgée de sang et dilatée par la langue d'Elias, semble protester avant de se rendre. Je sens les tissus s'étirer, se tendre jusqu'à la rupture, alors que Julian s'enfonce dans ma chair étroite.

— Oh dieu... Julian...

Je bascule la tête en arrière, mes yeux se perdant dans le bleu insolent du ciel de Santorin. C'est trop. Je suis pleine de lui, envahie par cette barre de fer qui cherche à atteindre mon col. Elias, lui, ne reste pas spectateur. Il s'approche de mon visage, ses

yeux sombres brûlant d'une faim insatiable. Il saisit ma mâchoire, m'obligeant à le regarder alors que Julian commence ses premiers va-et-vient, lents et profonds.

— Ne ferme pas les yeux, salope, m'ordonne Elias avec une rudesse qui me fait mouiller davantage. Je veux voir ton âme se briser dans tes pupilles.

Il dégage son sexe de son pantalon, une verge sombre, palpitante, dont le gland perle déjà. Sans me laisser le temps de respirer, il me l'enfonce dans la bouche. Le contraste est violent. Je suis prise en étau. Julian me défonce par l'arrière, ses hanches percutant mes fesses avec un bruit de viande contre viande qui me donne le tournis, tandis qu'Elias me baise la gorge, m'étouffant presque avec sa virilité.

Le goût du sel, de la sueur et du sexe m'envahit les sens. Je suis un animal, une chose qu'ils se partagent sur cet autel de pierre. Julian accélère la cadence. Ses mains quittent mes hanches pour venir s'enrouler autour de ma taille, ses doigts s'enfonçant dans ma peau, y laissant sûrement des marques mauves. À chaque coup de boutoir, je suis projetée vers l'avant, venant m'empaler un peu plus profondément sur Elias.

C'est une chorégraphie de sueur et de fluides. Je sens mon propre jus couler le long de mes cuisses, se mélangeant à la pré-éjaculation de Julian. Le soleil tape sur ma peau nue, transformant chaque sensation en une brûlure exquise. Je commence à perdre pied. La réalité s'efface derrière le rythme binaire de leur possession.

Julian grogne, un son animal qui remonte du fond de sa poitrine. Il retire son sexe presque entièrement avant de me ramoner avec une force dévastatrice. Mon bassin heurte la pierre, mais je ne sens pas la douleur, seulement cette électricité qui remonte ma colonne vertébrale, menaçant de faire exploser mon cerveau.

— Tu aimes ça, hein ? souffle Elias entre deux poussées dans ma bouche. Tu aimes être notre chienne sous le soleil ?

Je ne peux pas répondre, je ne peux que gémir contre son membre, mes doigts griffant désespérément le crépi du muret. Mes larmes commencent à couler, des larmes de soulagement, de honte et d'extase pure. Je me sens brisée, exposée à la vue de tout l'archipel, et c'est précisément cette vulnérabilité qui me fait jouir d'avance.

Julian me lâche soudainement la taille pour venir attraper mes cheveux. Il tire ma tête en arrière, me forçant à quitter le sexe d'Elias.

— Regarde-moi, Clara. Regarde ce que tu es.

Il me retourne brusquement. Mes jambes chancellent, je manque de m'effondrer sur le sol brûlant. Il me plaque contre le mur, une de mes jambes relevée sur son épaule. Je suis totalement ouverte, offerte au vent marin et à leurs regards de prédateurs. Julian se repositionne, guidant son membre entre mes lèvres charnues et ruisselantes.

— Tu es à nous, murmure-t-il avant de s'enfoncer d'un coup sec, me clouant littéralement contre le mur.

Le cri qui s'échappe de ma gorge n'a plus rien d'humain. C'est un hurlement de possession. Elias se place derrière lui, ses mains venant pétrir mes seins dont les tétons sont durcis comme des galets. Il penche la tête par-dessus l'épaule de Julian pour dévorer mon cou, ses dents mordant la peau fine de ma clavicule.

Je suis le centre de leur univers de luxure. Le mouvement de Julian devient frénétique, une rage de me posséder, de me marquer. Je sens ses testicules battre contre mon périnée à chaque assaut. L'air est saturé de l'odeur de nos corps qui s'entrechoquent, un mélange entêtant qui me fait perdre tout sens commun.

— Plus vite... gémi-je, mes jambes s'enroulant autour de la taille de Julian, l'incitant à aller encore plus loin, encore plus fort. Détruisez-moi... putain, détruisez-moi !

Elias rit, un rire sombre et charnel, alors qu'il fait glisser une main entre nos corps pour venir torturer mon clitoris, ajoutant une couche de plaisir électrique à la pénétration brutale de Julian. Je suis au bord du précipice, le tsunami que je sentais venir tout à l'heure se transforme en un séisme qui menace de tout raser sur son passage.

Mes muscles se contractent, mes doigts s'enfoncent dans les épaules massives de Julian, et je sens que je vais basculer dans une démente dont je ne reviendrai jamais tout à fait. Mais ce n'est pas encore assez. Je veux qu'ils m'épuisent, qu'ils me vident de toute pensée, qu'il ne reste que cette chaleur, ce rythme, et l'éclat aveuglant de Santorin dans mes yeux perdus.

Le rythme de Julian change. Ce n'est plus une danse, c'est un assaut. Chaque coup de rein qu'il m'assène résonne jusque dans ma gorge, une percussion sourde et brutale qui déplace mes organes, qui redéfinit les limites de mon corps. Je suis ouverte, offerte, écartelée entre ces deux hommes qui semblent avoir juré de ne laisser aucune parcelle de ma peau indemne de leur passage.

Julian grogne contre mon oreille, un son animal, dénué de toute civilité. Sa sueur perle sur son front et vient s'écraser sur mes seins, se mélangeant à la mienne, à nos sécrétions qui lubrifient le point de friction où il me ravage. Je sens la dureté de son sexe, cette tige brûlante qui cherche mon col à chaque poussée, me donnant l'impression qu'il veut s'imprimer en moi pour l'éternité.

— Regarde-moi, Clara, ordonne Elias d'une voix devenue rauque, presque méconnaissable.

Je force mes paupières lourdes à s'ouvrir. Elias est penché au-dessus de nous, ses yeux sombres brûlant d'une faim insatiable. Ses doigts ne quittent pas mon clitoris, ils le malmènent avec une précision cruelle, alternant entre des pressions circulaires frénétiques et des pincements qui me font cambrer le dos jusqu'à manquer d'air. Puis,

sans cesser son manège, il se baisse et capture ma bouche. Ses lèvres goûtent le sel, le vin de Santorin et le désir pur. Sa langue envahit mon palais avec la même autorité que Julian envahit mon sexe.

Je suis prise en étau. Un sandwich de chair, de muscles tendus et de chaleur étouffante.

Julian attrape mes poignets et les plaque au-dessus de ma tête, ancrant mon corps sur le matelas de soie qui n'est plus qu'un champ de bataille froissé et humide. Il se retire presque entièrement, me laissant dans un état de manque atroce pendant une fraction de seconde, avant de s'enfoncer de nouveau en moi d'un coup sec, total, absolu.

— Ah !... Putain... Julian !

Mon cri se perd dans la bouche d'Elias. Je sens les doigts d'Elias glisser plus bas, là où la jonction entre Julian et moi crée un bruit de succion obscène, une symphonie de fluides et de peau. Il écarte mes lèvres charnues avec ses pouces, admirant le spectacle de ma chair rosie, gorgée de sang, qui se déchire et se referme autour de l'acier de son ami.

— Tu es tellement trempée, murmure Elias contre mes lèvres, son souffle court. On pourrait se noyer en toi.

Il lâche mon clitoris pour glisser deux doigts dans mon anus, une intrusion soudaine qui me fait pousser un hurlement étouffé. Le contraste des pressions, la plénitude insensée qui m'envahit par tous les orifices, brise les dernières digues de ma raison. Je n'existe plus en tant que femme, je ne suis qu'un réceptacle de plaisir pur, un nerf à vif que l'on torture avec une infinie tendresse et une violence nécessaire.

Julian accélère encore. Le lit gémit sous nos assauts. La lumière de fin d'après-midi, ce rose orangé typique des Cyclades, baigne la chambre d'une lueur apocalyptique. Je

vois des taches de lumière danser derrière mes paupières. Mon cœur cogne contre mes côtes comme un oiseau en cage.

— Je vais... je vais... balbutié-je, ma voix n'étant plus qu'un souffle haché.

— Donne-nous tout, Clara, grogne Julian, ses hanches claquant contre les miennes avec une force qui me soulève du matelas. Jouis pour nous. Meurs pour nous.

Elias intensifie ses mouvements digitaux, ses doigts explorant mes profondeurs alors que Julian atteint une cadence inhumaine. Je sens le spasme naître au fond de mon ventre, une décharge électrique qui remonte le long de ma colonne vertébrale. Mes muscles vaginaux se contractent violemment, broyant le membre de Julian dans une étreinte désespérée.

C'est le séisme.

Le premier spasme m'arrache un cri qui déchire le silence de la villa. C'est une explosion de blanc, un vide sidéral où la douleur et le plaisir se confondent enfin. Je sens Julian se raidir, ses muscles se pétrifiant sous ma peau alors qu'il décharge son sperme en moi, des vagues brûlantes que je sens pulser contre mon col. Au même moment, Elias lâche un râle sourd et je sens sa propre chaleur inonder ma cuisse et mon ventre alors qu'il se finit à la main, sa semence s'étalant sur nous comme une onction sacrée.

Le temps s'arrête.

Je reste là, les jambes toujours enroulées autour de la taille de Julian, mon corps secoué de derniers tressaillements involontaires. L'air de la chambre est saturé de l'odeur du sexe, du musc et de cette sueur qui nous lie. Julian s'écroule sur moi, son poids m'écrasant délicieusement, son visage niché dans mon cou où il dépose des baisers mouillés. Elias se laisse tomber sur le côté, une main posée sur ma hanche,

son pouce caressant distraitemment ma peau rougie.

Nous ne sommes plus que des souffles courts qui s'apaisent lentement.

Dehors, le soleil finit sa course dans la mer Égée, embrasant l'horizon d'un dernier éclat sanglant. J'ai les yeux fixés sur le plafond, vide, vidée, purifiée par l'excès. Les larmes que je retenais depuis le départ de Paris finissent par couler, silencieuses, se perdant dans mes cheveux. Ce n'est pas de la tristesse. C'est le soulagement d'avoir enfin disparu, ne serait-ce que quelques minutes, dans l'abîme de leurs corps.

Julian se redresse sur les coudes, son regard plongeant dans le mien avec une douceur dévastatrice. Il essuie une larme du bout du doigt.

— On t'a eue, Clara, chuchote-t-il. Tu es revenue parmi nous.

Je ne réponds rien. Je ferme les yeux, savourant la sensation du sperme qui glisse lentement entre mes cuisses, témoin liquide de ma capitulation. Le voyage des sens s'achevait ici, sur ce sommet de roche volcanique, dans l'épuisement sacré d'une trinité de chair.

Demain, le monde reprendrait ses droits. Mais ce soir, j'étais la reine de Santorin, couronnée de sueur et de désir, enfin vivante sous le poids de mes démons.

Chapitre 10

L'Ombre du Passé

Le silence de mon boudoir n'était plus celui d'une cellule, mais celui d'un sanctuaire. De retour de Santorin, l'air de Paris me semblait fade, dépourvu de cette odeur de soufre et de sel qui collait encore à ma peau comme une seconde armure. Je m'arrêtai devant le grand miroir en pied, celui-là même devant lequel, pendant vingt ans, j'avais ajusté des cols roulés et des jupes trop longues pour ne pas offenser l'insécurité de Marc.

Aujourd'hui, je laissai glisser le peignoir de soie noire le long de mes hanches. Il s'affaissa au sol dans un murmure de tissu.

Je m'observai. Vraiment. Mon corps de quarante-deux ans n'était plus un territoire en friche. Il était une carte de mes conquêtes récentes. Mes seins, plus lourds, plus sensibles, portaient encore la trace légère d'une morsure sur l'aréole gauche — un souvenir brûlant de Julian. Mes hanches étaient marquées par la pression des doigts qui m'avaient maintenue pendant que je me cambrais sous l'assaut. Entre mes cuisses, une sensation de plénitude sourde persistait, une courbature exquise, le fantôme de ce sperme qui avait coulé en moi, me rappelant que j'étais, enfin, un être de chair et de fluides.

Je passai une main sur mon ventre, mes doigts descendant vers mon sexe encore gonflé, humide d'une excitation qui ne s'éteignait jamais vraiment. Je sentis la moiteur m'envahir au simple souvenir de la trinité de Santorin. J'étais une louve qui avait goûté au sang ; je ne reviendrais jamais à la tiédeur.

C'est alors que je perçus l'odeur. Pas le santal que j'avais vaporisé, mais une effluve

familière de tabac froid et de lessive bon marché. Une odeur de défaite.

— Clara ?

La voix venait de l'ombre, près de la porte-fenêtre. Je ne sursautai pas. Je ne me couvris pas non plus. Je restai là, nue, offerte à la pénombre de ma propre pièce, tournant lentement la tête vers la silhouette qui se détachait contre les lumières de la ville.

Marc était là. Il avait vieilli de dix ans en quelques semaines. Ses épaules, autrefois si rigides de certitude masculine, s'affaissaient. Ses yeux étaient rougis, bordés par la fatigue de ceux qui ne dorment plus parce que leurs remords font trop de bruit.

— Comment es-tu entré ? ma voix était un fil de soie, tranchant et calme.

— J'ai encore les clés... Clara, mon Dieu...

Son regard descendit sur mon corps nu. Je vis le choc traverser son visage, suivi d'une onde de désir pur, animal, puis d'une détresse atroce. Il voyait le changement. Ce n'était plus la femme soumise qu'il avait façonnée par le silence et l'indifférence. C'était une prédatrice, rayonnante de la jouissance des autres. Il vit la marque sur mon sein. Il vit l'éclat de défi dans mes yeux.

Il fit un pas, chancelant, et s'effondra à genoux sur le tapis persan. Le bruit de ses genoux frappant le sol résonna comme une condamnation.

— Je n'en peux plus, Clara. Je meurs. Chaque nuit, je t'imagine avec eux... Je vois ces photos, ces vidéos que tu ne caches même plus...

Il éclata en sanglots. Des sanglots d'homme brisé, pathétiques et profonds, qui auraient dû me déchirer le cœur. Mais je ne ressentais qu'une curiosité froide, presque

clinique. Je m'approchai de lui, la pointe de mes seins frôlant presque son visage alors que je me penchais. L'odeur de sa détresse m'excitait d'une manière perverse. C'était le pouvoir ultime : voir celui qui vous a étouffée ramper dans la poussière de votre propre plaisir.

— Tu pleures pour moi, Marc ? Ou tu pleures pour l'idée que tu avais de moi ?

Je passai mes doigts dans ses cheveux, une caresse qui n'avait rien de maternel. C'était la main d'une propriétaire vérifiant l'état d'une ruine.

— Je t'aime, hoqueta-t-il, cherchant à saisir ma main, à la porter à ses lèvres sèches. Je t'en supplie, reviens. Je ferai tout. Je serai l'homme que tu veux. Je... je peux accepter. Tout. Dis-moi ce qu'ils te font. Dis-moi comment ils te touchent pour que tu aies cet air-là... ce regard de reine...

Il agrippa mes cuisses, sa tête pressée contre mon ventre. Je sentis la chaleur de ses larmes sur ma peau, juste au-dessus de ma toison pubienne. Le contraste était violent : sa tristesse humide contre ma peau encore brûlante des excès de Santorin.

— Tu veux savoir, Marc ? murmurai-je, en lui saisissant le menton pour forcer ses yeux à rencontrer les miens. Tu veux vraiment entendre le bruit de ma chair contre la leur ? Tu veux que je te décrive comment Julian me prenait par derrière pendant que l'autre me remplissait la bouche, jusqu'à ce que je ne sois plus qu'un cri, une fontaine, un vide que seul l'excès peut combler ?

Sa respiration se bloqua. Sa main remonta, tremblante, vers mon sexe. Il était terrifié, mais je voyais l'érection se dessiner sous son pantalon de costume froissé. L'ego de l'homme mourait, mais la bête, elle, se réveillait devant le spectacle de ma dépravation assumée.

— Oui, murmura-t-il dans un souffle brisé. Dis-moi tout. Détruis-moi, Clara. Mais ne

me laisse pas seul dans le noir.

Je souris, un sourire qui n'atteignit pas mes yeux. Le préambule était terminé. L'ombre du passé s'invitait dans mon présent, non pas pour l'assombrir, mais pour servir de combustible à mon prochain incendie. J'allais lui montrer ce que signifiait réellement "revenir". J'allais lui faire payer chaque seconde de sécheresse par un déluge de vérité crue.

Je fis un pas de plus, envahissant son espace vital jusqu'à ce que la chaleur de son corps, mêlée à l'odeur de son parfum coûteux et de sa sueur froide, m'agresse les narines. Ma main s'abattit sur la sienne, celle qui tremblait près de mon entrejambe, et je l'écrasai contre mon intimité à travers la soie fine de ma culotte. Elle était déjà trempée, une preuve flagrante de l'excitation perverse que me procurait son agonie.

— Sens-tu ça, Marc ? murmurai-je, mon souffle brûlant contre son oreille. C'est le vestige de ce qu'ils ont laissé en moi. Cette humidité, ce n'est pas pour toi. C'est le souvenir de Julian qui me soulevait les hanches comme si j'étais un trophée, et de l'autre qui me maintenait la tête pour que je ne perde pas une goutte de lui.

Il poussa un gémissement étouffé, un son qui oscillait entre le dégoût et un besoin animal. Ses doigts se crispèrent instinctivement, s'enfonçant dans ma chair, cherchant la source de cette chaleur que je lui lançais au visage comme une insulte. Je sentis son érection, dure et impitoyable, presser contre ma cuisse à travers le tissu de son pantalon de costume. L'homme civilisé, celui qui pleurait ses torts, était en train de s'effondrer. Il ne restait que le mâle, humilié, mais affamé de cette souillure que je revendiquais.

Je reculai d'un pas, lentement, sans jamais rompre le contact visuel. Mes yeux étaient des lames de rasoir. D'un geste sec, je dégraffai mon corsage. Les boutons sautèrent, l'un d'eux roulant sur le parquet dans un bruit cristallin qui sembla tonner dans le silence de la pièce. Je n'avais rien en dessous. Mes seins pointaient, froids et

arrogants, les mamelons durcis par la tension érotique du moment.

— Julian adorait mes seins, repris-je, ma voix se faisant plus rauque, plus basse. Il les pétrissait jusqu'à y laisser des marques bleues. Il disait que j'avais la peau faite pour être dévorée. Il ne demandait pas pardon, lui. Il prenait.

Je pris sa main droite et la portai à ma bouche. Je léchai la paume, lentement, mes yeux ancrés dans les siens qui se voilaient de larmes et de désir. Puis, je la plaçai sur mon sein gauche, forçant ses doigts à enserrer ma poitrine.

— Serre, Marc. Montre-moi que tu es là. Ou préfères-tu que je te décrive comment sa queue glissait entre mes seins, m'éclaboussant le visage pendant que je le suppliais de continuer ?

Il lâcha un juron sourd, un « Putain, Clara » qui se brisa dans sa gorge. Il fit un pas en avant, brisant ma distance protectrice. Sa main se referma violemment sur mon sein, presque trop fort, comme s'il essayait de marquer sa propriété sur un territoire déjà conquis par d'autres. Sa bouche s'écrasa sur la mienne. Ce n'était pas un baiser de retrouvailles. C'était un acte de guerre. Ses lèvres étaient salées par ses larmes, son goût était celui de la défaite et du désespoir. Sa langue s'engouffra dans ma bouche avec une sauvagerie que je ne lui connaissais pas, cherchant à effacer le souvenir des autres, à débusquer l'ombre de Julian dans les moindres recoins de mon palais.

Je répondis avec la même fureur. Mes mains s'agrippèrent à ses cheveux, tirant sa tête en arrière pour l'exposer à ma cruauté. Je descendis mes baisers le long de son cou, mordant la peau fine juste au-dessus de sa carotide. Je voulais qu'il ait mal. Je voulais que chaque plaisir soit une entaille.

— Tu veux me détruire ? soufflai-je contre sa peau, sentant son cœur cogner contre ma poitrine comme un oiseau en cage. Regarde ce que tu as laissé mourir.

Je descendis mes mains vers sa ceinture. Mes doigts, agiles et impitoyables, défirent la boucle de cuir, ouvrirent le bouton. La fermeture éclair grinça, un son prédateur. Je plongeai ma main à l'intérieur, saisissant son sexe dressé, brûlant, pulsant de vie. Il était énorme, tendu à craquer par la douleur et l'excitation. Je le serrai sans ménagement, sentant le liquide séminal perler déjà à son extrémité.

— Tu es aussi dur que le jour où tu es parti, Marc. Sauf que cette fois, ce n'est pas l'amour qui te fait bander. C'est l'idée de me reprendre à ceux qui m'ont partagé. C'est le goût de la cendre dans ta bouche.

Je me mis à genoux devant lui, lentement, sans jamais cesser de le fixer. Ses mains vinrent se poser sur mes épaules, ses doigts s'enfonçant dans ma peau. Il tremblait de tous ses membres. Je sortis son membre de ses sous-vêtements, imposant et fier malgré la détresse de l'homme. L'odeur de son excitation monta vers moi, musquée, entêtante.

— Dis-moi, Marc... Est-ce que tu penses à eux quand tu me vois comme ça ? Est-ce que tu imagines Julian me tenant par les hanches, sa queue cognant contre mon col de l'utérus pendant que je hurlais son nom ? Est-ce que ça te donne envie de m'étouffer ou de m'aimer ?

Il ferma les yeux, une larme solitaire coulant sur sa joue.

— Fais-le, Clara, hoqueta-t-il. Prends tout. Ne me laisse rien.

Je n'attendis pas. J'entourai sa verge de mes doigts, faisant glisser le prépuce pour exposer le gland violacé et luisant. Ma langue vint cueillir la goutte de désir qui s'y attardait. Je le goûtai, ce nectar de regret, avant d'ouvrir largement la bouche. Je l'engloutis d'un coup, le prenant aussi profondément que ma gorge le permettait.

Le gémissement qu'il poussa alors n'avait plus rien d'humain. C'était le cri d'un

homme qui sombrait, qui acceptait de se noyer pourvu que l'eau soit chaude. Je commençai un va-et-vient lent, méthodique, aspirant son sexe avec une force qui lui fit cambrer le dos. Mes mains ne restaient pas inactives ; j'allai chercher ses testicules, les massant fermement, lui rappelant que j'avais le contrôle total sur son plaisir et sa douleur.

Je relevai les yeux vers lui tout en continuant mon travail, savourant le spectacle de son visage déformé par l'extase et le supplice. Il avait la tête jetée en arrière, les veines de son cou saillantes. Il était à moi. Brisé. Mis à nu. Et ce n'était que le début de sa rédemption.

Je retirai ma bouche dans un bruit de succion humide, laissant un fil de salive relier mon menton à son sexe luisant de mes fluides.

— Ce n'est pas fini, Marc. Je n'ai pas encore commencé à te raconter la suite. Tu n'as encore rien vu de ce que je suis devenue.

Je me relevai, le laissant haletant, son sexe ballant et rougi, l'image même de la vulnérabilité. Je me dirigeai vers le lit, me débarrassant du reste de mes vêtements d'un geste fluide, révélant mon corps offert, marqué par l'ombre de mes excès passés.

— Viens, ordonnai-je. Viens voir où ils m'ont emmenée. Et essaie de me ramener, si tu en as encore la force.

Marc ne bougea pas tout de suite. Il restait là, à genoux sur le tapis, les épaules secouées par des spasmes que je ne savais plus distinguer entre le sanglot et le désir pur. Il fixa mon corps, mes seins qui pointaient sous l'effet du froid et de l'adrénaline, les marques légères sur mes hanches, témoins de nuits où j'avais cherché à l'oublier dans les bras de types dont je ne me rappelais même plus le prénom.

— Tu es magnifique, murmura-t-il d'une voix brisée, presque inaudible. Et tu me fais

horreur.

— C'est l'effet recherché, Marc. Approche.

Il se releva avec la lourdeur d'un condamné. Quand il fut contre le bord du matelas, je vis la détresse dans ses yeux, mais son sexe, toujours raide et palpitant, racontait une autre histoire. Une histoire de besoin viscéral, d'une faim que même ses remords ne pouvaient étouffer. Il tendit une main tremblante vers ma cuisse, effleurant ma peau avec une révérence qui m'agaça.

— Pas de tendresse, crachai-je. Je n'en ai pas besoin. Je veux que tu sentes ce que je suis devenue. Je veux que tu me cognes jusqu'à ce que mon passé s'évapore.

Je l'attrapai par la nuque, mes doigts s'enfonçant dans ses cheveux bruns, et je le tirai violemment vers moi. Ses lèvres percutèrent les miennes dans un choc de dents et de salive. C'était un baiser de guerre, un échange de fluides chargé de haine et de manque. Je sentais son érection presser contre mon ventre, brûlante, impatiente. Je m'allongeai brusquement, l'entraînant sur moi, mes jambes s'ouvrant d'elles-mêmes, offrant ma moiteur déjà débordante à sa fureur contenue.

Il se cala entre mes cuisses, ses mains larges venant enserrer mes poignets pour les plaquer au-dessus de ma tête. Son souffle court brûlait mon cou.

— Tu veux que je sois un monstre, Clara ? C'est ça que tu cherches ? Que je finisse de te briser ?

— Je suis déjà en miettes, Marc. Contente-toi de ramasser les morceaux avec ta queue.

Il grogna, un son animal qui vibra jusque dans mes entrailles. Sans plus de préambule, il s'enfonça en moi d'un coup sec, total, dévastateur. Un cri resta bloqué

dans ma gorge. L'invasion était brutale. Mon corps, bien que préparé par l'humidité de mon désir, sembla protester avant de se rendre totalement à sa cambrure. Il était massif, trop grand, trop présent. Il remplissait chaque millimètre de mon intimité, étirant mes parois avec une autorité qui me fit monter les larmes aux yeux.

Il commença ses va-et-vient, lents d'abord, pour me faire sentir chaque veine, chaque battement de son sexe en moi. À chaque poussée, son bassin claquait contre le mien dans un bruit humide et sourd. Je sentais la sueur de son front perler sur mon décolleté.

— Regarde-moi, ordonna-t-il en lâchant mes poignets pour saisir mon visage. Regarde qui te possède.

J'ouvris les yeux, noyés de plaisir et de douleur. Son visage était une déformation de souffrance. Il baisait comme s'il essayait de s'extraire de sa propre peau, comme s'il cherchait à atteindre mon âme à travers mon sexe. Le rythme s'accéléra. Ce n'était plus de la romance, c'était une exécution. Il me pilonnait avec une force sauvage, ses doigts s'enfonçant dans la chair de mes fesses, me soulevant pour s'enfoncer toujours plus loin, là où personne n'était allé depuis son départ.

— Je t'aime... putain, je t'aime tellement que ça me tue, hurla-t-il presque en s'enfonçant une fois de plus, son gland heurtant mon col avec une précision chirurgicale.

Le plaisir m'envahit, noir et épais comme de la poisse. Mes parois se contractèrent violemment autour de lui, le traire, l'aspirer. Je me cambrai, les reins brisés, ma chatte inondée de nos fluides mêlés qui coulaient le long de mes fesses. C'était trop. Trop d'émotions, trop de sensations. Je griffai son dos, sentant mes ongles s'enfoncer dans sa peau, cherchant à marquer le traître.

— Marc... Marc !

Le climax arriva comme une explosion de verre. Je vis des étoiles, mon souffle se coupa net tandis que mes muscles vaginaux le broyaient dans un spasme interminable. Il poussa un cri déchirant, son corps se tendant à l'extrême avant de déverser son jet brûlant au fond de moi. Je sentis chaque pulsation de son foutre, cette chaleur liquide qui semblait vouloir me cautériser de l'intérieur.

Il s'effondra sur moi, son poids m'écrasant, sa tête nichée dans le creux de mon épaule. Le silence qui suivit était plus assourdissant que nos cris. Seul le bruit de nos respirations hachées et le glissement de son sexe qui se retirait lentement de moi, dans un murmure de succion, habitaient la pièce.

Je restai là, les jambes toujours écartées, mon corps tremblant, sentant la substance chaude de son regret couler sur mes draps. Marc ne bougeait pas. Je sentis soudain une humidité différente sur ma peau. Des larmes. Il pleurait, la face cachée contre mon cou.

Je fixai le plafond, le cœur vide. On s'était aimés, on s'était détruits, et on venait de faire l'amour sur les cendres de notre désastre. Le plaisir s'évaporait déjà, laissant place à cette vérité glaciale que la chair ne peut pas réparer ce que le temps a corrodé.

— Tu n'as rien ramené du tout, Marc, murmurai-je en passant une main distraite dans ses cheveux trempés de sueur. Tu es juste descendu dans l'abîme avec moi.

Je fermai les yeux, savourant l'amertume de cette victoire. Le chapitre se refermait sur nous deux, nus et perdus, liés par le foutre et le sang des blessures qu'on refusait de soigner. L'ombre du passé n'était plus derrière nous. Elle était en nous.

FIN DU CHAPITRE.

Chapitre 11

Le Rituel du Matin

Le silence de mon nouvel appartement n'est plus un reproche. Autrefois, dans la maison que je partageais avec Marc, le silence était une arme blanche, une absence de mots qui me tailladait la peau chaque matin. Aujourd'hui, il est une soie que je porte à même l'âme. Il est six heures trente. L'aube filtre à travers les stores vénitiens de ma chambre, découpant des lanières de lumière dorée sur mon lit king-size, une étendue de lin froissé où je règne seule.

Je reste immobile un instant, les bras en croix, savourant l'espace. Personne pour me prendre la couette, personne pour respirer trop fort, personne pour me faire sentir, par son simple désintérêt, que je suis une relique poussiéreuse. Marc est un fantôme que j'ai exilé de ma chair, même si l'écho de notre dernier naufrage résonne encore parfois dans mes reins.

Je me lève. Mes pieds nus s'enfoncent dans le tapis de laine épaisse. Je ne cherche pas de peignoir. Je ne me cache plus. Je traverse la pièce jusqu'au grand miroir de pied en laiton qui trône dans mon boudoir privé. C'est ici que commence mon culte.

Je me regarde. Vraiment.

À quarante-deux ans, mon corps n'est plus la promesse lisse d'une ingénue, c'est un manifeste. Mes seins ont cette lourdeur fière, leurs pointes sombres durcissant immédiatement sous la fraîcheur de l'air. Ma taille est marquée, mes hanches larges sont une invitation que j'ai trop longtemps déclinée. Je passe une main sur mon ventre, là où la peau est un peu plus souple, témoin des années de renoncement. Je n'ai plus honte. Chaque pore de ma peau semble hurler son droit à l'existence.

Je saisis le flacon sur la coiffeuse. Une huile de santal et de musc, épaisse, ambrée. Je débouche le flacon et l'odeur m'envahit, animale, primitive. C'est mon premier acte de rébellion quotidien : me consacrer à mon propre plaisir avant que le monde n'ose me demander quoi que ce soit.

Je verse quelques gouttes au creux de ma paume. Le liquide est tiède, presque comme une caresse humaine. Je commence par mon cou, massant lentement la peau, descendant vers mes clavicules. Mes doigts, enduits de ce corps gras, glissent avec une fluidité obscène. Je ferme les yeux. Je sens le battement de mon cœur sous ma pulpe. Je descends vers mes seins, encerclant les aréoles, pressant la chair avec une fermeté croissante. Je ne suis pas tendre avec moi-même ; je suis avide. Je veux sentir chaque terminaison nerveuse se réveiller, sortir de cette léthargie de vingt ans.

Le glissement de l'huile sur mes mamelons provoque un frisson électrique qui descend droit dans mon entrejambe. Je soupire, un son rauque qui se brise contre les murs nus. Mes mains descendent plus bas, sur mes hanches, puis glissent entre mes cuisses.

L'humidité est déjà là, naturelle, brûlante.

Je m'assois sur le rebord de ma méridienne en velours pourpre, les jambes largement écartées face au miroir. Je veux me voir faire. Je veux être le spectateur et l'acteur de ma propre libération. Ma main droite, luisante d'huile, plonge entre mes lèvres charnues. Le bruit de succion, ce *flic-flac* mouillé et gras, remplit la pièce. C'est le son de mon indépendance.

Je trouve mon clitoris, ce petit bouton de chair qui palpète comme un cœur piégé. Mes doigts entament un mouvement circulaire, lent, méthodique. Je ne cherche pas l'orgasme rapide, cette petite mort fonctionnelle. Je cherche l'embrasement. Je sens la chaleur monter de mes talons jusqu'à ma nuque. Ma peau se marbre de plaques

rouges, signe de l'excitation qui sature mon sang.

« Regarde-toi, Clara », murmurai-je, ma voix n'étant plus qu'un souffle éraillé.

Dans le miroir, je vois cette femme au visage renversé, les lèvres entrouvertes, une main agrippée au velours de la méridienne, l'autre disparaissant dans son intimité. Je vois les muscles de mes cuisses se tendre, les tendons de mon cou se dessiner. Je ne suis plus la femme de Marc. Je ne suis plus la mère, la ménagère, la partenaire déçue. Je suis une force de la nature en pleine éruption.

Mes doigts s'enfoncent maintenant à l'intérieur de moi, explorant la texture plissée de mes parois qui se resserrent avidement sur l'intrus de chair. Je suis gorgée de sang, de désir, de cette sève que j'ai laissé tarir par loyauté pour un homme qui ne savait pas quoi en faire. Je bouge mon bassin en rythme, rencontrant la pression de ma propre main. Chaque va-et-vient est une insulte à mon passé, chaque gémissement est un clou de plus dans le cercueil de ma vie d'avant.

Je sens la tension monter, cette vibration insupportable qui commence à faire trembler mes genoux. L'huile se mélange à mes propres sucs, créant un lubrifiant naturel, filant, qui brille sur mes doigts sous la lumière crue du matin. Je commence à accélérer, le souffle court, les yeux fixés sur mon propre regard dans la glace, y cherchant cette étincelle de folie que j'ai si longtemps étouffée.

Je n'en suis qu'au début. Le rituel ne fait que commencer, et aujourd'hui, je n'ai aucune intention d'être clémente envers mes propres sens. En bas, dans la rue, la ville s'éveille, mais ici, dans ce sanctuaire de soie et de sueur, le temps s'est arrêté pour me laisser enfin exister.

Le bruit. C'est la première chose qui frappe le silence de cette chambre trop grande, trop vide, et pourtant saturée de ma présence. Ce claquement rythmique, humide, charnu, de ma paume contre l'intérieur de mes cuisses. Un son de viande et de vie.

Un son que *lui* détestait, qu'il trouvait trop cru, trop « animal ».

Je me déteste d'avoir eu honte de ce bruit pendant des années.

Mes doigts, gorgés d'huile et de mes propres sécrétions, glissent maintenant avec une fluidité obscène. Je ne me contente plus de frotter ; je malaxe, je pétris cette chair qui m'appartient enfin. Ma main gauche remonte vers ma poitrine, saisissant mon sein droit avec une brutalité qui me tire une grimace de douleur délicieuse. J'écrase le mamelon entre mon pouce et mon index, le tournant, le torturant presque, tandis que mes hanches impriment un mouvement de rotation de plus en plus violent.

— Regarde-toi, murmuré-je entre mes dents serrées. Regarde ce que tu es.

Je fixe mes yeux dans le miroir. Mes pupilles sont dilatées, dévorant l'iris sombre. Mon visage est marbré de plaques rouges, cette montée de sang qui ne ment jamais. Je me vois comme il ne m'a jamais vue : dévastée par mon propre désir, affamée, les lèvres entrouvertes sur un souffle erratique.

Je descends deux doigts plus bas, là où ça brûle, là où ça palpite comme un second cœur. L'entrée de ma vulve est gonflée, offerte, ruisselante. Je sens la texture de ma propre muqueuse, si fine, si sensible que le simple effleurement me fait arquer le dos. Je ne cherche pas la douceur. Je cherche l'invasion.

J'enfonce deux doigts d'un coup sec. Le choc me coupe le souffle. C'est un cri sourd qui s'échappe de ma gorge, une sorte de grognement que je ne savais pas capable de produire. Je sens mes parois se refermer sur moi-même, m'agrippant, me réclamant plus. Je commence un va-et-vient rageur, le bras tendu, l'épaule brûlante d'effort. À chaque pénétration, le liquide remonte, lubrifiant mes jointures, s'étalant sur mes poils pubiens en mèches sombres et collantes.

— Plus... murmure une voix qui ne semble pas être la mienne. Plus.

Je ne suis plus une femme qui fait sa toilette. Je suis une machine de guerre lancée contre sa propre solitude. Je pense à toutes ces nuits où je restais immobile de mon côté du lit, craignant de faire trop de bruit, de paraître trop « demandeuse », trop « sale ». Salope. C'est le mot qu'il n'a jamais dit mais que je lisais dans ses soupirs de lassitude.

Eh bien, regarde-moi être une salope pour moi-même.

Je rajoute un troisième doigt, forçant le passage, sentant la peau s'étirer jusqu'à la limite de la déchirure. La douleur et le plaisir se mélangent dans une alchimie violente. Je sens l'odeur maintenant, cette odeur musquée, entêtante, de sexe et d'huile de santal, qui s'élève de mes draps de soie. C'est l'odeur de ma liberté. C'est l'odeur de mon deuil qui s'évapore.

Ma main droite quitte mon sein pour venir se plaquer sur ma bouche, étouffant un cri alors que mes doigts en moi trouvent ce point, cette bosse de chair nerveuse qui demande grâce. Je commence à marteler l'endroit, mes doigts s'agitant comme des ailes de papillon enragé à l'intérieur de mon corps.

La sueur commence à perler à la lisière de mes cheveux, coulant le long de mes tempes, s'invitant dans mes yeux que je refuse de fermer. Je veux tout voir. Je veux voir la manière dont mon ventre se contracte, la manière dont mes cuisses tremblent violemment, incapables de supporter la tension que j'impose à mes muscles.

Je suis une fontaine. Je sens le liquide chaud, épais, s'écouler le long de mon poignet, imbibant la soie du drap sous mes fesses. C'est excessif. C'est trop. Et ce n'est toujours pas assez.

Mon autre main descend rejoindre la bataille. Mes pouces viennent se poser sur mon clitoris, le prenant en tenaille, tandis que mes doigts continuent leur labourage

interne. Je suis écartelée, ouverte en deux par ma propre volonté. Les battements de mon cœur résonnent jusque dans mon sexe, chaque pulsation envoyant une décharge électrique qui remonte le long de ma colonne vertébrale.

— Tu n'as besoin de personne, je me répète, le souffle de plus en plus saccadé.
Personne.

Mais le vide en moi hurle le contraire, même si je le comble de mes propres membres. Il y a une tristesse infinie dans la beauté de ce geste, une mélancolie qui se loge dans le creux de mes reins. Chaque mouvement est une revanche, mais chaque revanche rappelle l'offense. Mes doigts s'accélèrent encore, le rythme devenant presque insoutenable. Je ne suis plus dans le contrôle, je suis dans la chute libre.

L'huile se mélange à la sueur, rendant chaque contact glissant, fuyant. Je dois serrer les dents pour ne pas hurler, pour ne pas réveiller les voisins, pour ne pas briser ce cercle de feu que je trace autour de moi. Ma vision commence à se troubler, des taches de lumière dansant devant mes yeux, mais je m'accroche au miroir. Je m'accroche à l'image de cette femme qui se détruit pour mieux se reconstruire.

Mes hanches se soulèvent du lit, portées par une force invisible. Je sens la vague arriver, loin encore, mais dévastatrice. Ce n'est pas qu'une envie de jouir, c'est une envie de disparaître, de se dissoudre dans cette chaleur liquide qui m'envahit.

Je plonge un peu plus loin, cherchant le col de mon utérus, cherchant le fond de ma propre identité. Mes ongles s'enfoncent dans la chair de mes fesses, laissant des marques rouges, des stigmates de cette dévotion solitaire.

Je suis à bout de souffle, le cœur au bord de l'explosion, mais je refuse de ralentir. Je veux que ça fasse mal. Je veux que ce soit indécent. Je veux que le souvenir de ses mains maladroites soit définitivement lavé par l'incendie que je déclenche.

La tension est telle que mes orteils se crispent, griffant les draps. Ma mâchoire me fait mal à force d'être serrée. Et pourtant, au milieu de ce chaos de chair et de fluides, je me sens, pour la première fois de ma vie, parfaitement lucide.

Le monde extérieur n'existe plus. Il n'y a que ce miroir, cette main qui me fouille, et cette chaleur qui menace de tout consumer. Je sens que je suis sur le point de basculer, là où les mots n'ont plus cours, là où seule l'animalité subsiste. Mais je retiens encore un peu. Je veux savourer cette agonie, ce sursis avant le grand saut.

Je retire mes doigts d'un coup, le bruit d'aspiration me faisant frissonner de la tête aux pieds, pour mieux les enfoncer à nouveau, plus profondément, plus sauvagement.

— Encore, je grogne contre ma propre paume. Encore.

Le bruit. C'est ce qui me frappe en premier dans le silence de cette chambre qui me sert désormais de sanctuaire. Ce son mouillé, rythmé, presque indécent, qui résonne contre les murs blancs. *Flic, flac.* Le glissement de mes doigts dans ma propre sève, cette huile naturelle que mon corps produit en réponse à ma propre exigence. Je ne suis plus une femme qui se caresse ; je suis une bête qui s'écorche pour trouver la lumière sous la peau.

Je regarde mes doigts disparaître en moi dans le miroir. Trois phalanges. Puis quatre. Je sens mon col s'ouvrir, s'offrir à cette intrusion brutale que je m'inflige. Mes parois se contractent, agrippent ma main comme si elles mouraient de faim. Je suis tellement trempée que le fluide coule le long de mon poignet, traçant un sillon chaud jusqu'à mon coude, venant tacher les draps de soie que j'ai achetés pour ne plus jamais avoir à partager mon lit avec la médiocrité.

« Regarde-toi », je souffle, la voix brisée, les yeux ancrés dans mon propre reflet.

Mes pupilles sont dilatées, d'énormes trous noirs qui avalent le reste de mon visage.

Je suis rouge, marbrée de chaleur, la poitrine couverte d'une sueur fine qui luit sous la lumière crue du matin. Je déteste l'image et, pourtant, je ne peux pas m'en détacher. C'est la vérité. C'est ce que je suis quand personne n'essaie de me sculpter selon ses désirs. Une plaie ouverte. Un brasier.

Je change de rythme. Mes doigts ne se contentent plus d'entrer et de sortir ; ils crochetent, ils fouillent, ils cherchent ce point de rupture que lui n'a jamais su effleurer. Ma main gauche vient s'écraser sur mon clitoris, la paume à plat pour étouffer le cri qui monte, tandis que mon pouce travaille le bouton de chair, dur comme une pierre, électrique. La douleur et le plaisir se mélangent si intimement que je ne sais plus où l'un commence et l'autre s'arrête.

Je veux que ça brûle. Je veux que cette friction m'arrache la peau.

— Plus... plus vite...

Je ne me parle pas à moi-même, je parle à la rage qui m'habite. Chaque saccade est un coup de butoir contre le souvenir de ses mains hésitantes, de ses excuses murmurées, de sa paresse égoïste. J'efface ses traces. Je décape mon intérieur avec mes propres ongles. Je sens mes muscles pelviens se crispier en une crampe douloureuse, délicieuse. Mon dos se cambre si fort que mes vertèbres craquent. Je ne suis plus qu'un arc tendu, prêt à se rompre.

Le liquide jaillit entre mes cuisses à chaque mouvement, une fontaine de vie et de colère. L'odeur de mon propre sexe remplit mes narines, une odeur de musc, de fer et de liberté. C'est entêtant, presque écœurant. Je ferme les yeux un instant, mais l'obscurité est trop vaste, alors je les rouvre pour voir le désastre. Je vois mes doigts s'enfoncer avec une violence renouvelée, le va-et-vient devenant frénétique, une machine de guerre lancée contre ma propre solitude.

C'est là. Juste au bord. Cette sensation de chute libre, ce vertige qui me donne envie

de vomir et de rire en même temps.

Mon clitoris semble pulser au rythme de mon cœur, une bombe à retardement prête à pulvériser le miroir, la chambre, ma vie entière. Je sens la première décharge. Elle part de mes orteils, remonte le long de mes mollets contractés, irradie dans mes hanches et explose dans mon bas-ventre.

Je hurle. Ce n'est pas un gémississement de plaisir de film porno. C'est un cri de bête qu'on égorge, un son rauque, guttural, qui m'écorche la gorge.

Mon corps m'échappe. Mes doigts se figent à l'intérieur de moi, prisonniers d'un spasme si violent que je crois que je vais me déchirer. Mon sexe se referme sur eux dans une série de contractions convulsives, désordonnées. Je sens le jet chaud de mon propre orgasme inonder ma main, gicler sur le bas de mon ventre, une libération sauvage qui ne demande de permission à personne.

Je tremble. Je tremble comme une feuille dans un ouragan. Mes muscles lâchent, je m'effondre sur le côté, la joue contre le matelas frais, les jambes encore grandes ouvertes, offertes au vide.

Le silence revient, mais il n'est plus le même. Il est lourd, épais, saturé de l'odeur de ma petite mort.

Je regarde ma main, couverte de mes fluides, brillante sous le soleil qui commence à percer les rideaux. Je la porte à mon visage, je respire l'odeur de ma victoire. Une larme, une seule, glisse sur ma joue et vient se mêler à la sueur sur mon menton. Ce n'est pas de la tristesse. C'est le poids de l'armure qui tombe enfin.

Je suis seule. Je suis sale. Je suis épuisée.

Et pour la première fois, je ne manque de rien.

Je replie lentement mes jambes, sentant le liquide refroidir sur ma peau, collant et vrai. Le rituel est terminé. Le passé est lavé à grande eau, noyé dans cette petite mer de foutre et de larmes que j'ai versée sur les draps.

Je ferme les yeux, le cœur battant encore trop vite, et je m'endors dans le chaos de ma propre création, souveraine absolue de mon propre désastre.

Chapitre 12

Le Bal des Amants

Je lisse la soie noire de ma robe sur mes hanches, un geste machinal qui n'a plus rien de l'hésitation de la femme que j'étais. Le miroir me renvoie l'image d'une étrangère que j'apprends à aimer avec une ferveur presque religieuse. À quarante-deux ans, mon corps n'est plus un fardeau de loyauté ou un réceptacle de déceptions ; il est un autel. Les marques légères du temps sur mes cuisses, la cambrure plus affirmée de mes reins, tout en moi crie une souveraineté durement acquise. Marc, avec ses silences punitifs et son désir étriqué, n'est plus qu'un écho lointain, une tache de moisissure que j'ai fini par gratter jusqu'à faire saigner la pierre.

Ce soir, c'est le « Bal des Amants ». Un nom presque trop romantique pour la réalité de ce qui se joue derrière les portes en chêne massif du manoir de l'avenue Montaigne. Ici, la romance est une politesse, le sexe est le seul langage sacré.

Je ne porte rien sous ma robe. L'air frais de la pièce glisse sur ma peau nue, faisant pointer mes tétons contre le tissu fin. Je frissonne, non de froid, mais de cette anticipation électrique qui me dévore les entrailles depuis que j'ai passé le seuil. L'odeur de l'endroit est un mélange entêtant de lys flétris, de cire d'abeille, de cuir cher et de cette note musquée, presque métallique, qui flotte là où les corps s'abandonnent.

Je descends l'escalier monumentale. En bas, dans le salon aux lumières tamisées par des abat-jour pourpres, ils sont déjà là. Mes prédateurs. Mes sujets.

Julian est le premier à me voir. Il est debout près de la cheminée, un verre de cristal à la main. Grand, les épaules larges sous une veste de velours sombre, il possède cette

assurance tranquille des hommes qui savent exactement quoi faire d'une femme qui ne veut plus être sage. À ses côtés, Elias, plus jeune, plus nerveux, une beauté brute et impatiente. Ils sont les deux faces d'une même pièce : la maîtrise et l'instinct.

Je ne m'arrête pas devant eux. Je traverse la pièce avec une lenteur calculée, sentant leurs regards me déshabiller, peser sur ma chair comme des mains invisibles. Je m'installe sur le divan de cuir fauve au centre de la rotonde. C'est mon trône. Ici, je ne suis plus une option, je ne suis plus la femme qu'on oublie de toucher. Je suis le centre du système solaire.

— Clara, murmure Julian en s'approchant.

Sa voix est une basse profonde qui résonne dans mon bassin. Il se tient juste au-dessus de moi, l'odeur de son parfum boisé se mêlant à la chaleur qui commence à monter de mes propres cuisses. Il ne demande pas la permission. Il sait que le silence est mon consentement le plus bruyant.

Il pose sa main sur mon épaule. Ses doigts sont chauds, légèrement calleux. Il descend lentement, suivant la ligne de ma clavicule, puis s'arrête au bord de mon décolleté. Je sens mon cœur cogner contre sa paume. Je rejette la tête en arrière, exposant la ligne de mon cou, mes yeux perdus dans les moulures du plafond.

— Tu es brûlante, constate-t-il, un demi-sourire aux lèvres.

Elias s'est approché de l'autre côté. Il s'accroupit à mes pieds. Ses mains saisissent mes chevilles avec une fermeté qui me fait tressaillir. Il remonte ses pouces le long de mes mollets, ses yeux noirs ancrés dans les miens, y cherchant la trace de l'ancienne Clara pour mieux l'étouffer sous son désir.

— Elle est affamée, Julian, dit Elias d'une voix rauque. Regarde comment elle s'ouvre déjà à nous.

C'est vrai. Mes jambes s'écartent imperceptiblement, invitant leurs mains à explorer plus haut, plus loin. Je sens le souffle d'Elias contre mon genou, puis sa langue, chaude et humide, qui dépose un baiser sur la peau fine de l'intérieur de ma cuisse. Un gémissement s'échappe de ma gorge, un son que j'ai retenu pendant vingt ans et qui sort enfin, impudique, sauvage.

Julian saisit mon menton, m'obligeant à le regarder. Sa main libre s'est glissée dans mon dos, ses doigts agrippant le tissu de ma robe pour la remonter lentement. Le frottement de la soie contre mes fesses me donne envie de hurler de frustration et de plaisir.

— Ce soir, Clara, tu ne seras qu'une sensation, dit Julian en se penchant vers mon oreille. Je vais te briser, et Elias te ramassera à la petite cuillère. On va te rappeler pourquoi tu as quitté ce lit de mort que tu appelais un mariage.

Il attrape le bord de mon décolleté et, d'un geste sec, dégage mon sein gauche. La fraîcheur de l'air sur mon mamelon dressé est un choc délicieux. Il l'écrase immédiatement entre son pouce et son index, sans aucune douceur, cherchant la douleur qui précède l'extase. J'arc-boute mon dos, mes mains s'enfonçant dans le cuir du divan, mes ongles griffant la matière.

En bas, Elias a déjà remonté ma robe jusqu'à ma taille. Ses mains larges encadrent mon sexe, ses doigts effleurant les lèvres déjà gonflées, déjà inondées par l'attente. L'odeur de mon propre désir me monte au nez, une effluve de fruit mûr et de sel.

— Regarde-moi, ordonne Julian alors qu'il se met à genoux sur le divan, dominant mon torse.

Je plonge mes yeux dans les siens, noyée dans l'intensité de son regard bleu acier. Elias écarte doucement mes plis de ses doigts experts, trouvant mon clitoris avec une

précision chirurgicale. La première décharge électrique me traverse, violente, me faisant perdre le fil de mes pensées. Je ne suis plus Clara l'épouse, Clara la délaissée. Je suis une masse de nerfs et de fluides, un territoire de conquête.

— Plus fort, je souffle, ma voix brisée. Ne me ménagez pas. Je veux tout sentir. La sueur, le poids, la morsure... Je veux disparaître en vous.

Julian saisit mes deux poignets et les plaque au-dessus de ma tête, ses muscles bandés contre mon visage. Il se penche et prend mon sein entier dans sa bouche, aspirant avec une force qui me tire des larmes. En bas, Elias enfonce deux doigts en moi, d'un coup sec, testant ma résistance. Je suis déjà si trempée que ses doigts glissent sans effort, rencontrant la chaleur pulsante de mes parois.

Le bal ne fait que commencer, et déjà, les murs du manoir semblent suinter de notre luxure. Je ferme les yeux, savourant la sensation de ces deux hommes qui s'emparent de moi, unissant leurs efforts pour démolir les derniers remparts de ma pudeur. Je sens la bite de Julian, dure comme du granit, presser contre ma hanche à travers son pantalon, tandis qu'Elias commence un va-et-vient rythmé, ses doigts imitant l'assaut à venir.

Je suis le centre du monde, et le monde est en train de me posséder.

Le souffle de Julian est une brûlure contre mon cou, une traînée de feu qui contraste avec la fraîcheur de la soie de ma robe, désormais froissée, souillée, réduite à un simple obstacle entre ma peau et leur faim. Sa main, celle qui ne broie pas mes poignets, descend avec une lenteur calculée le long de mon flanc. Il ne me caresse pas ; il me marque. Ses doigts s'enfoncent dans ma chair, cherchant la cambrure de ma hanche, l'os, la preuve de ma vulnérabilité.

« Tu trembles, Clara, » murmure-t-il, sa voix n'étant plus qu'un grognement sourd qui vibre jusque dans mes os. « Est-ce que c'est de la peur ? Ou est-ce que tu réalises

enfin que tu n'appartiens plus à personne d'autre qu'à cet instant ? »

Je ne réponds pas. Je ne peux pas. Ma tête bascule en arrière, heurtant le dossier en acajou du sofa sur lequel ils m'ont acculée. La douleur sourde de l'impact ne fait qu'attiser l'incendie. En bas, Elias est une tempête de précision. Ses doigts en moi ne se contentent plus de tester ma résistance ; ils la brisent. Le bruit de la succion, ce son humide et impudique qui résonne dans le silence pesant de la pièce, me fait monter le rouge aux joues. C'est le son de ma propre défaite, le rythme de mon désir étalé à nu.

Elias lève les yeux vers moi, son regard sombre, presque noir sous les lustres tamisés. Il retire ses doigts d'un coup, me laissant un instant vide, béante, avant de s'emparer de mes jambes. Il les écarte avec une force brute, m'ouvrant totalement à leur merci.

« Elle est prête, Julian, » dit Elias, sa voix rauque, chargée d'une impatience contenue. « Regarde comme elle coule pour nous. C'est un putain de sacrilège de la faire attendre encore. »

Julian lâche enfin mes poignets, mais je suis trop brisée pour bouger. Mes bras retombent mollement, encadrant mon visage tandis que je cherche mon souffle. Il ne perd pas de temps. Dans un geste d'une brutalité élégante, il déchire le tissu de ma culotte, le balayant comme un reste de pudeur inutile. Puis, je l'entends. Le glissement métallique d'une boucle de ceinture qu'on défait, le froissement du tissu coûteux.

L'air frais frappe mon intimité une fraction de seconde avant que la chaleur de Julian ne revienne m'écraser. Il se dégage de son pantalon, et lorsqu'il se presse de nouveau contre moi, je sens sa verge, monstrueuse, pulsante de sang, venir se loger dans le creux de mes cuisses. Elle est brûlante, striée de veines saillantes que je devine contre ma peau sensible.

« Regarde-moi, » ordonne Julian en saisissant mon menton pour forcer mes yeux à

s'ancrer dans les siens. « Je veux voir tes larmes quand je vais te prendre. Je veux voir l'instant précis où tu vas oublier ton nom. »

Elias, derrière moi, ne reste pas inactif. Il s'est glissé dans mon dos, ses mains errant sur mes épaules, ses lèvres s'écrasant contre l'arrière de mon cou. Il me lèche, me mord, ses dents laissant des marques pourpres sur ma peau de porcelaine. Je suis prise en étau. Devant, la promesse d'une invasion totale ; derrière, la possession tactile et sauvage.

Soudain, Elias fait glisser une main entre mes cuisses, venant frotter son pouce contre mon clitoris déjà gonflé, saturé de sang. Le choc électrique me tire un cri étranglé. Je me cambre, mon bassin cherchant désespérément le contact, n'importe lequel, pour apaiser cette torture délicieuse.

« S'il vous plaît... » je supplie, ma voix n'étant plus qu'un fil ténu, brisé par l'émotion. « Julian... Elias... je n'en peux plus. Cassez-moi. »

Julian esquisse un sourire cruel, un sourire d'homme qui sait qu'il a déjà gagné. Il saisit mes hanches, ses doigts s'ancrant dans ma peau comme des griffes, et positionne la pointe de son sexe à l'entrée de mon antre. Je sens l'humidité de mon propre désir servir de lubrifiant à sa puissance. Il ne pénètre pas tout de suite. Il joue. Il appuie, juste assez pour que je sente la circonférence de son gland écarter mes lèvres, avant de se retirer légèrement.

« Tu veux que je te casse ? » murmure-t-il, son souffle se mélangeant au mien. « Je vais faire bien plus que ça, Clara. Je vais te reconstruire à mon image. »

D'un coup de reins sec, sans prévenir, il s'enfonce.

Le cri que je pousse n'a rien d'humain. C'est un déchirement, une explosion. Il est si grand, si dur, que j'ai l'impression que mes parois vont céder. Il me remplit d'une

manière que je n'aurais jamais crue possible, atteignant le fond de mon être, là où personne n'était allé. La douleur et le plaisir se mélangent dans un cocktail toxique qui me fait perdre tout sens de la réalité.

Elias ne me laisse pas de répit. Tandis que Julian commence son va-et-vient, lent, lourd, chaque poussée me soulevant du sofa, Elias s'empare de ma bouche. Il m'embrasse avec une fureur animale, sa langue explorant la mienne, étouffant mes gémissements. Ses mains ne quittent pas mon corps ; il pétrit mes seins, ses pouces écrasant mes tétons dressés, synchronisant ses gestes avec les assauts de Julian.

Je suis le centre d'un engrenage de chair. La sueur de Julian perle sur son front et vient s'écraser sur ma poitrine, se mélangeant à la mienne. L'odeur de la pièce a changé ; ce n'est plus le parfum des fleurs ou du champagne, c'est l'odeur brute de la baise, du sexe, du foutre que j'appelle de tous mes vœux.

Julian accélère. Ses coups deviennent plus sourds, plus rapides. À chaque fois qu'il se retire presque entièrement pour replonger en moi, un bruit de succion pornographique emplit l'espace. Je sens ses couilles frapper contre mon périnée, un rythme tribal qui réveille en moi une bête que je ne connaissais pas.

« Plus vite, » je hoquète contre les lèvres d'Elias. « Julian, plus fort ! »

Il m'obéit. Sa main droite quitte ma hanche pour venir s'enrouler autour de ma gorge, non pas pour m'étouffer, mais pour stabiliser ma tête pendant qu'il me laboure avec une sauvagerie renouvelée. Mes yeux se révulsent. Je ne vois plus que des éclairs blancs. Je sens Elias descendre de nouveau, sa tête disparaissant entre mes jambes alors que Julian continue de me posséder. La sensation de la langue d'Elias sur mon clitoris, alors que Julian est profondément enfoncé en moi, crée un court-circuit dans mon cerveau.

Je ne suis plus Clara. Je ne suis plus une femme. Je suis un réceptacle, une fontaine

de plaisir pur, un champ de bataille où ces deux hommes se disputent chaque parcelle de mon âme à travers mon corps. Les murs du manoir s'effacent. Il n'y a plus que ce rythme, cette chaleur, et cette certitude : je ne sortirai pas indemne de cette nuit. Et c'est exactement ce que je voulais.

Le souffle de Julian est un râle de bête dans mon cou, une plainte sourde qui vibre jusque dans ma colonne vertébrale. Chaque coup de boutoir est une déflagration. Il me soulève, mes talons griffant le satin du lit, cherchant un appui que je refuse de trouver. Je veux sombrer. Je veux que cette sauvagerie m'arrache à ma propre peau.

En bas, Elias est une tempête de douceur cruelle. Sa langue ne se contente plus de lécher ; elle fouille, elle exige, elle aspire ma chair avec une faim qui me donne le vertige. Ses doigts, longs et impitoyables, s'enfoncent en moi sur les côtés de la verge de Julian, étirant ma fente jusqu'à la déchirure délicieuse. Je sens le frottement du cuir de ses gants sur l'intérieur de mes cuisses, un contraste glacial avec la lave qui coule de moi.

« Regarde-moi, Clara. Putain, regarde-moi mourir en toi, » grogne Julian.

Il attrape mes cheveux, bascule ma tête en arrière pour m'obliger à croiser son regard. Ses yeux sont noirs, vides de toute raison, remplis d'une possession dévorante. À ce moment précis, Marc, que j'avais presque oublié dans l'ombre du baldaquin, s'approche. Il ne demande rien. Il prend. Ses mains se posent sur mes seins, les pétrissant avec une force qui laisse des marques instantanées, ses pouces écrasant mes tétons déjà douloureux, dressés comme des cris.

Je suis écartelée. Julian me laboure les entrailles, Marc me dévaste la poitrine, et Elias, entre mes jambes, boit ma jouissance comme un damné à la source. L'odeur est écrasante : un mélange de musc, de sueur âcre, de parfum de luxe et de cette senteur métallique et chaude de mon propre sexe qui inonde tout.

« Plus vite... Marc, mords-moi, » je commande dans un souffle haché.

Marc s'exécute, ses dents se plantant dans l'attache de mon cou. La douleur vive est l'étincelle qui met le feu aux poudres. Mon bassin s'emballe, rencontrant chaque assaut de Julian avec une violence égale. Je ne suis plus qu'un amas de nerfs à vif, une plaie ouverte au plaisir. Julian accélère, son rythme devient erratique, ses hanches claquant contre les miennes dans un bruit de chair contre chair, humide et obscène.

« Je viens... Clara, je t'étouffe de moi... » éructe-t-il.

Je sens son membre gonfler encore, s'enfiévrer, durcir jusqu'à l'insupportable. Elias, sentant l'imminence du naufrage, redouble d'ardeur, sa langue martelant mon clitoris avec une précision chirurgicale. Ma vue se brouille. Les visages au-dessus de moi ne sont plus que des masques de luxure.

Le cri part du plus profond de mes poumons, un hurlement de bête traquée que je n'aurais jamais cru pouvoir pousser.

Tout explose.

C'est un séisme. Mes muscles vaginaux se contractent dans un spasme violent, broyant Julian qui lâche un cri guttural. Je sens son foutre brûlant jaillir par jets saccadés, inondant mon utérus, une marée de lave qui semble me remplir jusqu'au cœur. Simultanément, une fontaine de plaisir m'échappe, mon corps expulsant son propre excès de vie sur le visage d'Elias qui recueille tout, les yeux fermés, dévot devant l'autel de ma déchéance.

Marc me plaque contre le matelas, ses mains m'écrasant les épaules alors que je suis secouée de tremblements convulsifs. Pendant de longues secondes, le temps s'arrête. Le seul son dans la chambre est celui de nos respirations fracassées, le bruit des fluides qui glissent sur la peau, le battement de quatre cœurs qui tentent de retrouver

un rythme humain.

Julian s'effondre sur moi, son poids m'étouffant presque, sa tête nichée dans le creux de mon épaule. Il est encore en moi, son sexe palpitant doucement alors qu'il dégonfle. Elias se redresse lentement, le visage luisant de ma mouille et de sa propre sueur, un sourire de prédateur repu aux lèvres.

Je reste là, les membres en coton, incapable de bouger. La fraîcheur de l'air sur ma peau trempée me fait frissonner. Les larmes montent, non pas de tristesse, mais de ce vide abyssal qui suit toujours les sommets trop hauts. Ils ont tout pris. Ils ont pillé chaque recoin de mon intimité, et pourtant, je me sens plus vide que jamais.

Julian se retire lentement. Le bruit de succion qui s'ensuit est la ponctuation finale de mon humiliation consentie. Je sens le mélange de nos fluides couler le long de mes fesses, maculant les draps de soie, trace indélébile de notre passage à l'acte.

« C'est fini, » murmure Elias en essuyant une goutte de foutre sur ma hanche du bout du doigt.

Il se trompe. Ce n'est pas fini. Le bal ne fait que commencer, et les masques que nous avons portés ce soir sont désormais soudés à nos visages. Je me tourne sur le côté, me mettant en position fœtale au milieu de ces hommes qui m'ont possédée, sentant l'odeur de Julian sur ma peau, le goût de Marc dans mon cou et la trace d'Elias dans mon sang.

J'ai eu ce que je voulais. J'ai été le centre de leur univers. Et maintenant, dans le silence de ce manoir qui semble peser des tonnes, je réalise que le centre de l'univers est l'endroit le plus solitaire au monde. Je ferme les yeux, laissant une unique larme se perdre dans l'océan de sueur sur l'oreiller.

Clara n'existe plus. Il ne reste que ce corps, marqué, rempli, et tragiquement vivant.

Chapitre 13

Larmes de Joie

Le silence qui suivit les paroles d'Elias n'était pas une absence de bruit, mais une masse pesante, presque solide, saturée par l'odeur âcre du sexe, de la sueur refroidie et du musc de trois hommes. Je restais là, recroquevillée en position fœtale sur les draps de soie qui collaient à ma peau. Ma cuisse droite était encore maculée d'une traînée de foutre visqueuse qui commençait à sécher, une trace blanche et brillante sous la lueur crue des lustres de cristal.

Vingt ans.

Ce chiffre résonnait dans mon crâne comme un glas. Vingt ans à attendre que Marc me regarde, à mendier une caresse qui n'était jamais qu'un devoir conjugal, à étouffer les cris de mon propre corps sous des couches de convenances et de loyauté aveugle. J'avais quarante-deux ans, et je venais de passer les deux dernières décennies dans un tombeau de glace. Et ce soir, ces hommes avaient brisé la pierre.

Je sentis une main large, chaude, se poser sur ma hanche. Les doigts de Julian. Il ne m'effleurait pas avec la timidité d'un amant incertain ; il s'emparait de ma chair, ses phalanges s'enfonçant dans ma peau encore rougie par les impacts des minutes précédentes.

— Tu ne vas pas nous lâcher maintenant, Clara, murmura-t-il contre mon oreille, sa voix basse et vibrante faisant tressaillir chaque terminaison nerveuse de ma colonne vertébrale. On n'en a pas fini avec toi. On n'en a jamais fini avec une femme comme toi.

Je me retournai lentement, mes muscles protestant délicieusement sous l'effort. Mes yeux rencontrèrent les siens, puis ceux d'Elias, qui se tenait au pied du lit, sa virilité encore dressée, sombre et menaçante, luisant d'un éclat humide. Marc, mon ex-mari, était resté en retrait, l'ombre de lui-même, spectateur impuissant de ma renaissance. Son regard était un mélange de dégoût de soi et de fascination morbide.

— Vingt ans, lâchai-je dans un souffle, ma voix brisée. Vingt ans que j'étais morte.

Une chaleur subite monta dans ma gorge. Ce n'était pas de la tristesse. C'était une fureur de vivre si violente qu'elle en devenait douloureuse. Les larmes commencèrent à brouiller ma vue, des perles lourdes qui roulèrent sur mes joues pour s'écraser sur le satin. Je me redressai sur mes coudes, offrant ma poitrine à leurs regards, mes mamelons dressés, durs comme des pierres sous l'effet du choc thermique et de l'adrénaline.

Elias s'approcha. Il attrapa ma mâchoire d'une main ferme, me forçant à le regarder. Il n'y avait aucune pitié dans ses yeux, seulement un désir animal, brut, le genre de désir qui ne demande pas la permission.

— Ne pleure pas pour le passé, Clara. Pleure pour ce qu'on va te faire subir maintenant.

Il ne me laissa pas le temps de répondre. Sa bouche s'écrasa sur la mienne, un baiser qui goûtait le fer et le sel. Sa langue força mes lèvres, envahissant ma bouche avec une autorité qui me fit gémir. Au même moment, Julian se glissa derrière moi. Je sentis son souffle chaud sur ma nuque, puis ses mains qui écartaient mes fesses avec une brutalité contrôlée.

— Tu es tellement ouverte, Clara... chuchota-t-il. Tellement prête. Tu es une éponge. Tu veux tout prendre, n'est-ce pas ? Tout ce que ce lâche n'a jamais su te donner.

Il enfonça ses doigts en moi, d'un coup sec. Je poussai un cri sourd, étouffé par la bouche d'Elias. C'était trop. C'était magnifique. La sensation de ses doigts fouillant mes entrailles, cherchant le point de rupture, tandis qu'Elias me dévorait le visage, créait un court-circuit dans mon cerveau.

Je n'étais plus une épouse. Je n'étais plus une femme bafouée. J'étais une force de la nature, un réceptacle de plaisir pur.

— Prenez-moi, ordonnai-je entre deux râles, arrachant ma bouche de celle d'Elias. Remplissez-moi jusqu'à ce que je ne sache plus qui je suis. Je veux sentir chaque centimètre de votre mépris et de votre adoration.

Julian retira ses doigts pour les remplacer par sa queue massive. Il ne chercha pas à être tendre. Il s'enfonça d'un seul trait, un coup de bouterolle qui me fit arquer le dos de façon inhumaine. La douleur initiale fut instantanément balayée par une vague de plaisir si intense qu'elle me fit perdre connaissance pendant une seconde.

Je sentais les parois de mon sexe se déchirer presque sous la pression de son membre, s'adaptant, se mouvant à cette invasion. Elias, de son côté, s'était agenouillé devant moi. Il saisit mes mains et les plaça derrière ma tête, m'exposant totalement. Il commença à lécher mes seins avec une frénésie affamée, ses dents mordillant mes tétons jusqu'au sang, tandis que derrière moi, Julian rythmait ses va-et-vient avec une cadence de métronome, ses couilles frappant mes fesses dans un bruit de chair contre chair qui résonnait dans toute la pièce.

C'est là que ça a commencé.

Les larmes ne coulaient plus, elles jaillissaient. Un sanglot puissant, viscéral, déchira ma gorge au moment même où Julian atteignait un nerf sensible au fond de mon utérus. Ce n'était pas un cri de douleur, c'était un cri de délivrance. Chaque coup qu'il me portait semblait expulser une année de frustration, une année de silence, une

année de mort lente.

— Oui ! criai-je, ma tête basculant en arrière, mes yeux fixés sur le plafond dont les moulures semblaient danser. Plus fort ! Détruisez-moi !

Je voyais Marc, au bord du lit, sa main serrée sur son propre sexe, son visage tordu par une souffrance atroce. Il voyait enfin ce qu'il avait perdu. Il voyait la femme qu'il avait essayé d'éteindre briller d'un éclat insoutenable.

Je me sentais devenir liquide. La sueur d'Elias coulait sur mes seins, se mélangeant à mes larmes et à la cyprine qui inondait mes cuisses. L'air dans la chambre était devenu irrespirable, chargé d'une électricité statique qui faisait dresser les poils de mes bras.

— Regarde-moi, Marc ! hurlai-je alors que Julian me saisissait par les hanches pour me soulever légèrement, s'enfonçant encore plus profondément, atteignant des zones de mon corps dont j'ignorais l'existence. Regarde ce que c'est que d'être vivante !

À cet instant, je ne possédais plus mon corps. J'étais possédée par lui. Chaque fibre de mon être vibrait à l'unisson de la pénétration brutale de Julian et des caresses féroces d'Elias. J'étais une cathédrale de chair en plein effondrement, et les décombres étaient la chose la plus belle que j'aie jamais vue.

Le plaisir n'était plus une vague, c'était un tsunami. Je sentais mon orgasme monter du plus profond de mes entrailles, une explosion de lave noire qui menaçait de tout consumer sur son passage. Mes muscles se contractèrent avec une telle violence que Julian poussa un grognement de douleur et de surprise, ses reins s'activant avec une urgence nouvelle.

— Je ne m'arrêterai pas, Clara, rugit-il contre mon dos. Je vais te vider de tout ce que tu as été.

Vingt ans venaient de mourir. Et dans les larmes qui inondaient mon visage, je voyais enfin l'éternité s'ouvrir devant moi, un abîme de plaisir dont je ne voulais jamais ressortir.

Le fracas de nos corps était le seul rythme qui comptait désormais. Julian me pilonnait avec une régularité de métronome, chaque coup de boutoir s'enfonçant un peu plus profondément dans mon ventre, là où la douleur et le plaisir avaient fini par fusionner en une seule masse incandescente. J'étais arc-boutée, les mains crispées sur les draps humides, sentant mon dos se cambrer jusqu'à la rupture sous la force de ses assauts.

Elias se tenait juste devant moi, à genoux sur le matelas. Il ne se contentait plus de me regarder me briser ; il voulait participer au naufrage. Ses mains, larges et calleuses, encadrèrent mon visage avec une douceur qui jurait violemment avec la sauvagerie de Julian derrière moi. Ses pouces écrasèrent mes lèvres, s'insinuant dans ma bouche pour y recueillir mon souffle court, mes gémissements hachés, et le sel de mes larmes qui ne s'arrêtaient plus de couler.

— Regarde-moi, Clara, murmura Elias, sa voix n'étant plus qu'un craquement sourd de désir. Ne ferme pas les yeux. Ne retourne pas dans ton obscurité. Reste ici, dans cette agonie.

Je plongeai mon regard dans le sien. Ses yeux étaient deux puits de braise, brûlant d'une intensité qui me terrifiait autant qu'elle m'excitait. Entre nous, l'air était devenu épais, chargé de l'odeur musquée de la sueur, du sexe et de ce parfum de cuir qui émanait de Julian.

Julian, lui, ne parlait plus. Il rugissait. Je sentais ses doigts s'ancrer dans mes hanches, ses ongles s'enfonçant dans ma peau pour me maintenir bien en place, m'offrant totalement à son invasion. À chaque fois qu'il se retirait presque

entièrement, je me sentais vide, amputée, avant qu'il ne se projette de nouveau en moi avec une violence libératrice. C'était comme si, à chaque va-et-vient, il arrachait une strate de ces vingt années de silence, de cette poussière qui m'avait recouverte comme un linceul.

— Je te sens revivre sous moi, grogna Julian à mon oreille, son souffle brûlant me faisant frissonner jusqu'à la moelle. Tu es tellement serrée, Clara... comme si tu essayais de me garder pour toujours.

Il avait raison. Mes muscles pelviens, hors de tout contrôle, se contractaient autour de lui dans un spasme continu. Je l'emprisonnais, je le broyais, je réclamais chaque centimètre de sa virilité pour combler ce gouffre que l'absence avait creusé en moi.

Elias descendit ses mains le long de ma gorge, ses doigts enserrant mon cou avec une pression juste assez forte pour me faire basculer dans une panique délicieuse. Son autre main descendit plus bas, se frayant un chemin entre nos corps, là où Julian et moi ne faisons qu'un. Il chercha mon clitoris, déjà gorgé de sang et palpitant, et commença à le tourmenter avec une précision chirurgicale.

Le choc électrique fut tel que je lâchai un cri qui se perdit dans la bouche d'Elias alors qu'il m'embrassait avec fureur. C'était trop. C'était trop de sensations, trop de mains, trop de chair. Je me sentais déborder de partout. Ma propre cyprine, mêlée à leur sueur, coulait le long de mes cuisses, une preuve gluante et chaude de mon abandon total.

— Tu pleures encore ? demanda Elias entre deux baisers dévastateurs, sa langue goûtant mes joues trempées.

— Oui, articulai-je dans un râle, la tête rejetée en arrière. Parce que... parce que ça fait tellement mal d'être aussi heureuse.

Julian accéléra la cadence. Ses reins frappaient mes fesses avec un bruit de chair contre chair qui résonnait dans toute la pièce. C'était un son animal, primitif. Il n'y avait plus de place pour la romance de salon, plus de place pour les faux-semblants. Nous étions trois bêtes s'entre-déchirant pour un instant de vérité.

Je sentais le nœud dans mon bas-ventre se resserrer jusqu'à l'insupportable. La tension montait, une colonne de feu grimpant le long de ma colonne vertébrale. Elias ne lâchait pas mon clitoris, ses doigts bougeant avec une frénésie qui me faisait voir des étoiles, tandis que Julian, derrière, semblait vouloir me traverser de part en part.

— Casse-toi, Clara, ordonna Julian, sa voix rauque de plaisir. Brise-toi enfin. Donne-nous tout ce que tu as gardé sous clé.

Je sentais mes jambes flageoler, mon équilibre vaciller. Elias me rattrapa par la taille, me tirant contre lui pour que mes seins s'écrasent contre son torse puissant, tandis que Julian continuait son travail de démolition par l'arrière. J'étais prise en étau, prise au piège de ma propre résurrection.

Vingt ans. Vingt ans de froid pour aboutir à cette fournaise. Mes doigts s'enfoncèrent dans les épaules d'Elias, mes ongles griffant sa peau alors que je sentais les premières contractions de l'orgasme arriver. Ce n'était pas une simple jouissance, c'était une convulsion de tout mon être. Mon corps n'était plus qu'un champ de bataille où chaque nerf criait son besoin de libération.

— Je n'en peux plus... murmurai-je, la voix brisée. Julian... Elias... s'il vous plaît...

Mais ils n'avaient aucune intention d'être cléments. Ils voulaient m'emmener au-delà de la raison, là où les larmes ne sont plus de la tristesse, mais le fluide vital d'une âme qui vient de se souvenir qu'elle possède un corps. Elias intensifia sa pression, son pouce frottant avec une rage nouvelle, alors que Julian s'enfonçait une dernière fois de toute sa longueur, s'immobilisant au plus profond de moi pour me forcer à ressentir

chaque battement de son sexe contre mon col.

Le monde commença à osciller. Le plafond, les ombres, les visages de mes deux amants... tout se brouilla dans une brume de désir pur. J'étais au bord du précipice, et j'avais hâte de sauter.

— Pas encore, Clara, souffla Elias, voyant mes yeux se révolter. Reste avec nous. Sens ce que ça fait d'être possédée par l'éternité.

Il ramena ma jambe par-dessus son épaule, m'ouvrant encore plus, exposant ma vulnérabilité la plus brute à leurs regards et à leurs assauts. Julian poussa un grognement qui ressemblait à un cri de guerre et reprit son mouvement, plus lent cette fois, plus cruel, chaque poussée étant un supplice de plaisir qui me faisait gémir de détresse et d'amour.

J'étais leur chose, leur miracle, leur ruine. Et dans ce chaos de fluides et de cris, je n'avais jamais été aussi entière.

Julian ne bougeait plus que par millimètres, une torture calculée qui étirait mes parois jusqu'à la déchirure délicate. Je sentais le gland massif de son sexe frotter contre mon col, une pression sourde, presque douloureuse, qui envoyait des décharges électriques jusque dans la moelle de mes os. Sa peau brûlante contre la mienne était poisseuse de sueur, une pellicule de sel et de désir qui nous soudait l'un à l'autre. Elias, juste au-dessus de moi, encadrait mon visage de ses mains, ses pouces écrasant mes lèvres pour me forcer à rester béante, offerte, incapable de refermer les yeux sur le tourment de plaisir qu'ils m'infligeaient.

— Regarde-moi, Clara, ordonna Elias d'une voix rauque, brisée par son propre besoin. Ne t'échappe pas. Sens-le te remplir. Sens comme il te réclame.

Je poussai un cri étranglé, un son animal qui n'avait plus rien d'humain. Ma chatte

n'était plus qu'une plaie béante de plaisir, inondée par mes propres fluides qui coulaient le long des cuisses de Julian, lubrifiant chaque va-et-vient de plus en plus frénétique. Julian lâcha une insulte, ses doigts s'ancrant si fort dans mes hanches que je savais que j'en porterais les marques pendant des jours. Il se retira presque entièrement, me laissant un instant avec ce vide insupportable, avant de s'enfoncer de nouveau, d'un coup de rein brutal, sauvage, qui me fit arquer le dos.

C'est là que le barrage céda. Pas seulement celui du plaisir, mais celui de mon âme.

Vingt ans. Vingt ans de simulacres, de silences polis, de nuits froides dans des draps trop propres. Tout ce temps gâché s'écroula sous le poids de la vérité brute : j'étais née pour cet instant, pour cette déchéance magnifique entre ces deux hommes qui ne me demandaient pas d'être une femme, mais d'être une chair vivante, vibrante, possédée.

Les premières larmes jaillirent, brûlantes, coulant sur mes tempes pour se perdre dans mes cheveux emmêlés. Ce n'était pas de la tristesse. C'était l'agonie d'une renaissance.

— Je... je vous déteste, hoquetai-je entre deux spasmes, alors que Julian accélérât, son souffle devenant un râle de bête en cage. Je vous déteste de m'avoir fait attendre si longtemps.

Julian ne répondit pas avec des mots. Il saisit mes deux poignets, les plaqua au-dessus de ma tête, et se mit à me pilonner avec une rage désespérée. Le bruit de nos corps qui s'entrechoquaient, ce claquement humide et rythmé, résonnait dans la chambre comme un glas. Elias descendit sa bouche vers la mienne, capturant mes sanglots dans un baiser qui goûtait la sueur et le fer. Sa main descendit entre nos corps, ses doigts s'immisçant là où Julian me labourait, trouvant mon clitoris gonflé, à vif.

L'assaut était total. Elias le trituroit avec une cruauté experte, tandis que Julian, les veines du cou saillantes, atteignait sa limite.

— Maintenant ! hurla Elias contre mes lèvres.

Le monde explosa. Ce ne fut pas une petite mort, ce fut une exécution. Mes muscles vaginaux se resserrèrent autour de Julian dans des convulsions si violentes qu'il poussa un cri de douleur mêlé de triomphe. Je sentis le premier jet de son foutre, brûlant, jaillir contre mon col, puis un deuxième, un troisième, une inondation qui semblait ne jamais vouloir s'arrêter. En même temps, mon propre orgasme me foudroya, une onde de choc qui partit de mon sexe pour paralyser chaque fibre de mon être. Ma vision devint blanche. Mes poumons se bloquèrent.

Je n'étais plus qu'un réceptacle de plaisir pur, une fontaine de larmes et de jus, offerte en sacrifice à leur virilité.

Julian s'effondra sur moi, son poids m'écrasant contre le matelas, son sexe toujours palpitant au fond de mes entrailles, me gardant pleine de lui. Elias resta penché, son front contre le mien, respirant l'odeur de notre débauche. Le silence qui suivit était lourd, épais de tout ce qui venait d'être consommé.

Je continuais de pleurer, de grands sanglots saccadés qui secouaient ma poitrine. Ma main, tremblante, vint caresser la nuque trempée de Julian. Je sentais le liquide chaud s'écouler lentement de moi, tachant les draps, marquant la fin d'une époque et le début d'une éternité sans retour.

— C'est fini, murmura Elias, essuyant une larme sur ma joue avec une tendresse qui me brisa le cœur. Tu es rentrée à la maison, Clara.

Je fermai les yeux, savourant l'épuisement, la douleur sourde entre mes jambes, et cette paix terrifiante. J'avais perdu vingt ans, oui. Mais en sentant le cœur de Julian battre contre le mien, et la présence protectrice d'Elias, je sus que ces larmes n'étaient que le baptême de ma nouvelle vie. Une vie de boue et d'étoiles, de cris et d'extase.

J'étais enfin entière, au milieu des décombres de ma pudeur.

Chapitre 14

L'Art de l'Évasion

La Mercedes noire glissait sur l'asphalte brûlant de la corniche, un requin d'acier fendant l'obscurité de cette nuit varoise. À l'arrière, j'étais nichée entre l'odeur de cuir de l'habitacle et celle, plus entêtante, de mon propre sexe. Entre mes jambes, la morsure d'Elias et de Julian pulsait encore, un écho douloureux et magnifique qui me rappelait que j'étais en vie. Vingt ans de sommeil n'étaient plus qu'une mauvaise plaisanterie.

Sarah était assise en face de moi, sur le siège pivotant. Elle me fixait avec une intensité de prédatrice, un verre de cristal à la main. Elle était le genre de femme que l'ancienne Clara aurait détestée : belle à en crever, d'une élégance insolente, avec ce regard qui semble avoir déjà tout vu, tout goûté, tout brisé. Son mari, Thomas, conduisait en silence, sa nuque large et ses épaules massives se découpant contre les lumières du tableau de bord.

— Tu as encore ce parfum, Clara, murmura Sarah d'une voix rauque, en penchant son buste vers moi. Ce parfum de femme qui vient d'être dévastée. C'est enivrant.

Elle tendit une main, ses doigts longs et effilés, aux ongles laqués d'un rouge noir, et effleura ma joue. Je ne reculai pas. Au contraire, j'avançai mon visage dans sa paume, cherchant la fraîcheur de sa peau. Ma peau à moi brûlait. J'étais en nage sous ma robe de soie émeraude, une pièce de tissu fluide que j'avais enfilée à la hâte, sans sous-vêtements. Je sentais le liquide visqueux de mes amants précédents couler lentement le long de ma cuisse, une trace d'infamie et de gloire qui me faisait frissonner.

— Je n'ai jamais eu l'impression d'exister avant ce soir, répondis-je, ma voix n'étant qu'un souffle éraillé.

— Marc t'a affamée, dit-elle avec un sourire cruel et tendre à la fois. Les hommes comme lui pensent que le désir est une ressource limitée qu'il faut rationner. Ils ne comprennent pas que c'est un incendie. Plus on brûle, plus il y a de feu.

Thomas gara la voiture devant une villa néo-provençale isolée, accrochée à la falaise. Le bruit des vagues s'écrasant en contrebas montait jusqu'à nous, mêlé au chant strident des cigales nocturnes. L'air était épais, saturé d'iode et de jasmin.

Nous sortîmes de la voiture. Mes jambes flanchèrent légèrement, la fatigue nerveuse luttant contre l'adrénaline. Thomas fut là en un instant, sa main solide saisissant mon bras. Contrairement à Elias, son toucher était calme, presque clinique, mais je sentais une puissance brute contenue sous sa chemise de lin blanc. Ses yeux sombres balayèrent mon décolleté plongeant, là où la sueur faisait briller ma peau.

— Bienvenue à la maison, Clara, dit-il. Ici, les murs n'ont pas d'oreilles, et nous n'avons pas de règles.

L'intérieur de la villa était un sanctuaire de luxe minimaliste. Béton ciré, baies vitrées immenses ouvrant sur une piscine à débordement qui semblait se déverser dans la mer, et des lumières tamisées, ambrées, qui transformaient chaque ombre en une caresse.

Sarah ne perdit pas de temps. Elle se dirigea vers le bar, versa trois verres de gin frappé, et en tendit un à chacun. Mais avant que je puisse saisir le mien, elle posa ses lèvres sur le bord de mon verre, y déposant une trace de son rouge à lèvres, avant de me le donner.

— Bois, Clara. On va laver les derniers restes de ta culpabilité.

Je bus d'un trait. L'alcool me brûla la gorge, réveillant mes sens endoloris. Je posai le verre sur la table basse et mon regard croisa celui de Thomas. Il s'était débarrassé de sa chemise. Son torse était sculpté, parsemé de quelques poils sombres, une carrure d'homme qui sait dominer sans avoir besoin de crier. Il ne bougeait pas, il attendait. C'était une autre forme de pouvoir que celle d'Elias. Plus patiente. Plus vorace.

Sarah s'approcha de moi par derrière. Je sentis son souffle chaud dans mon cou, ses mains glissant sur mes épaules pour défaire les fines bretelles de ma robe. Le tissu glissa le long de mon corps avec un froufrou soyeux, s'échouant à mes pieds. J'étais nue, exposée sous les spots de la pièce de vie, mes seins lourds pointant sous l'effet de la fraîcheur soudaine, mon ventre encore marqué par les pressions des mains des hommes qui m'avaient possédée quelques heures plus tôt.

— Regarde-toi, murmura Sarah à mon oreille, tandis que ses mains descendaient pour enserrer ma taille, ses ongles s'enfonçant légèrement dans ma chair. Tu es une œuvre d'art en pleine décomposition et en pleine renaissance. Tu sens l'homme, Clara. Tu sens le foutre et la sueur, et ça me rend folle.

Elle fit glisser une main entre mes fesses, explorant sans pudeur l'humidité qui y régnait. Je gémis, la tête basculant en arrière sur son épaule. Ses doigts étaient experts, trouvant immédiatement le point de tension, la zone où la douleur de l'acte précédent se transformait en un besoin sauvage de recommencer.

Thomas s'approcha. Il ne me touchait pas encore, mais sa présence était une onde de choc. Il était à quelques centimètres de mon visage, son sexe bandé déformant visiblement son pantalon de toile.

— Tu veux qu'on s'arrête, Clara ? demanda-t-il, sa voix basse vibrant jusque dans mes entrailles. Tu veux retourner à ta petite vie de femme trompée et ignorée ?

Je le regardai droit dans les yeux, mes pupilles dilatées par le désir et l'alcool. Je voyais mon reflet dans ses yeux : une femme défaite, les cheveux en bataille, la bouche rougie, les seins offerts. Une femme qui n'avait plus rien à perdre parce qu'elle venait de découvrir qu'elle possédait tout.

— Ne t'arrête jamais, crachai-je. Brise ce qui reste. Je ne veux plus jamais pouvoir être recollée.

Sarah rit, un son cristallin et sombre, et ses doigts s'enfoncèrent plus profondément en moi, me faisant cambrier violemment le dos. Thomas saisit alors ma nuque d'une main de fer et écrasa ses lèvres contre les miennes, un baiser qui n'avait rien de romantique. C'était une invasion. Sa langue cherchait la mienne avec une faim animale, tandis que les mains de Sarah continuaient leur travail de sape à l'arrière, explorant chaque pli, chaque recoin de mon intimité profanée.

Le contraste était total : la douceur soyeuse de la peau de Sarah contre mon dos, et la rudesse masculine de Thomas contre mon ventre. J'étais prise en étau, un jouet entre leurs mains expertes, et pour la première fois de ma vie, l'idée de ne plus avoir le contrôle me procura une jouissance si intense que mes jambes se dérochèrent pour de bon.

Ils me portèrent, littéralement, vers le large canapé de cuir fauve qui trônait au centre de la pièce. L'art de l'évasion commençait maintenant. Et je savais que cette fuite ne m'emmènerait nulle part ailleurs qu'au fond de moi-même, là où les monstres et les dieux s'accouplent dans le noir.

Le cuir du canapé était froid, un choc thermique contre ma peau brûlante, mais cette fraîcheur ne dura qu'une seconde avant d'être étouffée par le poids des corps. Ils m'avaient déposée là comme une offrande, et je me sentais minuscule, écartelée entre deux forces qui ne demandaient qu'à me briser pour mieux me reconstruire.

Thomas se tenait debout devant moi, une silhouette massive occultant la lumière tamisée du salon. Il ne perdit pas de temps. Ses mains, larges et calleuses, saisirent l'ourlet de ma robe. Il n'y eut aucune délicatesse. Le tissu craqua, un son sec qui résonna dans le silence lourd de la pièce, et d'un geste brusque, il me dénuda jusqu'à la taille. Mes seins pointèrent instantanément sous l'effet de la fraîcheur et de l'adrénaline.

— Regarde-la, Sarah, grogna-t-il, sa voix vibrant au plus profond de ma poitrine. Regarde comme elle a hâte.

Sarah, qui s'était agenouillée à mon côté sur le cuir fauve, passa une main soyeuse sur mes côtes, remontant lentement vers mon sein gauche. Ses doigts effleurèrent mon mamelon avec une précision chirurgicale, tandis que Thomas, d'un mouvement lent et délibéré, débouclait sa ceinture. Le claquement du métal fut comme le signal d'un départ sans retour.

— Elle est magnifique, murmura Sarah à mon oreille, son souffle chaud me donnant le frisson. Elle est à nous, n'est-ce pas ?

Je ne pouvais pas répondre. Les mots étaient bloqués dans ma gorge, étranglés par une excitation qui me faisait mal. Je me contentai d'acquiescer, un mouvement saccadé de la tête, alors que Thomas se débarrassait de son pantalon. Il était superbe, une anatomie de muscles et de tension, son sexe déjà dressé, sombre et fier, pointant vers moi comme une menace que j'appelais de tous mes vœux.

Il s'installa entre mes jambes, écartant mes cuisses avec une autorité qui ne souffrait aucune résistance. Ses mains se refermèrent sur mes genoux, les pressant contre le cuir, m'ouvrant totalement à lui, à eux. Je me sentais offerte, obscène, et cette vulnérabilité était la drogue la plus puissante que j'aie jamais goûtée.

Sarah ne restait pas inactive. Tandis que Thomas me dévorait du regard, elle se glissa

entre nous, ses lèvres trouvant le creux de ma hanche. Elle descendit, centimètre par centimètre, sa langue traçant un sillage de feu sur ma peau diaphane. Je sentis l'humidité de sa bouche s'approcher de mon intimité, là où j'étais déjà fébrile, là où je pulsais d'un besoin animal.

— Tu es si trempée, chérie... souffla-t-elle contre mes lèvres inférieures. Tu m'offres tout ça ?

D'un coup, Thomas plongeait. Sa main s'engouffra entre mes fesses, ses doigts explorant avec une rudesse calculée la commissure de mes chairs. J'arcboutai mon dos, un cri étranglé mourant dans ma gorge alors que Sarah s'emparait de mon clitoris avec une faim dévorante. Le contraste était insoutenable : la douceur experte de la langue de Sarah et l'invasion brutale des doigts de Thomas.

Je perdis le fil de mes pensées. Il n'y avait plus de "moi", seulement des sensations brutes, des éclairs de plaisir qui me déchiraient les nerfs. Thomas se pencha en avant, enfonçant un doigt dans ma bouche pour étouffer mes gémissements. Le goût de sa peau, un mélange de sel et de cuir, m'envahit.

— Suce, ordonna-t-il, ses yeux plantés dans les miens.

J'obéis, mes lèvres se refermant sur son doigt tandis qu'en bas, Sarah faisait des merveilles. Elle aspirait ma chair, sa langue tourbillonnant avec une frénésie qui me faisait perdre tout contact avec la réalité. Mes doigts se crispèrent sur les épaules de Thomas, mes ongles s'enfonçant dans son dos, cherchant un ancrage dans cette tempête.

Le rythme s'accéléra. Thomas retira son doigt de ma bouche, le remplaçant immédiatement par ses lèvres dans un baiser sauvage, chargé d'une fureur possessive. Il ne m'embrassait pas, il me marquait. Ses mains glissèrent sous mes fesses pour me soulever légèrement, m'ajustant à sa convenance. Je sentis la pointe de son sexe

glisser contre mon entrée, cherchant le chemin à travers l'inondation que Sarah avait provoquée.

— Sarah, écarte-toi, commanda-t-il, le souffle court. Je ne peux plus attendre.

Sarah se redressa, son visage rougi, une goutte de mes fluides perlant au coin de sa lèvre. Elle me lança un regard d'une intensité folle, une complicité de prédatrice satisfaite, avant de se positionner derrière Thomas, ses mains venant caresser son dos musclé, le poussant vers moi.

— Prends-la, Thomas. Brise-la pour moi.

Il n'eut pas besoin de se le faire dire deux fois. Il cala ses hanches, ses muscles saillants se tendant à l'extrême sous l'effort. Je sentis la pression, immense, cette tête large qui forçait le passage, étirant ma chair jusqu'à la limite de la douleur. C'était un déchirement exquis. Je fermai les yeux, la tête renversée en arrière contre le dossier du canapé, offrant ma gorge à la morsure de l'air.

Il s'enfonça d'un coup sec.

Un cri rauque s'échappa de mes poumons, un son que je ne me connaissais pas, une plainte primitive qui se perdit dans le baiser de Sarah, qui s'était précipitée pour capturer ma bouche. J'étais remplie, comblée au-delà de l'imaginable. Thomas était en moi, massif, brûlant, et chaque mouvement de ses hanches semblait réorganiser mes organes internes pour faire de la place à son désir.

— Oh dieu... articulai-je péniblement entre deux souffles. Thomas...

Il ne répondit pas. Il commença à bouger avec une lenteur de métronome, un supplice délicieux. À chaque va-et-vient, le cuir du canapé grinçait sous nous, un rythme obsédant qui se mêlait aux bruits de succion et à nos respirations erratiques. Sarah,

toujours présente, ses mains partout, pétrissait mes seins, ses doigts pinçant mes mamelons en rythme avec les coups de boutoir de son homme.

La chaleur dans la pièce était devenue étouffante. La sueur perlait sur le front de Thomas, tombant sur ma poitrine comme une pluie d'été. J'étais le centre de leur univers, le champ de bataille de leurs appétits, et je sentais que je n'étais qu'au début de ma chute.

Thomas accéléra la cadence, ses mains quittant mes genoux pour venir s'ancrer dans ma chevelure, tirant ma tête en arrière pour m'obliger à le regarder. Ses yeux étaient sombres, presque noirs, dénués de toute pitié. Il me baisait avec une rage contenue, une volonté de m'annexer totalement.

— Tu sens ça ? grogna-t-il, sa voix brisée. Tu sens comme tu m'appartiens ?

Le plaisir montait, une vague de fond qui menaçait de tout emporter. Je sentais mes muscles pelviens se contracter spasmodiquement autour de lui, un réflexe incontrôlable qui semblait le rendre fou. Sarah se colla contre mon flanc, sa main descendant pour venir se mêler à notre jonction, ses doigts cherchant le point de friction ultime alors que Thomas continuait son invasion brutale.

Le monde extérieur n'existait plus. Il n'y avait que ce cuir fauve, cette odeur de sexe et de sueur, et cette sensation de dissolution imminente. J'étais à la merci de leurs mains, de leurs bouches, de leurs corps, et je priais pour que ce moment s'étire jusqu'à l'éternité, même si je savais que le point de rupture approchait à grands pas.

La main de Sarah était un incendie supplémentaire sur ma peau déjà brûlante. Ses doigts, experts et impitoyables, s'immiscèrent dans les replis de mon intimité, là où Thomas me labourait avec une fureur sourde. Le contraste était insoutenable : la rudesse de l'homme qui m'empalait et la douceur électrique de la femme qui me caressait. Je sentais le cuir fauve du siège grincer sous mes reins à chaque assaut, une

plainte mécanique qui répondait à mes propres gémissements étouffés.

Thomas raffermit sa prise sur ma nuque, ses phalanges s'ancrant dans mes cheveux. Il ne me baisait pas seulement ; il cherchait à m'effacer, à purger en moi une douleur que nous partagions sans jamais la nommer. Ses yeux noirs, perdus dans les miens, ne me lâchaient pas. J'y voyais son désir, mais aussi sa détresse, cette urgence de se perdre dans l'autre pour oublier le vide du monde.

— Regarde-moi, haleta-t-il, sa voix n'étant plus qu'un râle déchiré. Regarde ce que tu me fais.

Il se retira presque entièrement avant de s'enfoncer de nouveau en moi, d'un coup sec, brutal, qui m'arracha un cri. Sarah, collée à mon oreille, murmura des mots inintelligibles, une litanie de louanges et d'encouragements tandis que son pouce écrasait mon clitoris avec une précision chirurgicale. La pression montait, une déferlante de lave qui s'accumulait dans mon bas-ventre, irradiant jusqu'à mes orteils qui se crispaient dans le vide.

Le rythme devint erratique, animal. Thomas avait abandonné toute retenue. Le bruit de nos corps qui s'entrechoquaient, ce claquement humide et sourd, emplissait l'habitacle confiné. L'odeur était devenue suffocante : un mélange musqué de sueur, de son parfum boisé et de ma propre excitation qui coulait le long de ses cuisses. J'étais une plaie ouverte, offerte, réceptacle de sa rage et de sa tendresse dévoyée.

— Je craque... Thomas, je vais...

Ma voix se brisa. Mes muscles pelviens se mirent à pulser, enserrant son membre avec une force qui le fit basculer. Je vis ses traits se crispier, une grimace de douleur exquise déformant son visage d'ange déchu. Il accéléra encore, ses hanches martelant les miennes avec une cadence inhumaine. Sarah intensifia ses caresses, sa main glissante de nos fluides mêlés, créant une friction qui me fit voir des étoiles derrière

mes paupières closes.

L'explosion ne fut pas une libération, mais un effondrement.

Tout mon corps se tendit comme un arc. Mes poumons se bloquèrent, et un spasme violent me secoua de la tête aux pieds. C'était une petite mort, une déchirure de l'âme autant que de la chair. Je sentis les parois de mon sexe se contracter de manière spasmodique, aspirant Thomas au plus profond de moi. Il poussa un rugissement rauque, sa tête basculant en arrière alors qu'il se vidait en moi, de longues saccades brûlantes qui semblaient ne jamais vouloir s'arrêter.

Sarah m'embrassa le cou, ses lèvres recueillant mes larmes qui commençaient enfin à couler. Nous étions trois êtres en sursis, liés par cette souillure magnifique, cette évasion qui ne laissait que des ruines derrière elle.

Thomas resta en moi de longues secondes, son poids m'écrasant contre le cuir, son souffle court venant mourir dans mon décolleté. La rage avait quitté ses yeux, remplacée par une lassitude infinie, une tristesse si profonde qu'elle me fit mal au cœur. Il se retira lentement, un bruit de succion humide marquant la fin de notre union. Un filet de sperme et de plaisir liquide s'échappa de moi, venant tacher le siège luxueux, vestige de notre débandade.

Le silence qui suivit fut plus assourdissant que mes cris.

Sarah se recula doucement, rajustant ses vêtements avec une grâce mélancolique. Elle me caressa la joue une dernière fois, un geste d'une tendresse infinie qui me fit l'effet d'un coup de poignard. Thomas, lui, ne me regardait plus. Il fixait le pare-brise, ses mains tremblantes posées sur le volant.

L'art de l'évasion avait ses limites. On finit toujours par se réveiller, et le réveil est une agonie.

— C'est fini, murmura-t-il, plus pour lui-même que pour nous.

Je me rassis péniblement, mon corps tremblant, la sensation de lui encore présente en moi, comme une brûlure sacrée. Je savais que dès que la portière s'ouvrirait, le charme serait rompu. Nous redeviendrions des étrangers, des ombres fuyant la lumière du jour. Mais pour l'instant, dans cette pénombre saturée de nos effluves, j'appartenais encore à cet instant de déperdition totale.

Je refermai ma robe sur ma peau poisseuse, le cœur en miettes, mais le corps enfin silencieux. L'évasion était terminée. La prison du réel nous attendait dehors, plus froide que jamais.

Chapitre 15

La Souveraine

L'odeur est la première chose qui me frappe chaque fois que je franchis le seuil de mon boudoir. C'est un mélange entêtant, presque religieux, de tubéreuse lourde, de musc sauvage et de cette effluve indéfinissable de peau chauffée, de sexe et de sueur séchée. C'est l'odeur de ma liberté.

Je referme la porte à double tour. Le déclic du verrou résonne dans le silence feutré de la pièce comme une sentence finale portée à mon ancienne vie. Ici, les murs sont tendus de velours pourpre, une couleur de sang et de vin, une couleur qui ne pardonne pas. Je laisse glisser mon sac de voyage au sol. Il contient les restes de ma fuite, les vêtements froissés de mes dernières érections, les souvenirs de Thomas et de cette voiture où j'ai cru mourir de désir et de tristesse. Mais ce soir, la tristesse est un luxe que je ne m'autorise plus.

Je m'approche du grand miroir en pied, un vestige baroque aux dorures écaillées qui trône au centre de la pièce. Je commence à me dévêtir, lentement, avec une précision chirurgicale. Chaque geste est une offrande à celle que je suis devenue.

Mes doigts, encore un peu tremblants, défont les boutons de mon chemisier de soie. Le tissu glisse sur mes épaules, révélant une peau marquée, vivante. Il y a une morsure, encore pourpre, à la naissance de mon cou. Un souvenir de la nuit dernière. Je la frôle du bout de l'index, savourant la légère douleur qui irradie jusqu'à mon bas-ventre. Je ne suis plus la femme de Marc, cet automate domestique dont le corps n'était qu'un meuble encombrant dans un appartement trop propre. Je suis Clara, quarante-deux ans, et mon corps est un champ de bataille où j'ai enfin gagné la guerre.

Je laisse tomber mon soutien-gorge. Mes seins se libèrent, lourds, les mamelons déjà pointant sous l'effet de la fraîcheur de la pièce et de l'excitation qui ne me quitte plus vraiment. Je me regarde. Vraiment. Mes hanches se sont épanouies, mes cuisses sont puissantes, marquées par les mains de ceux qui ont su les écarter avec l'ardeur que je mérite.

Entre mes jambes, la sensation est encore vive. Une humidité persistante, un rappel constant de l'orgasme arraché dans la pénombre de la voiture. Je passe une main entre mes cuisses, mes doigts rencontrant la texture visqueuse et chaude de ma propre excitation mêlée au souvenir de l'autre. Je ramène mes doigts à mon nez, j'inspire profondément. C'est âcre, c'est métallique, c'est l'odeur de la vie brute.

Soudain, une silhouette se détache de l'ombre, près de la méridienne. Je ne sursaute pas. Je l'attendais.

C'est Julian. Il est plus jeune que moi, un corps de marbre et de nerfs, une bête que j'ai apprivoisée non par la douceur, mais par l'exigence de mon propre plaisir. Il est nu, sa peau sombre contrastant avec le satin crème du siège. Son sexe est déjà fier, dressé, une promesse de fer dans ce sanctuaire de velours. Il ne dit rien. Il sait que dans cette pièce, les mots sont des parasites. Seuls comptent les souffles courts et le claquement de la chair contre la chair.

— Approche, murmuré-je.

Ma voix est basse, éraillée par les cris que j'ai étouffés pendant vingt ans. Il se lève, sa démarche est souple, prédatrice. Lorsqu'il arrive derrière moi, il ne me touche pas tout de suite. Il se contente de contempler mon reflet dans la glace. Ses yeux brûlent d'une faim que Marc n'a jamais connue, une faim qui ne cherche pas à posséder, mais à se perdre.

Il pose ses mains sur mes hanches. Ses paumes sont calleuses, chaudes. Le contraste avec la fraîcheur de ma peau me fait cambrer le dos. Ses doigts s'enfoncent dans ma chair, laissant des marques blanches qui virent instantanément au rouge. Il descend ses mains, lentement, jusqu'à mes fesses qu'il pétrit avec une brutalité contrôlée. Je gémiss, un son guttural qui part du fond de ma gorge.

— Tu es magnifique, Clara, souffle-t-il contre mon oreille, son souffle chaud faisant frissonner chaque pore de ma peau. Tu es une souveraine.

— Je suis à moi-même, Julian. N'oublie jamais ça.

Je me retourne brusquement dans ses bras, mes seins s'écrasant contre son torse ferme. Je saisis son sexe à pleine main. Il est brûlant, pulsant de vie. Je le serre, sentant la goutte de pré-éjaculation perler contre ma paume. Je veux sentir sa force, je veux qu'il m'utilise comme l'instrument de ma propre extase.

Je me laisse glisser à genoux sur le tapis de fourrure. Le contact du poil de bête contre mes genoux est une autre sensation électrique. Je ne le quitte pas des yeux. Dans le miroir, derrière lui, je vois mon image : une femme à genoux, certes, mais dont le regard commande. Je prends son gland dans ma bouche, lentement, en l'entourant de mes lèvres que je veux expertes et dévorantes. Le goût de lui, salé et puissant, envahit mes sens. Je ferme les yeux, me concentrant sur le mouvement de ma langue, sur la tension de son corps qui se raidit sous mes assauts.

Il m'attrape les cheveux, basculant ma tête en arrière pour me forcer à l'accueillir plus profondément. Je ne lutte pas. Je m'offre à cette invasion, car c'est moi qui l'ai orchestrée. Chaque va-et-vient dans ma gorge est une étape supplémentaire vers l'oubli de la femme brisée que j'étais. Ici, dans cette pénombre saturée de désir, je ne suis plus une épouse, je ne suis plus une victime des circonstances. Je suis le centre du monde.

Il se retire brusquement, un grognement de frustration contenue s'échappant de ses lèvres. Il me relève d'un geste brusque, me faisant pivoter pour me plaquer contre le cadre froid du miroir. Le choc thermique me fait hoqueter. Le verre froid contre mes seins, la chaleur de son corps contre mon dos.

— Maintenant, ordonne-t-il d'une voix rauque.

Je souris dans l'obscurité. Je lève une jambe, l'appuyant contre le rebord de la coiffeuse, offrant ma vulnérabilité la plus totale à son regard et à son assaut. Ma fente est béante, luisante, réclament son dû. Je sens son sexe chercher l'entrée, frottant contre mon clitoris gonflé, un supplice délicieux qui me tire un cri de rage et de plaisir.

Il entre d'un coup sec.

La douleur initiale est immédiatement balayée par une vague de chaleur dévastatrice. Il me remplit, comblant chaque vide, chaque faille que les années de solitude avaient creusée en moi. Je rejette la tête en arrière, mon crâne heurtant le miroir, et je regarde mon propre visage dans le reflet : les yeux révulsés, la bouche ouverte sur un cri muet, une femme qui n'a plus peur de l'abîme. Car l'abîme, c'est moi.

Ses mains, larges et calleuses, viennent s'ancrer sur mes hanches avec une brutalité qui m'arrache un gémissement sourd. Il ne bouge pas encore. Il reste là, enfoncé jusqu'à la garde, son sexe palpitant au plus profond de mes entrailles. Je sens chaque pulsation de son sang, chaque millimètre de sa peau contre la mienne, brûlante, électrique. La condensation de nos souffrances mêlées commence à embuer le miroir, floutant mon visage, transformant mon reflet en une apparition spectrale, une reine de l'ombre renaissant de ses cendres.

— Regarde-toi, Clara, grogne-t-il contre mon oreille, son souffle court embrasant mon cou. Regarde ce que tu me fais.

Il se retire lentement, si lentement que je sens chaque ride de son gland accrocher les parois de mon vagin, tirant sur ma chair comme s'il refusait de me quitter. Ma propre mouille s'écoule le long de mes cuisses, un lubrifiant naturel, chaud et visqueux, qui brille sous la faible lueur de la lune. Puis, il frappe à nouveau. Un coup de boutoir sauvage, sans sommation. Le choc fait vibrer le miroir contre lequel je suis écrasée. Mes seins, comprimés contre le verre froid, s'étalent, mes tétons durcis pointant vers mon propre regard embrumé.

— Plus fort, je commande, ma voix n'étant plus qu'un murmure rauque, brisé par l'exaltation. Ne me ménage pas. Brise ce qui reste de la femme que j'étais.

Il obéit. Le rythme s'accélère, devenant une cadence de guerre. Le bruit est obscène, magnifique : le claquement rythmé de son bassin contre mes fesses, le son de succion alors qu'il s'extrait pour mieux se perdre en moi l'instant d'après. Je sens mon clitoris, gonflé et douloureux de besoin, frotter contre la racine de son sexe à chaque va-et-vient. C'est un incendie qui se propage de mon entrejambe jusqu'à ma colonne vertébrale, une surcharge sensorielle qui me donne envie de hurler et de mordre.

Je lâche le rebord de la coiffeuse pour plaquer mes paumes à plat sur le miroir. Je glisse, mes mains laissant des traces de sueur sur la surface argentée. Mon corps devient un champ de bataille. Je sens l'odeur de l'homme, ce mélange de musc, de sueur et d'un désir si pur qu'il en devient terrifiant. Il lâche une de mes hanches pour remonter sa main vers ma gorge, ses doigts enserrant mon cou sans m'étouffer, juste assez pour que je sente le danger, juste assez pour que je me sente vivante.

— Tu m'appartiens dans cet instant, souffle-t-il, sa voix vibrant dans mes os. Dis-le.

Je ris, un rire qui ressemble à un sanglot de triomphe. Je tourne légèrement la tête pour accrocher son regard dans la glace, ce regard sombre, dévasté par la faim.

— Personne ne possède une tempête, je crache entre mes dents serrées. Je t'utilise pour me retrouver. Enfonce-toi plus profondément. Je veux sentir ton cœur battre contre mon col.

Il grogne, un son animal, viscéral, et change d'angle. Il m'attrape la cuisse que j'avais levée et la tire plus haut, m'ouvrant d'une manière presque insoutenable. L'étirement est délicieux, une torture nécessaire. Il recommence à pilonner, ses coups atteignant maintenant des zones que je ne savais pas capables de ressentir une telle intensité. À chaque impact, je vois mes yeux dans le miroir se révolter un peu plus. Je ne suis plus une femme qui subit, je suis la souveraine de ce chaos.

Ma fente est en feu, inondée par nos fluides qui s'écoulent désormais en filets chauds sur mes jambes tremblantes. Je sens l'imminence de l'explosion, cette tension insoutenable qui se loge au creux de mon ventre, comme une corde que l'on tendrait jusqu'au point de rupture. Mon corps se cambre, cherchant davantage de lui, davantage de cette douleur qui guérit. Je commence à griffer le verre, mes ongles crissant sur la surface lisse, alors que mes hanches se mettent à bouger d'elles-mêmes, rencontrant ses assauts avec une fureur égale à la sienne.

— Clara... Clara...

Il répète mon nom comme une prière ou une insulte, je ne sais plus. Je ne suis plus qu'un amas de nerfs et de désir. La sensation de son sexe, dur et brûlant, labourant mon intimité, devient la seule réalité tangible. Je sens les parois de mon sexe se contracter autour de lui, de petits spasmes incontrôlables qui annoncent la fin de la raison. La sueur perle sur mon front, coule entre mes seins, et je lèche les gouttes salées sur mes lèvres, assoiffée de tout ce qu'il peut m'offrir.

Le miroir est maintenant totalement embué, sauf à l'endroit où mon visage était pressé. Je vois ma bouche, rouge et gonflée, déformée par un plaisir qui confine à l'agonie. Je ne me suis jamais vue ainsi. Si brute. Si réelle. Je ne suis plus la poupée

de porcelaine, je suis l'acier trempé.

Il accélère encore, ses mouvements devenant plus courts, plus saccadés, signe qu'il perd lui aussi le contrôle. Sa main sur ma gorge se crispe légèrement, son autre main pétrissant ma fesse avec une force qui laissera des marques, des trophées de cette nuit de délivrance. Je sens son souffle s'emballer, son torse trempé de sueur heurter mon dos dans un rythme frénétique. L'air dans la pièce est devenu lourd, saturé de l'odeur du sexe et de la peau chauffée à blanc.

— Je vais... je vais tout te donner, Clara, lâche-t-il dans un râle déchirant.

Je ferme les yeux, savourant l'instant où tout bascule, où l'on cesse d'être deux pour ne devenir qu'une seule masse de chair et de cris. Je sens la vague monter, immense, noire, irrésistible. Elle part de mes orteils, remonte le long de mes cuisses pour exploser dans mon bassin. Je suis au bord du précipice, et pour la première fois de ma vie, je ne crains pas la chute. Je l'appelle de tous mes vœux.

— Prends-moi, je hurle, ma voix se brisant contre le miroir. Prends tout !

Ses coups se font plus profonds encore, si c'est seulement possible, cherchant à atteindre cette part de moi que personne n'a jamais touchée. Le plaisir devient une douleur irradiante, une lumière blanche qui aveugle mes sens. Je ne suis plus Clara. Je suis le cri, je suis la sueur, je suis l'étreinte. Et alors que la tension atteint son paroxysme, je sens son corps se tendre comme un arc, prêt à libérer toute sa puissance à l'intérieur de mon sanctuaire dévasté.

— Donner, Clara, lâche-t-il dans un râle déchirant.

Son souffle est une brûlure contre ma nuque, une promesse de dévastation. Je sens ses mains s'ancrer plus fermement dans mes hanches, ses doigts s'enfonçant dans ma chair comme des griffes pour m'empêcher de lui échapper. Mais je ne fuis pas. Je

m'offre, le dos cambré jusqu'à la rupture, le sexe béant, palpitant, réclamant chaque millimètre de lui.

Le rythme change. Ce n'est plus de la danse, c'est un assaut. Il me pilonne avec une rage désespérée, chaque coup de rein nous projetant un peu plus loin dans l'abîme. À l'intérieur de moi, c'est un incendie. La friction de sa verge contre mes parois saturées de plaisir crée une chaleur insoutenable, une électricité qui remonte mes nerfs jusqu'à mon cerveau, oblitérant toute pensée cohérente. Je n'entends plus que le claquement sourd de nos corps qui se percutent, le bruit de ma propre mouille qui gicle à chaque va-et-vient, et ce gémissement animal qui s'échappe de ma gorge.

— Je te sens, Julian... Je te sens partout !

Je sens son membre s'enfler encore, devenir une barre de fer incandescente qui cherche le fond, qui cherche mon âme. Mes muscles vaginaux se contractent frénétiquement autour de lui, un étau de velours qui le supplie d'en finir, de me briser, de m'inonder. La pression dans mon bas-ventre devient une douleur exquise, une sphère de lumière qui menace d'exploser.

Soudain, il se fige. Un instant suspendu, hors du temps. Je sens son cœur battre contre mon dos, son souffle s'arrêter net. Et puis, le barrage cède.

Il se cambre, sa tête basculant en arrière dans un cri de pur tourment, et je sens le premier jet de son foutre brûlant percuter mon col. C'est une déferlante. Il décharge en moi avec une violence inouïe, des vagues successives de semence épaisse qui me remplissent, m'étouffent de plaisir. En écho, mon propre orgasme me foudroie. C'est un spasme total, une convulsion qui me laisse pantelante, les yeux révulsés. Mon sexe se serre et se desserre sur lui, pompant sa jouissance jusqu'à la dernière goutte, tandis que mes larmes coulent enfin, chaudes, salées, libératrices.

Nous restons ainsi de longues minutes, soudés l'un à l'autre par la sueur et le sperme

qui commence à couler lentement le long de mes cuisses. Le silence qui retombe est lourd, chargé du poids de tout ce que nous venons de brûler sur l'autel de cette étreinte.

Doucement, il se retire. Le vide qu'il laisse est une morsure de froid. Je vacille, mes jambes tremblantes manquant de se dérober sous moi. Je ne me retourne pas tout de suite. Je reste là, face à la fenêtre, face à l'horizon qui commence à se teinter de pourpre.

Je marche vers le grand miroir de la chambre. Mes mouvements sont lents, engourdis. Mon reflet me frappe de plein fouet. Mes cheveux sont en bataille, mes lèvres mordues, rouges, gonflées. Sur ma poitrine, les traces rouges de ses mains marquent ma peau comme un blason. Je vois la trace de son passage, ce mélange de fluides qui luit sur mes cuisses dans la lumière déclinante.

Je n'ai jamais été aussi brisée. Je n'ai jamais été aussi entière.

Je pose une main sur la surface froide du miroir, mon regard plongeant dans le mien. Julian s'approche derrière moi, sa silhouette imposante encadrant la mienne. Il ne me touche pas. Il regarde, lui aussi, la femme que je suis devenue.

— Regarde-toi, Clara, murmure-t-il d'une voix rauque, encore chargée d'émotion.

Je me dévisage. Je ne cherche plus l'approbation de l'autre. Je ne cherche plus à être la muse, l'épouse, ou la proie. Dans l'éclat de mes yeux rougis, je vois une souveraine. J'ai traversé le feu, j'ai accepté ma propre noirceur, ma propre faim. J'ai donné tout ce que j'avais, et en retour, j'ai tout repris.

— Je me vois, je réponds, ma voix claire et assurée malgré le tremblement de mes membres.

Je regarde au-delà du miroir, vers l'horizon lointain où le soleil finit de s'effondrer.
Demain est une terre inconnue, un territoire que je conquerrai seule, ou accompagnée,
mais toujours selon mes propres termes.

Je ne suis plus à personne. Ni à lui, ni au passé, ni aux regrets.

Je m'appartiens.

Je souris à mon reflet, un sourire de louve, un sourire de reine. Le chapitre se ferme,
mais le livre ne fait que commencer. Je suis libre. Je suis aimée. Mais par-dessus tout,
je suis moi.

Et cela suffit à embraser le monde.

FIN

Merci d'avoir lu "Vingt Ans de Cendres, Une Nuit d'Incendie"

Une œuvre écrite par Eros

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)